

HOMMAGE A ANDRÉ GIDE

ONT

COLLABORÉ

- Etiemble**
- Bernard Guyon**
- A. M. Gossart**
- F. Leprette**
- Etienne Mériel**
- F. Talva**
- A. Yergath**
- G. Dumani**
- R. Morineau**
- R. Levesque**
- Galis**
- Olian**



André Gide

Photo Apkar

A CE

NUMÉRO :

- Dr. Taha Hussein Bey**
- Tewfik El Hakimi**
- Abbas El Akkad**
- Ahmed Rachad**
- A. Khédrv**
- Georges Henein**
- Theole**
- Jacques Tagher**
- Eloy Trouvère**
- Jean Moscatelli**
- Gilbert Cohen**
- etc., etc.**

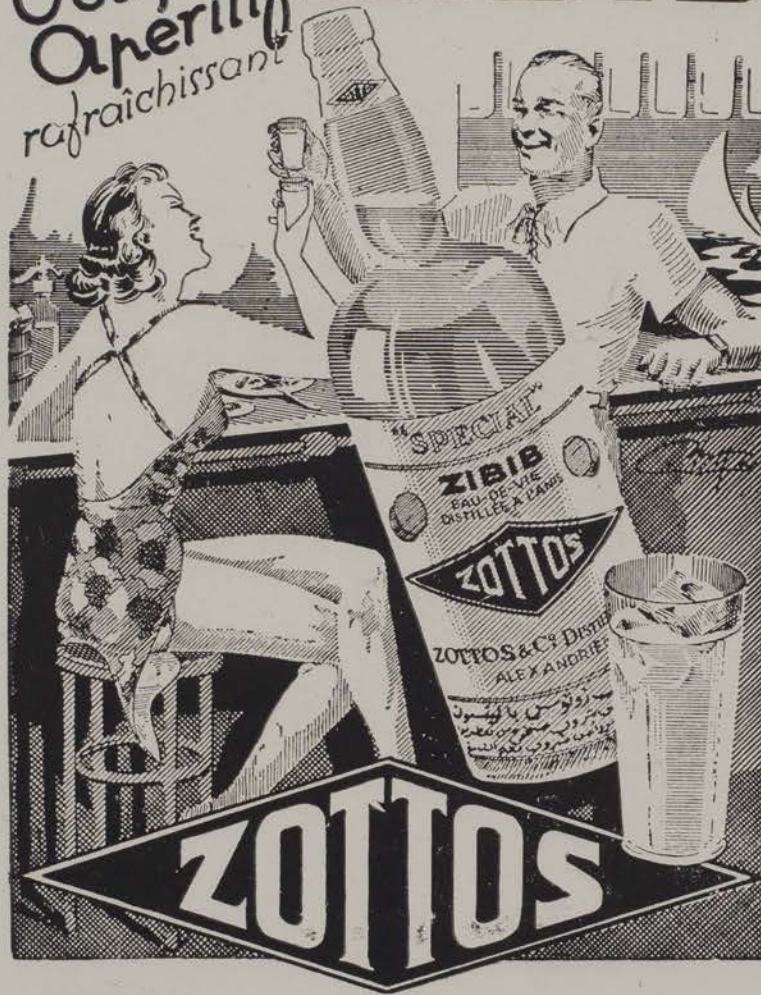
LA SEMAINE EGYPTIENNE

La plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

*Votre
Aperitif
rafraichissant*

ZIBIB



*Il a été tiré de ce numéro
d'hommage 20 exemplaires nu-
mèrotés de 1 à 20.*

No. _____

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

FRANCE-ÉGYPTE



M. André Gide serrant la main du Dr. Taha Hussein Bey.
A gauche S.E. Sesostris Sidarouss Pacha et notre Directeur, M. Stavro Stavrinos.

QUAND il s'est agi de rendre hommage à André GIDE, actuellement parmi nous, la SEMAINE ÉGYPTIENNE n'a pas eu besoin de battre le rappel de ses collaborateurs: ils sont venus en nombre et d'eux-mêmes. Aussi peut-elle aujourd'hui présenter à l'auteur de "Paludes" pour marquer le souvenir de son passage en Égypte, ce témoignage d'admiration respectueuse dont elle est fière.

Cependant, l'œuvre de Gide est trop abondante et trop nuancée, elle tient une trop grande place dans la pensée universelle pour que nous puissions en avoir cerné tous les côtés. Au reste, il ne s'agissait pas de cela. En s'abandonnant à ses réactions, chaque écrivain a exprimé ce qui, de cette œuvre, avait retenu le plus ses goûts et son intérêt, ce qui avait modifié ou enrichi le plus sa pensée. André Gide pourra donc, en parcourant ces pages, évaluer l'effet et la portée de son influence sur chacun d'entre nous.

Nous saluons, dans la personne d'André Gide, non seulement l'un des écrivains les plus éminents que la France nous ait donnés, non seulement l'ami fidèle des terres africaines qu'il a foulées dès sa jeunesse, mais encore le représentant d'un pays à l'esprit duquel nous demeurons solidement attachés.

Qu'il daigne emporter avec lui ce message, et le transmettre à tous ceux, là-bas, que nous ne cessons de suivre et d'aimer.

de bonne avec sa vision; ainsi sa belle et délicate que dans la mesure de
 l'air. La Fontaine ne se contente pas facilement, mais ne s'en tire
 l'abusivement accompli de sa recherche, et, dès qu'il
 trait juste, il passe outre.

"de temps loyer s'infuse sans rien percevoir!"

Il y a plus: la poésie de Racine, essentiellement dramatique, ne doit pas se plaindre de sa valeur en la scène. Le vers appelle la geste et la commande (le bon acteur sait que la geste, parce toujours, doit précéder le vers qui l'explique, mais que la geste motive;

comme Phèdre dit à Oenone:
 "Arrêtons- vous ici..." c'est déjà

qu'elle s'est arrêtée.) Et sans doute la poésie de Corneille, également elle aussi, est ou se voudrait active, encore qu'elle reste trop souvent exotisme; mais la geste qu'elle dicte ne soulève plus souvent que ceux de grands poèmes sublimes.

pour la Fontaine: J'en cite une douzaine (de 14 fables)

il faudrait en donner cinquante. Quelle aisance acquise au charme! Quelle souriante sagesse! Jamais l'esprit n'y nuit à une sensibilité prééminente. Celle-ci reste si discrète pour l'essentiel que seul le lecteur sensible l'y

PRÉFACE POUR UNE ANTHOLOGIE

(Fragment inédit)

J'AI fait à Ronsard la part très large; à peine suffisante à mon gré. Il domine la poésie française à ce point que nous ne retrouverons plus qu'avec Hugo, beaucoup plus tard, pareille éruption verbale, pareille maîtrise et domination d'un désordre lyrique. Les poètes qui lui succédèrent paraissent, près de lui, froids, guindés, incertains, timorés. Les «honnêtes gens» du XVII^e siècle n'admirent plus Dionysos qu'appriivoisé, et la Muse devint raisonnable, avant de devenir, au siècle suivant, raisonneuse, jusqu'à ne présenter plus rien de divin, de panique. L'extraordinaire génie inventif de Ronsard parut alors tumultueux et vulgaire. Son astre éblouissant, durant deux siècles, disparut.

Fénelon, dans sa fameuse *Lettre à l'Académie* lorsqu'il se hasarde à parler de Ronsard, marque inconsciemment sa propre déficience et celle de son temps. «Ronsard, dit-il, avait trop entrepris tout d'un coup. Il avait forcé notre langue par des inversions trop hardies et obscures; c'était un langage cru et informe». Un peu plus loin il émet ce ruineux aphorisme, où je découvre le secret de tant de lamentables arrêts de croissance: «Il faut s'arrêter dès qu'on ne se voit pas suivi de la multitude», et il ajoute: «La singularité est dangereuse en tout» (1). Fénelon reconnaît aussitôt, du reste que «l'excès choquant de Ronsard nous a un peu jetés dans l'extrémité opposée: on a appauvri, desséché, et gêné notre langue». Dans les poèmes de Ronsard elle est riche d'une verdure qu'elle ne retrouvera plus.

Ce n'est qu'en 1827 que Sainte-Beuve tentera une réhabilitation de Ronsard. Encore fut-elle bien timorée (2), et l'on peut hésiter aujourd'hui, douter si on doit plus lui savoir gré d'avoir sorti de l'oubli un poète aussi admirable, ou plus lui tenir à grief de l'avoir admiré si peu, avec tant de réserves, de réticences. (Il en alla de même lorsque Melchior de Vogué présenta Dostoïewski à la France). Il se félicitait plus tard d'avoir fait là «un acte de goût» et pensait ainsi avoir pu «enrichir la palette de quelques tons agréables à l'oeil, ajouter quelques notes aux accents connus, quelques nombres et couplets aux rythmes en usage». On voudrait oublier le sonnet de 1827 qu'il donnait dans son *Joseph Delorme*; mais lui-même y revient en 1855 et le cite au cours d'un article; loin d'en être honteux, il s'en targue.

Toutefois, au cours de l'article, écrit à l'occasion d'une réédition de Ronsard, il nous livre quelques réflexions fort sensées auxquelles nous ne pouvons que souscrire, sur «le caractère presque exclusivement latin de notre littérature». Il est vrai; et qu'il me soit permis de crier: «hélas!» Racine, puis Chénier, ne nous en paraîtront que plus précieux. Mais par là s'explique aussi le sévère jugement de Houseman que je rapportais au début de cette préface, la déficience du vrai lyrisme, j'entends: le dionysiaque, son remplacement par la rhétorique oratoire.

Ce n'est pas un chapitre d'histoire littéraire que j'écris ici. Simplement j'ai souci d'expliquer et de motiver mes choix pour cette anthologie, et l'abondance de ces choix pour ce qui est de Ronsard. J'ai plaisir à entendre Brunetière enfin lui rendre justice. Je lis dans son *Histoire de la Littérature française classique*: «Personne plus ou autant que ce sourd — car Ronsard était sourd ou à demi — n'a eu le sentiment des harmonies de la langue». (Le souci de ce sentiment musical, je l'ai dit, préside à la naissance et à la formation de la présente anthologie). «Presque toutes les combinaisons de rythmes et de mètres dont le français est capable, il les a inventées, ou, — ce qui revient exactement au même, — il les a le premier mises en faveur». (Je préférerais: mises en valeur). Il ajoute: «C'est là son premier titre de gloire». (Son vrai titre de gloire, c'est d'y avoir pleinement réussi). Nous voici sur un terrain solide: c'est celui même de l'art.

(1) Dangereuse pour le singulier, peut-être; mais, en dernier ressort, on ne peut plus profitable à «la multitude». Ce n'est pas le lieu d'insister, et le peu que j'en dis ne se rapporte pas surtout à la poésie, dont le profit qu'on en peut tirer reste chose secrète et individuelle. La préoccupation d'être ou de n'être pas suivi n'a jamais empêché les meilleurs. Ronsard put, de son vivant, connaître la gloire; mais il ne fut nullement suivi. Ce n'est qu'au lyrisme de Hugo que, par delà trois siècles, son lyrisme, comme directement, se rattacha. Il demeure «un illustre pionnier», comme dira fort justement Amiel. (1849).

(2) Rendons justice à Sainte-Beuve: si timorée et insuffisante que puisse nous paraître aujourd'hui sa louange de Ronsard, pour apprécier l'audace que comportait pourtant son jugement au temps où il parut, il suffit de lire ce qu'en put écrire Gobineau. (1848) avec l'assentiment du grand nombre de ses contemporains:

«C'est grâce à lui (Sainte-Beuve) que Ronsard, presque aussi oublié des derniers temps que *le Calandre fidèle* (d'Ambrogio Marini, 1641) était devenu, pour ainsi dire, l'Homère des Romantiques et qu'on lui prêtait des mérites et des grâces auxquels il fut toujours bien étranger. Singulièrement dur et rocailleux, peu riche d'idées et pédant au par-dessus, le gentilhomme vendômois eut, sans doute, la rare vertu d'aimer sincèrement les lettres et le courage d'entreprendre une métamorphose complète de la langue. Mais l'idée seule de retremper dans l'idiome grec un langage issu du latin, suffit à condamner le bon sens et le goût du poète, et pour quelques vers semés dans ses nombreux volumes, auxquels on reconnaît avec plaisir des agréments de naïveté, débris gaulois restés debout malgré les efforts du maître, il est impossible de nier que Ronsard est à cent lieues de mériter l'honneur qu'on lui a voulu faire. La preuve c'est qu'au moment où je parle, il est retombé de tout son poids dans la très profonde obscurité d'où M. Sainte-Beuve l'avait exorcisé pour servir de patriarche aux générations romantiques». (Gobineau: *Etudes critiques* (1844-1848) (Kra-1927) pp. 135-136).

PHOTOGRAPHIE ET CLASSICISME

P. R. ETIEMBLE



André Gide

EN considérant les photographies d'André Gide, qui annoncent (et peut-être résument) chacun des tomes de ses *Oeuvres Complètes* comme si tout à coup l'évidence effaçait en moi les préjugés, je crois que j'ai compris Molière (et Corneille) un peu moins mal.

Les écrivains du XVI^{ème} et du XVII^{ème} siècle sont souvent pour nous sans visage; s'ils nous en lèguent un, il se peut que ce soit un « portrait de Dorian Gray », à la surface duquel le peintre a voulu étaler la secrète alliance de son modèle avec l'humain : rusé, sournois, têtu, bêta, proche de nous tous enfin, tel nous apparaît alors celui qui, le plus honnêtement du monde, nous entretient de ses urines, l'homme du *que sais-je?*, Montaigne l'intelligent. Si maintenant j'interroge Racine et sa perruque, c'est vainement que sur ce front serein, ces lignes harmonieuses, je cherche les perfidies qu'il faut concéder à ce poète suave.

Comme le portraitiste, pour accomplir une oeuvre qui signifie, est contraint de condenser et concentrer (de figer aussi) en une image unique les instants divers de son modèle, n'obtenant ainsi — d'ordinaire — qu'une synthèse du banal, ou l'agrandissement d'un vice, d'une vertu, de même l'écrivain du XVII^{ème}, lorsqu'il construit « un caractère », ne prétend qu'à isoler, puis fixer, un trait permanent du caractère humain. Il ignorait le cinéma et que, pour

révéler l'unité d'un vivant, ou ce qu'il a d'unique, cent images valent mieux qu'une.

Nous avons tous fouillé les albums de famille : bébé nu aux orteils crispés sur sa peau de mouton, écolier en sarrau noir, tout regard tendu vers le petit zoizeau, communiant plus bichonné que chien de luxe, hirsute foutebôleur faraud de ses genouillères, troufion soutaché, bariolé d'épaulettes, criminel aux yeux de Michel Strogoff, brûlés par l'éclairage de quelque Photomaton, comment recomposer mon père, ou moi? Et ce sylphe, pourtant (non : ce notaire, ce voyou, ce sportif, ce bellâtre, ce dadaïste, cet assassin, cet archevêque) c'est bien moi.

Nous savons aujourd'hui que nous avons plus d'un visage : qui n'a pas trois hommes en soi est un peu moins qu'une bête. Cet adolescent glabre, aux longs cheveux de romantique, comment oserait-il condamner tout romantisme? André Walter l'a pourtant fait. Quoi? que dites-vous? ce Christ espagnol à collier noir, lui, Corydon? Oui, car *Numquid et tu* avait besoin de ce corps-là. Sinon celui du crayon de Bataille, si rêveusement ironique, quel Gide aurait écrit *Paludes*, ou *Prométhée*? Mais sans la netteté de ces dures mâchoires, que découpe encore l'ombre portée d'un casque colonial, nous n'aurions pas de *Voyage au Congo*. Jeune homme à la balustrade, puis savant lettré savamment adossé à sa bibliothèque, hier engoncé dans sa jaquette, son gilet, sa lavallière, ses faux-cols empesés, aujourd'hui chemise ouverte dans le vent, point d'yeux ici, tout yeux ailleurs, affecté, naturel, naturel jusqu'en l'affecté, affecté parfois dans l'excès de son naturel, — et ces mains que j'oubliais, plus secrètes (s'il se peut) que chacun des visages nus, tous ces traits, d'autres encore, s'enchevêtrent et s'épurent pour former un André Gide. Je ne dis pas : André Gide.

Lui aura-t-on reproché ses visages? Il défait l'homme, paraît-il, le délite, le décompose, le pourrit. Lui a-t-on opposé l'Avare, le Misanthrope, le menteur? *Le menteur* peut vous amuser; mais un vrai menteur dit souvent la vérité : presque toujours. Autrement, c'est un mythomane. L'unité de l'homme, certes je sais la voir, irrémédiable et parfaite : dans les asiles d'aliénés. On ne m'avait jamais dit que nos écrivains du « grand » siècle ont peint surtout des névrosés. Obsédés par leur vice, leur passion, leur vertu, l'Avare, Phèdre et Polyeucte appartiennent au psychiatre. C'est à qui fera le délire le plus systématique. Ah! s'ils étaient de tout repos, qu'ils nous ennuieraient, tous nos grands écrivains! Mais ce sont montreurs de monstres, dompteurs de forcenés. Et Racine donc! C'est à devenir fou. Voyez Oreste : *Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne? De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne? Quelle horreur me saisit? Grâce au ciel, j'entrevois. Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!*

Il serait donc temps de comprendre que Marcel

Proust et André Gide, quoi qu'ils laissent entendre, et mal gré qu'ils en aient, sont plus *équilibrés* que Racine, ou Molière (lesquels toutefois restent *équilibrants* dans la mesure où nous voyons à quels malheurs sont prédestinés leurs beaux monstres). Celui qui reconnaît l'ambivalence irrépressible des instincts et qui, récitant l'homme, y énumère plusieurs hommes (homme singulier, dit-on; homme-pluriel conviendrait mieux), celui-là est plus près de la médecine, de la photographie, qu'Henri Bordeaux ou Paul Bourget. Or la morale se déduit de la médecine et de la photographie, ou du moins : des photographies. Oui, j'ai bien peur qu'avec son air d'immoraliste, et jusqu'en son acte gratuit, André Gide ne soit aujourd'hui un des rares hommes qui pensent *bien* : un authentique mal-pensant. (Toute morale future voudra légiférer pour tous ceux que nous recélons : elle sera gidienne en quelque sorte).

«Le *romanticisme*, écrit Stendhal, est l'art de présenter aux peuples des oeuvres littéraires qui,

dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible; le *classicisme*, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères.» Il faut donc avouer que Gide est *romanticiste*. Mais à condition de lui donner, pour compagnons d'étiquette, Montaigne, Descartes et Molière. Aussi bien dirait-on *classique* celui qui vit avec son temps et, ce faisant, prépare l'avenir; *académique* étant celui-là seul que Stendhal disait *classiciste*. Querelle d'historiens, sans valeur pour nos lettres. Stendhal combattait les classicistes; mais ses oeuvres condamnaient les romantiques. Il est classique, au seul sens qui vaille du mot : langagier. Quelque idée qu'il se fasse de l'homme (un ou multiple) ondoyant ou sclérosé, classique est celui qui accepte la rhétorique, la litote, et le cliché.

Christ espagnol, enfant prodige, dieu Protée, Gide est classique.

ETIEMBLE



RENCONTRE

— Il faut partir de ce point, me dit-il, que les plus importantes inventions restent encore à découvrir. Elles seront la mise en lumière simplement, d'une constatation des plus simples, car tous les secrets de la nature gisent à découvert et frappent nos regards chaque jour sans que nous y fassions attention. Les peuples auront pitié de nous plus tard lorsqu'ils auront tiré parti de la lumière et de la chaleur du soleil, pitié de nous qui extrayons si péniblement notre éclairage et notre combustible des entrailles du sol et qui gaspillons le charbon sans souci des générations à venir. Quand donc l'homme industrieusement économe, apprendra-t-il à capter, à canaliser sur tous les points ardents du globe la chaleur intempestive ou superflue? On y viendra! On y viendra, continuait-il sentencieusement. On y viendra quand le globe commencera de se refroidir, car c'est alors aussi que l'on commencera à manquer de charbon.

— Mais, lui dis-je, pour le détourner de la morne méditation où je voyais qu'il allait retomber, vous parlez avec trop de sagacité pour n'être pas vous-même un inventeur?

— Les plus grands, reprit-il aussitôt, ne sont pas, Monsieur, les plus connus. Qu'est-ce qu'un Pasteur, je vous en prie, qu'un Louis Veillot, qu'un Pouchkine auprès de l'inventeur de la roue, de l'aiguille, de la toupie et celui qui le premier remarqua que le cerceau que l'enfant fait rouler devant lui, se tient droit! Savoir voir, tout est là. Mais nous vivons sans regarder. Ainsi tenez: quelle admirable invention que la poche! Eh bien! y avez-vous songé? Et pourtant tout le monde s'en sert. Il suffit d'observer, vous dis-je. Ah! Tenez! méfiez-vous de celui qui vient d'entrer, fit-il en changeant de ton brusquement et en me tirant de côté par la manche. C'est un vieux daim qui n'a jamais rien découvert, mais qui voudrait piller les autres. Pas un mot devant lui, je vous prie, (c'était mon ami C..., médecin en chef de l'hospice). Voyez comme il inter-

roge ce pauvre abbé; car bien que sous un costume civil, ce gentleman là-bas c'est un prêtre. Un grand inventeur, lui aussi. C'est fâcheux que nous ne puissions pas nous entendre; je crois que nous aurions pu faire ensemble de grandes choses; quand je lui parle, c'est comme s'il me répondait en chinois. D'ailleurs, depuis quelque temps il me fuit. Vous irez le trouver tout à l'heure quand le vieux daim l'aura quitté. Vous verrez: il sait des choses curieuses; et s'il ne manquait pas de suite dans les idées... Tenez, le voici seul à présent. Allez-y.

— Pas avant que vous ne m'avez dit ce que vous avez inventé...

— Vous voulez le savoir?

Il se pencha vers moi d'abord, puis rejeta brusquement le torse en arrière et à voix basse, sur un ton d'étrange gravité:

— Je suis l'inventeur du bouton.

Mon ami C... s'étant écarté, je me dirigeai vers le banc où le «gentleman» restait assis, les coudes sur les genoux et le front entre les mains.

— Ne vous ai-je pas déjà rencontré quelque part? lui dis-je en manière d'introduction.

— Il me semble aussi, fit-il après m'avoir dévisagé. Mais, rappelez-moi donc: n'est-ce pas vous qui causiez tout à l'heure avec ce pauvre ambassadeur? Oui, là, qui se promène tout seul à présent et qui va nous tourner le dos... Comment va-t-il? Nous étions bons amis dans le temps; mais c'est un caractère jaloux. Il ne peut plus me souffrir depuis qu'il a compris qu'il ne peut pas se passer de moi.

— Comment expliquez-vous cela? hasardai-je.

— Vous allez comprendre tout de suite, cher Monsieur. Il a inventé le bouton, il a dû vous le dire. Mais c'est moi l'inventeur de la boutonnière.

— Alors, vous êtes brouillés?

— Nécessairement.

ANDRÉ GIDE

ŒDIPE, HÉROS GIDIEN

par BERNARD GUYON



André Gide

Par J. P. Laurens

LA récente représentation d'*OEDIPES-ROI* par la troupe des Comédiens Français au Caire, m'a incité à confronter à la pièce de Sophocle, l'*Oedipe* qu'André Gide, fit paraître dans la *Nouvelle Revue Française* en 1931.

Dure épreuve, en vérité, à laquelle l'oeuvre de l'auteur moderne parut d'abord assez mal résister.

Premier choc : les anachronismes. Je le sais bien, il n'y a rien là de bien nouveau et nous devrions commencer à nous y habituer. Après tout le poète moderne est parfaitement dans son droit lorsque, tournant carrément le dos à l'histoire et à l'archéologie, il s'empare des personnages antiques pour en faire les représentants symboliques de ses idées personnelles. Seulement cette transposition exige de l'écrivain une sorte de «grâce». A peu près fatalement elle provoquera un glissement du plan de la tragédie sur celui de la comédie (comédie-bouffe comme *La belle Hélène*, comédie plus sérieuse et plus délicate comme *Amphytrion* ou *La Guerre de Troie*, mais toujours comédie). Elle doit s'accompagner d'un sourire complice qui enlève notre adhésion. Ici, je ne saurais dire pourquoi, le «charme» n'opère pas. Le sourire tourne en grimace. Lorsque Étéocle déclare à Polynice : «Je refoule»; lorsque Créon demande à Oedipe si son fils lui a lu ses «Réflexions sur le mal du siècle» j'avoue que je ne souris pas; j'éprouve même une sorte de gêne. Ce sont là purs jeux de l'esprit, amusements de littérateur qui n'ajoutent rien à l'intérêt de la pièce. Ils nuisent à sa grandeur.

Je suis aussi gêné par certaines recherches de style. Délibérément, Gide se refuse au style «noble»,

au style tragique conventionnel. Félicitons-nous de cette aspiration à la simplicité et au naturel. Mais est-il bien nécessaire pour y atteindre de faire s'exprimer les héros tragiques dans un langage vulgaire? Que gagnons-nous à entendre Oedipe s'écrier : «Si je connaissais le cochon qui...» ou encore : «Dieu qu'il m'embête celui-là ! Tout le temps à se mêler des affaires des autres». Nous sentons cruellement ce qu'il perd en dignité. Le regagne-t-il en naturel? Un tel langage chez le Roi de Thèbes parlant en public est-il si vraisemblable? Et quel genre de plaisir esthétique André Gide pense-t-il nous faire éprouver lorsqu'il fait reprocher par le Choeur à Oedipe de «des avoir fichus dedans?»...

Ajoutez à cela, surtout dans les premières scènes, un ton d'ironie et même de ricanement et de sarcasme qui nous surprend brutalement nous plaçant à cent lieues de cette sérénité sacrée qui caractérise la pièce de Sophocle. Tantôt c'est le Choeur qui déclare : «Certes il est bon de mettre les dieux de son côté, mais le plus sûr moyen, c'est de se ranger du côté des prêtres» et devant ces boutades anticléricales nous évoquons peut-être Euripide, mais combien davantage quelque Monsieur Homais du vingtième Siècle. Tantôt c'est Oedipe lui-même qui s'affirme comme un héros de la Libre Pensée, comme un prophète du rationalisme moderne, et en même temps comme un aristocrate de l'intelligence souverainement dédaigneux des petits : «Le peuple, dit-il à ses fils préfère toujours à l'explication naturelle l'interprétation mystique. Rien à faire à cela. «Et se tournant vers Tirésias d'un air résigné. «Allons. Vas-y...»

Cette transformation profonde du «climat» spirituel de la tragédie est encore accentuée par une surcharge volontairement ajoutée par l'auteur moderne à la sombre histoire d'inceste qui fait le fonds du drame. Si j'osais à mon tour m'exprimer en langage vulgaire je dirais qu'il «en rajoute». Il invente en effet une intrigue amoureuse entre les enfants du malheureux Roi. Polynice est amoureux d'Antigone, Étéocle d'Ismène. Avec le plus paisible cynisme, ces jeunes gens s'entretiennent devant nous de leurs sentiments incestueux. Ce sont des «Immoralistes», avant la lettre : «Au fond, déclare Étéocle à Polynice, qu'est-ce que nous cherchons dans les livres? C'est toujours, plus ou moins, des autorisations... Ainsi, par exemple, à présent, j'y cherche quelque phrase qui m'autorise à coucher avec Ismène». Et Polynice de lui répondre : «Si tu la trouves, dis, tu me le diras».

A quoi bon tout cela? on se le demande. On ne voit vraiment pas ce que cette invention «gratuite» ajoutée à la valeur dramatique ni à la portée spirituelle de la légende Et la manière, le ton dont elle est présentée donne à la pièce une couleur de sombre humour qui d'abord nous désoriente, éloigne notre sympathie.

Et pourtant... Si nous consentons à dépasser ce premier stade de réprobation et de refus, lorsque ces effets de surprise un peu agressifs ont émoussé leur action, si nous relisons plus calmement ces trois actes

rapides en pesant chaque réplique, nous ne pouvons pas ne pas convenir que nous nous trouvons en présence d'une oeuvre riche, dense, substantielle, toute chargée d'intentions subtiles et finalement rayonnante elle aussi, comme son modèle grec, d'une réelle grandeur spirituelle. Dans les quelques scènes de ce drame, par la bouche des héros traditionnels de la Légende, André Gide a exprimé sous une forme particulièrement vigoureuse quelques-uns des thèmes essentiels de sa pensée, plus exactement quelques-unes des tendances permanentes et contradictoires de sa complexe personnalité.

Son Oedipe est le type même du héros gidien. Ce n'est pas sans raison que Gide choisit comme épigraphe de son drame, le vers fameux du chœur d'Antigone : « Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme. » Il voit en effet dans Oedipe le représentant de l'Humanité à la recherche de la grandeur, le champion de l'Humanisme.

Oedipe, c'est d'abord l'« individualiste farouche » affranchi de toutes les conventions, de tous les préjugés, l'homme qui s'est fait lui-même, qui a conquis son bonheur : « Je suis heureux, s'écrie-t-il de ne rien devoir qu'à moi-même. Le bonheur ne me fut pas donné; je l'ai conquis ». Attitude d'audace et de courage. Oedipe possède le plus grand de tous les courages : celui de la Vérité. « Tu sais dit-il à Créon, que je méprise les masques et les arrière-pensées ». Cette passion de la Vérité, elle l'entraînera loin ! Mais il lui restera fidèle jusqu'au bout.

Nous avons déjà noté son indépendance à l'égard des croyances religieuses. Totalement agnostique, il est pleinement « affranchi » de toute contrainte et de toute crainte. Libéré à l'égard des dieux, il l'est aussi à l'égard des hommes. Il est l'Aventurier, l'homme sans passé, sans racines, celui qui rompt les amarres. S'il a fui le foyer accueillant de Polybe, près de qui se déroula sa jeunesse heureuse, ce n'est pas seulement pour éviter d'accomplir la terrible prophétie, c'est surtout pour rester libre : « Je sentais qu'à la cour de Polybe, dans le calme et dans le confort je manquais à ma destinée... » Oedipe, c'est L'« Enfant prodige ».

Les autres personnages incarnent les grandes forces auxquelles il se heurte; forces extérieures à lui-même et aussi (ce sont les plus redoutables) forces cachées au sein de son propre coeur : ses tentations.

Créon d'abord. Le beau-frère d'Oedipe, son futur successeur, celui qui doit un jour s'opposer à la pure Antigone au nom des intérêts supérieurs de la Cité, Gide n'en fait un personnage ni ridicule ni tyrannique; mais il l'oppose profondément à Oedipe. Créon c'est le « bien-pensant », l'ami de l'ordre (l'ordre étant conçu comme inséparable de la stabilité) le traditionaliste, le conservateur : « Quant à moi, dit-il à Oedipe, le passé me lie. Je respecte la tradition, les coutumes, les lois établies. » En face du bâtard, de l'aventurier, il est lui, l'« Héritier ». Le dialogue Créon-Oedipe, c'est le dialogue Barrès-Gide. C'est la « querelle du peuplier », qui reprend de plus belle... Ecoutez Oedipe chanter lyriquement sa joie d'être un enfant trouvé : « Que m'importe dès lors si je suis Grec ou Lorrain ? Oh Créon, si soumis, si conforme.

Et comment comprendrais-tu la beauté de cette exigence ? C'est un appel à la vaillance que de ne connaître point ses parents... »

Autre adversaire : Tirésias. Si Créon représente les contraintes de la Société, Tirésias représente celles de la Religion. Adversaire bien plus redoutable ! Car en lui s'incarne la tentation religieuse de Gide; cet appel de Dieu qui retentit à travers toute son oeuvre; souvent écouté, toujours repoussé. Sous les traits du prêtre antique, on devine sans peine ceux des amis chrétiens de Gide : Francis Jammes, Jacques Rivière, et, plus que tout autre, ce Charles du Bos qui, précisément, aux environs de 1930, poursuivait inlassablement et passionnément son « Dialogue avec André Gide », se refusant à désespérer du retour à Dieu d'une âme dont « Numquid et Tu » dit assez combien elle est capable de lui. C'est sa voix que nous croyons entendre dans les paroles si nobles qu'André Gide prête à son vieillard prophétique, lorsqu'il exige d'Oedipe un examen critique de ce que celui-ci appelle si légèrement son « bonheur » et surtout lorsqu'il demande à Créon de jeter l'inquiétude dans l'âme du héros, car cette âme heureuse « est comme un vase clos » : « Par cette inquiète fêlure, Dieu pénétrera dans son coeur... »

Bien plus que par Créon, Oedipe est tenté par lui : « Et moi-même, avoue-t-il à Créon, sa voix me trouble ». Il lui résistera pourtant. A la fin du deuxième acte, Tirésias croit déjà tenir la victoire : « Ton bonheur est aveugle; ouvre les yeux sur ta détresse. Dieu t'a retiré le droit d'être heureux ». Mais Oedipe se refuse; sous les coups de la douleur, son orgueil ne s'incline pas, il se cabre et dans la très belle scène du dernier acte, lorsque le Roi découronné, aveugle, reparait devant lui, Tirésias prononce tristement ce verdict : « Dieu n'attendait pas de toi ce nouveau forfait en paiement de tes premiers crimes, mais simplement ton repentir ».

Jocaste à sa manière est aussi un adversaire du héros. Le plus subtil, le plus dangereux peut-être. Elle incarne la douceur et la tendresse féminines. Elle est la tentation de la facilité, de la jouissance simple et heureuse, et aussi de la fuite lâche devant la Vérité. Car Jocaste savait tout, mais elle a tout caché. Elle connaît et elle redoute ce démon de la connaissance, cette passion de la vérité qui gîte au creux du coeur de son royal époux. Ce feu dévorant, une fois allumé, il entraînera Oedipe hors de ce pays du bonheur ou elle s'est efforcée de l'enclorre; il l'arrachera d'elle à jamais. Aussi lutte-t-elle désespérément : entre Oedipe et elle s'engage, au début du dernier acte un dialogue pathétique d'où le héros sort vainqueur : « N'auras-tu pas pitié de ton bonheur ? » s'écrie Jocaste. « Pitié de rien, répond Oedipe. Un bonheur fait d'erreur et d'ignorance, je n'en veux pas. Pour moi, je n'ai pas besoin d'être heureux ».

Et les enfants ? Ils sont à peine esquissés dans ces pages trop brèves. Nous avons déjà dit que n'apparaissent pas clairement les raisons qu'avait eues André Gide de nous les présenter incestueusement amoureux les uns des autres. Peut-être pourrait-on pourtant trouver une justification de cette « invention », dans le désir de placer le Héros devant un obstacle particulièrement douloureux.

Les enfants d'Oedipe, en effet ce sont les «Disciples». Ces jeunes «Immoralistes», anarchistes, cyniques, criminels, au moins en pensée, ils sont un peu comme une caricature de leur père. Aussitôt après la catastrophe, «déjà ils convoitent le trône». Tirésias ne manque pas l'occasion de faire remarquer au Roi qu'agissant ainsi ses fils «tirent parti de l'instruction qu'il leur donna». Mais Oedipe refuse de se laisser accabler par cette nouvelle épreuve douloureuse entre toutes : «De mon enseignement ils n'ont pris que ce qui les flatte, laissant échapper le difficile et le meilleur... «Phrase capitale où, derrière le masque d'Oedipe se dissimule celui de l'auteur des *«Nourritures»* qui répond à ses détracteurs, à ceux qui ont accusé son oeuvre d'être un appel à la jouissance et à l'anarchie, en leur reprochant de n'avoir pas vu qu'elle est surtout une invitation au dépouillement, au renoncement et par là même à la grandeur.

C'est bien ce mot en effet, qui exprime la signification profonde du drame. L'action est une marche du héros vers le bonheur. Chez Gide, comme chez Sophocle, le Héros est beaucoup plus grand à la fin qu'au début. Lorsque se lève le rideau, il n'est qu'un Roi heureux et puissant, riche et respecté; lorsqu'il s'abaisse, il est «L'Homme». Découronné, aveugle, exilé, solitaire, mais vainqueur de l'épreuve, supérieur à la fatalité qui l'accable, «réveillé de son bonheur», en marche vers le «grand destin qui l'attend, tapi dans les ombres du soir»; grandi par son dépouillement même : «Je ne suis plus un roi; plus rien qu'un voyageur sans nom, qui renonce à ses biens,

à sa gloire, à soi-même...»

«Le renoncement à soi-même, telle est donc l'étape dernière que la sagesse d'André Gide nous propose dans ce long chemin vers la grandeur qui commençait par la «connaissance de soi-même». Cependant, que pourrait valoir un tel renoncement s'il restait stérile? Aussi ces paroles ne sont-elles pas les dernières que prononce le héros. A Créon qui lui demande de rester à Thèbes et qui lui dit : «Que t'importent ceux qui ne te connaissent pas?» il répond : «Quels qu'ils soient ce sont des hommes. Au prix de ma souffrance, il m'est doux de leur apporter le bonheur.» Guidé par ces vérités lumineuses, s'avance désormais dans la nuit de l'exil et de la solitude, conduit par la seule Antigone, le Héros antique où Gide a mis le meilleur de lui-même.

Nous aimons entendre à la fin de ce drame cet appel à l'Amour, et à l'Amour universel qui dépasse le cadre étroit de la Cité pour s'adresser à l'Humanité toute entière, l'Amour-Charité ultime justification de la vocation de l'Homme. Nous aimons que cet amour nous soit proposé comme le fruit de la souffrance. Et s'il reste encore beaucoup d'orgueil dans l'élan qui l'inspire, respectons du moins la qualité de cet orgueil : il n'a plus rien à voir avec la révolte, ni l'instinct de domination; il est l'orgueil d'un homme qui a compris, au soir de sa vie, que ce n'est qu'au delà de la possession, par le renoncement au monde et à soi-même que lui est accessible la véritable grandeur.

BERNARD GUYON



PREMIER CONTACT AVEC GIDE

MON premier contact avec Gide : lecture et méditation des «Nourritures Terrestres». Le lyrisme de ces pages étanchait déjà les soifs de mon esprit. Je me sentais devenir l'élu perpétuel d'une terre miraculeusement féconde.

Depuis, je vis dans ce monde transparent où résonnent les voix intérieures.

Ce qui charme particulièrement chez cet écrivain c'est surtout l'atmosphère poétique dont s'enveloppe Sa Création. Une profusion de flore jamais rencontrée y jaillit comme une source intarissable.

Sa pensée d'un réalisme parfois cruel et déroutant, loin de blesser notre esprit, le console et l'enrichit de possibilités prodigieuses.

Il est vrai que d'une puissance géniale, sa franchise détruit les mondes élaborés durant des siècles, mais, lui, il ne cesse point de reconstruire l'Univers mirifique de ses songes.

Qu'il aime ou qu'il haisse, Gide pétrit un monde à son image.

Mais dans toute son oeuvre, nous assistons fièvreusement au prestigieux témoignage d'une âme attentive aux secrets de l'univers.

ARRSENE YERGATH

ANDRÉ GIDE ET ALFRED JARRY

par **ANDRÉ-MARIE GOSSART**

LE grand attrait de Gide, le secret de sa persistante jeunesse, c'est ce besoin, dans les grandes et les petites choses, de toujours s'essayer au nouveau. Le public qui, le 12 Mars 1946, avait envahi la salle du Lycée Français, attendait sans doute une de ces conférences passe-partout, comme en donnent les grands hommes en voyage, qui satisfont la curiosité de la foule, en confirmant l'image conventionnelle qu'elle se fait d'eux. André Gide a voulu jouer la partie difficile de parler, devant ces mille visages, sans notes, sur le ton de la confiance, comme il l'aurait fait dans un salon, pour quelques amis. C'était la première fois qu'il se risquait ainsi, et le succès a été immense. Le public du Caire peut être fier d'avoir été choisi pour cette expérience d'un écrivain qui n'aime pas l'improvisation et qui a coutume de peser ses mots avant de les confier au papier. Les admirateurs de Gide, si nombreux chez nous, n'oublieront pas l'émotion que leur a donnée cette pensée qui devant eux cherchait son expression, et la trouvait toujours si juste, mais avec ce halo inattendu que lui donnait la recherche visible.

Qui de nous pourra désormais lire Gide sans entendre chanter dans sa mémoire cette voix magnifique, chaude, pleine, émouvante? Qui oubliera la façon dont il a dit le vers glorieux :

«Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui», en marquant un arrêt après avoir détaché les trois épithètes et en modulant étrangement et si pathétiquement le dernier mot. Le soir même, la radio a renouvelé l'enchantement, en redoublant la sensation d'intimité. On souhaite que cet enregistrement nous soit conservé.

Cette seconde audition a fait renaître en moi une question qui m'avait effleuré pendant la conférence et que je livre comme elle m'est venue à des exégètes plus autorisés de la pensée gidienne. Que signifie cette importance que Gide a donnée dans ses souvenirs littéraires à Alfred Jarry? Si je ne me trompe, dans son *Journal*, il ne cite qu'une fois l'auteur d'Ubu-Roi (15 Juillet 1922), et c'est une simple allusion à propos d'un article de Thibaudet. Nulle part ailleurs, et pas même là, on ne trouve trace de relations entre les deux écrivains. Or Gide l'a installé au centre de son entretien; il est même parvenu à l'évoquer par une imitation saisissante: «Il parlait comme aurait fait un casse-noisette, disant les pires absurdités d'une voix mécanique». Et soudain la belle voix grave de Gide est devenue la voix de Jarry. Était-ce seulement désir d'amuser le public en ressuscitant un personnage pittoresque? Ne s'agissait-il que d'illustrer la distinction chère à Gide entre l'être et le paraître? Peut-être, mais pourquoi avoir choisi, entre tant d'autres exemples possibles, le pauvre Jarry et s'y être arrêté avec une si évidente prédilection?

«Alfred Jarry, nous a-t-il dit, est une des figures les plus curieuses qu'il m'ait été donné de rencontrer. Je l'ai connu et très bien connu». Il a déclaré ensuite qu'il admirait certaines de ses trouvailles. Pour définir le sentiment que lui inspirait l'homme, il em-

ploya d'abord le mot sympathie pour le corriger aussitôt par celui de pitié. Cette hésitation entre les deux mots me paraît en elle-même assez significative, car quelques jours avant, parlant aux étudiants de l'Université Fouad, et déjà évoquant le personnage de Jarry, il avait eu la même reprise. On est donc autorisé à conclure qu'un seul mot ne suffisait pas à exprimer le souvenir complexe qu'il garde de «cet être intelligent, plein d'ardeur, qu'on voyait se détruire consciemment». A-t-on le droit de dire que Gide a été trappé plus qu'on n'aurait pu s'y attendre par le cas d'Alfred Jarry? Et est-ce seulement parce que ce cas très curieux répondait à certaines de ses préoccupations? Ne serait-ce pas encore parce qu'il y avait certaines affinités entre le tour d'esprit de Jarry et l'une de ses propres tendances? Je pose la question sans avoir la prétention de la résoudre.

N'est-il pas cependant assez remarquable qu'entre autres citations, André Gide nous ait rappelé le dialogue d'Ubu et du professeur Acras (?) dans les *Minutes de sable mémorial*: «Ayez pitié, Mr. Ubu, d'un pauvre professeur sans défense. — Sans défense, Monsieur, sans défense! mais alors je vais vous tuer». Et Ubu tire de sa valise Madame la Conscience et lui demande: Ferais-je bien ou mal de tuer Monsieur Acras?

Comment ne pas penser au meurtre de Fleurissoire par le jeune Lafcadio? Bien entendu je n'ai pas la naïveté de découvrir ici une «source», comme on dit en Sorbonne, de l'acte gratuit. Mais je voudrais seulement attirer l'attention sur l'atmosphère où est né ce comique de Gide qui a déconcerté bien des lecteurs et qui apparaissait au cours de sa conférence dans le choix de certaines anecdotes, assez connues sans doute, mais «exemplaires».

Rappelons-nous cette phrase de: *Si le grain ne meurt*: «Un tel état d'étrangement (dont je souffrais surtout auprès des miens) m'eût fort bien conduit au suicide n'était l'échappement que je trouvais à le décrire ironiquement dans *Paludes*». *Paludes* (1895) est contemporain des *Minutes de sables mémorial* (1894). L'ironie a sauvé Gide, la cocasserie a perdu Jarry.

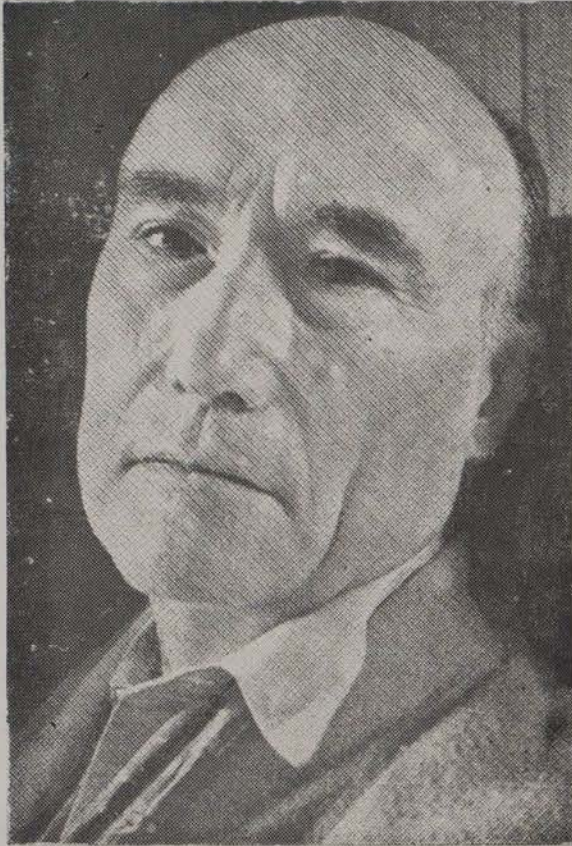
Mais il y a un mot qui rapproche mieux l'humour des deux écrivains, c'est le mot saugrenu. C'est Gide lui-même, si je ne me trompe, qui s'en est servi pour définir le comique de *Paludes*; celui des deux autres *Soties*, le *Prométhée mal enchaîné*, et les *Caves du Vatican* rentre dans la même catégorie. Seulement chez Gide c'est une réaction de défense contre le monde et une méthode pour se reprendre; chez Jarry, c'est besoin d'étonner et chemin pour se perdre.

Me suis-je fait illusion? Le rapprochement, que m'a suggéré Gide lui-même, est-il valable et vaudrait-il d'être poussé plus loin? Peut-être Gide me répondrait-il, comme il le faisait à Thibaudet à propos du même Jarry: «Les explications que j'entends donner au sujet d'une difficulté littéraire, me paraissent rarement bonnes — ou du moins il me semble que j'en pourrais proposer une meilleure».

ANDRÉ-MARIE GOSSART

URIEN LE VOYAGEUR

par F. LEPRETTE



André Gide

QUAND l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase fut finie, mon âme... Sans que je m'en fusse aperçu, ma lampe s'était éteinte; devant l'aube s'était ouverte ma croisée. Je mouillai mon front à la rosée des vitres, et repoussant dans le passé ma rêverie consumée, les yeux dirigés vers l'aurore, je m'aventurai dans le val étroit des métépsychoses.

Aujourd'hui encore, après tant d'années, que ce début du *Voyage d'Urien* réapparaisse à un détour de ma mémoire, et me voilà repris par l'incantation. Amarré à la grande plaine flamande avec, pour horizon, le même clocher aux ardoises ruisselantes, je n'en ai pas moins dérivé sur le vaisseau fabuleux, pendant l'interminable adolescence, à travers tous les océans, entre les îles éternelles, entre deux traînées de sargasses, «dans l'abîme ébloui d'écume et de tempêtes», me récitant à voix basse ces pages lyriques, prêtant l'oreille à ces muezzins qui se répondaient, comme des alouettes, dans la prodigieuse cité «couleur d'aurore et musulmane».

Quand j'y pense, je me demande parfois si mes rêveries à longueur de journée en compagnie d'Urien ne sont pas à l'origine d'un voyage dont je ne suis pas encore revenu. Voyage intérieur, dans une immobile lumière d'aquarium, qui menait vers leurs «tâches», au-delà de tous les dépaysements rêvés, des

pèlerins mi-brûlant mi-transis de fièvre, épuisés par l'exaltation et dont la joie même, comme celle des Esquimaux, demeurait théologique. Voyage fictif, est-il besoin de le dire? Le bon Mallarmé en poussait un soupir de soulagement.

Dans le même volume jaune canari du *Mercur*, *Paludes* faisait suite. Plus de grandes orgues, plus de pourpre fondue. Une ironie qui vous basculait tragiquement et sans façon dans les profondeurs gluantes d'un marécage. Je prenais tout cela très au sérieux. Et ce: «Tiens, tu travailles!» du grand Hubert m'était parfaitement insupportable. Une satire, certes. Une satire de quoi? pour reprendre la question de l'auteur. J'en ai mis du temps à y voir clair! A l'heure actuelle, on fait grand bruit autour de notre pauvre existence d'homme qui serait absurde jusqu'à la nausée. La chose n'est point neuve. Il suffit de relire *Le Voyage d'Urien* et *Paludes* où l'auteur, heureusement, nous laisse deux viatiques. «Mon frère bien-aimé, tiens ferme l'Espérance». «Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève».

Si je me suis arrêté à des ouvrages qui marquent, en quelque sorte, les débuts littéraires d'André Gide c'est que j'y découvre déjà une disposition fondamentale de la nature gidienne: appelons-la, faute d'un terme plus adéquat, son nomadisme; c'est que j'y entends déjà la forte leçon que l'écrivain ne cessera de nous donner sa vie durant: se dégager, pour se rendre disponible.

Urien est devenu voyageur pour de bon. Aussi bien, à l'époque de cette aventure qui n'était que son rêve, il a fait ses premières découvertes africaines. Et nul n'ignore quel retentissement ont pu avoir, lorsqu'elles furent publiées, des enquêtes comme *Voyage au Congo*, *Retour du Tchad*, *Retour d'URSS*. Urien n'a plus peur de crier trop fort et d'abîmer la poésie s'il dit la Vérité. Au risque de s'attirer les représailles de puissantes et redoutables compagnies coloniales à monopole, de décevoir et de soulever d'indignation les amis qui, jusque sur le quai de départ, lui jetaient entre les bras tous leurs espoirs, Urien dira ce que ses yeux ont vu. Et ses yeux sont grands ouverts. Son intelligence se met en prise directe avec les réalités, note tout, débrouille tout, exprime tout d'un ton juste. Et, s'il laisse entendre — pas au point de nous en étourdir (telle n'est pas la manière de Gide) — le battement d'un cœur, l'homme qui passe affirmera toujours tranquillement un difficile courage intellectuel. Le directeur d'un quotidien de Paris qui a eu, ces jours derniers, le privilège d'échanger quelques mots avec André Gide à Louqsor (ou à Assouan, je ne sais plus au juste) me confiait au passage: «Je vous abandonne tout, et *La Porte étroite*, et *l'Immoraliste*, et les *Faux Monnayeurs*», pour ce modèle de grand reportage qu'est *Le Voyage*

au Congo. Dans la bouche d'un journaliste, ce n'était pas là un mince éloge.

On se tromperait néanmoins si l'on s'imaginait que Gide n'a été voyageur que dans ces fameux ouvrages. Je sais bien qu'il lui arrive de déclarer : «Au fond je suis un sédentaire, qui n'aime rien tant que le travail et rien moins que les distractions». Je sais bien aussi qu'il se dit parfois qu'il aurait dû, au lieu de mener «une vie errante et disloquée», se fixer à Cuverville où pourtant il a contre lui «le ciel et la terre et les hommes». Ne le croyez pas. Le lendemain il vous exprimera le regret inguérissable de n'avoir point fait quatre tours du monde.

En réalité, si l'on reprend ses feuillets de route, ses notes de voyage, son Journal, on le suivra sans arrêt, pendant toute sa vie, sur les chemins de l'univers. Telle année il est à Bruges, à Neuchâtel ou à Munich. Telle autre, à Florence, Naples et Syracuse. Telle autre, il écrit son *Saül* à Rome. Ou bien on le rencontre à Malte, à Séville. On le rejoint, assez maussade d'ailleurs, à travers l'Anatolie. Mais surtout on le verra retourner, avec une fidélité assez inattendue, en Algérie, faire de Biskra son oasis préférée, goûter à Touggourt, avec une joie toujours nouvelle, l'enchantement et la brûlure du désert. Il semble bien que l'Afrique du Nord soit devenue particulièrement chère à son cœur. Enfin le voici parmi nous (mais est-ce bien parmi nous qu'il faut dire?), en Egypte.

Pourquoi voyage-t-il?

Lorsqu'on est en présence d'un personnage aussi riche, aussi complexe et insaisissable, la réponse n'est pas simple et je ne me donnerai pas le ridicule de la tenter. Lui-même a déclaré, dans la querelle des *Déracinés* : «Né à Paris d'un père Uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, monsieur Barrès, que je m'enracine? — J'ai donc pris le parti de voyager». C'est une raison. «J'estime qu'il est bon de mettre de l'air et de la distance entre chacun de ses livres». C'en est une autre. «Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas? — J'attends d'être là-bas pour le savoir». On pourrait dire encore qu'il part pour se regonfler ou se détendre, ou pour répondre aux exigences d'une curiosité insatiable, par amour du neuf. «Ce qui fait le charme et l'attrait de l'ailleurs, de ce que nous appelons exotisme, note-t-il dans son *Journal*, ce n'est point tant que la nature y soit plus belle, mais que tout nous y paraît neuf, nous surprend et se présente à notre oeil dans une sorte de virginité». Peut-être, en définitive, que ce besoin d'épuiser les paysages, les êtres et les pensées, — car ses voyages, il ne les entreprend pas seulement dans l'espace — et de passer des uns aux autres suivant un rythme d'oscillation, correspond à un double besoin de sa nature profonde : «Ce que j'aime, dit-il encore, et ce qui m'attire, c'est ce qui diffère le plus de moi». Mais en même temps il a une peur atroce de se laisser saisir, ligoter, immobiliser. Pour lui, la vie n'est que mouvement et ne s'équilibre que sur des contraires. Ce qui est différent de lui doit susciter, par là même, son propre rebondissement. Il se sépare pour se posséder. Et il ne se possède que s'il se sent disponible.

Ne nous interdisons pas de suivre le voyageur dans cette longue, passionnante et audacieuse exploration qui continue d'enrichir les quelque mille pages

de son *Journal*, exploration tout intérieure et spirituelle qui n'aura point de fin, nous le savons. Là aussi nous retrouvons les mêmes tendances essentielles de sa nature, déjà inscrites dans *Le Voyage d'Urien*, dans *Paludes*, et qui déterminent le balancement gidién. «Que ne comprends-tu donc que je déteste ma pensée. Je m'use à me battre contre elle, mais ne peux me nier que par elle, comme on chasse un démon par Belzébuth, prince des démons (que tentai-je de montrer d'autre en *Paludes*?)». Noué, il appelle l'épanouissement. Contraint, il aspire à se libérer des lisières. Protestant jusqu'à la moelle, il livre un combat désespéré pour sortir de sa gangue puritaine. En termes brûlants, non indignes du Livre dont il a fait sa lecture toute sa vie, il s'approche de Dieu dans le *Numquid et tu!* «Et presque aussitôt il se retire» : Fils de l'Homme, tel est le Christ. C'est ce Dieu-là seulement que je peux et veux adorer». Il a beau se dire «sans cesse en effort et tendu vers ce je ne sais quoi d'adorable, vers un état supérieur où l'individuel se fonde et se résorbe», je vois avec quelle méfiance il accueille René Guénon et l'hindouisme, quelle peur il a de ne plus sentir ses limites et de se perdre précisément dans le grand Tout, au sein de l'Unité. Même manoeuvre de dégagement à l'égard de la famille, de sa classe. Mêmes réactions devant le communisme auquel il est venu sur le tard, par l'Évangile d'ailleurs, qu'il ne fera, en somme, que traverser et dont il s'évade en fin de compte, par refus de tout accaparement.

Je me souviens qu'au sortir de l'autre guerre, en 1918, ceux de ma génération n'ont pas été particulièrement tendres pour lui. (Le succès foudroyant des *Nourritures Terrestres* n'est venu qu'un peu plus tard). Nous lui faisons grief d'une gratuité trop facile à nos yeux pour être resté, pèlerin de loisir, en marge de notre dure expérience. Forts de notre camaraderie du front, nous protestions avec véhémence, sans bien le comprendre d'ailleurs, quand il déclarait : «Ceux que ne retiendra ni le respect d'autrui, ni la crainte, ni la pitié, ni la pudeur, ni le mépris ou la haine d'autrui, ceux-là ce sont les vrais; nous pouvons espérer qu'ils vaudront quelque chose». Ah non ! Et qu'il glorifiât, en artiste dilettante, la sensualité, nous lui opposions la grosse joie qui nous avait saisis aux entrailles, la terrible joie de vivre ou de survivre, après un bombardement.

Même aujourd'hui, ne demandons à Gide, cela va de soi, ni systèmes, ni certitudes, ni catéchismes. Ne nous attachons pas trop à lui : il nous quittera sur l'heure pour d'autres horizons. Ne comptons pas trop non plus sur lui pour édifier l'oeuvre collective qui exigerait de chacun, à sa place, même obscure, concessions, compromis, sacrifices. Nous le verrons tout de suite se rétracter : «si l'on prend parti, aussitôt le parti vous prend». Gide n'est point parmi les anonymes bâtisseurs de cathédrales. Sa maison c'est bien l'individuelle tente bédouine. Il restera l'homme des départs, même si nous le soupçonnons de garder en poche un billet de retour.

Mais j'ai appris à mieux connaître, surtout de-

puis cette seconde et sinistre guerre, en marge de laquelle j'ai à mon tour vécu, la valeur inestimable de son exemple et de son oeuvre. L'oeuvre d'André Gide peut ne pas être agréée, sous ses multiples aspects, par toutes les familles d'esprits. Elle est, cependant, assez vaste et humaine pour que chacun y trouve, à tel ou tel moment de sa vie, une forte et stimulante nourriture à sa convenance. Gage de pérennité, elle semble même avoir le privilège rare de s'offrir aux générations montantes sous un éclairage nouveau. Elle est en tout cas d'un écrivain dont le style, après s'être débarrassé peu à peu des tics et tarabiscotages de jeunesse, cerne de plus en plus étroitement le réel, disant ce qu'il faut dire, rien au-delà rien en deçà, sans sacrifier une seule nuance. Oeuvre de grand classique.

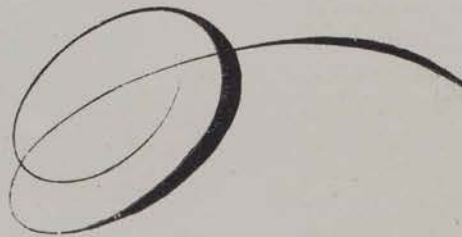
Quant à l'exemple de Gide, j'aimerais dire en quoi il me paraît précieux. Derrière l'auteur célèbre qui répond «non», avec une nuance d'agacement, aux demandes par trop intempestives d'autographes, je vois l'homme qui garde le constant souci de ne jamais, ni à aucun prix, laisser gauchir sa pensée,

je vois celui qui, devant sa conscience, se fera l'incorruptible comptable, dût-il se refuser à l'entraînement collectif, dût-il encourir les colères du Forum. On l'a bien constaté, pas plus tard que ces derniers mois, quand parurent divers extraits de son *Journal* du temps de l'armistice. Mû par une curiosité insatiable, voire héroïque, à un âge où tant d'autres se replient sur leur passé, je le vois, avec la même ardeur juvénile, jouir de la lumière d'Égypte, enquêter, interroger, que ce soit sur la condition sociale du fellah, sur les moeurs des serpents, sur le folklore musical, sur l'avenir de la mission spirituelle de son pays à l'étranger, et, par amour du vrai, rester fidèle à lui-même.

Bien qu'il se défende d'être un maître, je salue au passage avec respect et admiration cet Urien voyageur qui, depuis un demi-siècle, nous donne, dans le domaine de l'intelligence et de l'art, une si haute, une si intransigeante, une si nécessaire leçon de probité.

FERNAND LEPRETTE

Le Caire, le 8 Mars 1946.



IL FAUT TOUJOURS REPRÉSENTER

Cette nuit, nous avons parlé du passé; nul de nous ne savait comment il avait pu venir jusqu'au navire, mais nul ne regrettait l'amère nuit de pensées.

— De quel obscur sommeil me suis-je éveillé, dit Alain, de quelle tombe? Je ne cessais de penser et j'en suis encore malade. O nuit orientale et calmée, enfin reposeras-tu ma tête lasse de penser Dieu?

— J'étais tourmenté d'un désir de conquête, dit Paride: je marchais dans ma chambre plein de vaillance, mais triste et, de rêver toujours des héroïsmes, plus fatigué que de les faire. Qu'allons-nous conquérir maintenant? Quelles seront nos prouesses? où allons-nous? dites! savez-vous où va nous mener ce navire?

Aucun de nous ne le savait, mais tous nous frémissions au sentiment de nos courages.

— Que faisons-nous ici, reprit-il, et qu'est-ce donc que cette vie, si celle d'avant était notre sommeil?

— Peut-être alors que nous vivons notre rêve, dit Nathanaël, pendant que dans la chambre nous dormons.

— Ou si nous cherchons des pays pour raconter nos belles âmes? dit Mélian.

Mais Tradelineau s'écria:

— Sans doute l'habitude des vaines logiques et cette manie de croire que vous ne ferez bien que ce dont vous connaîtrez bien les causes, vous tient encore et motive cette discussion oiseuse. Qu'importe de savoir comment nous sommes venus ici, et pourquoi chercher à notre présence sur l'Orion de très mystérieux motifs? Nous avons quitté nos livres parce qu'ils nous ennuyaient, parce qu'un souvenir navoué de la mer et du

ciel réel faisait que nous n'avions plus foi dans l'étude: quelque chose d'autre existait; et quand les brises balsamiques et tièdes sont venues soulever les rideaux de nos fenêtres, nous sommes descendus malgré nous vers la plaine et nous nous sommes acheminés. Nous étions las de la pensée, nous avions envie d'action: avez-vous vu comme nos âmes se sont révélées joyeuses lorsque, prenant aux rameurs les lourds avirons, nous avons senti l'azur liquide résister! Oh! maintenant, laissons-nous aller! L'*Orion* saura nous guider vers des plages. Nos vaillances que nous sentons appeleront d'elles-mêmes nos prouesses: attendons sans penser à tout — attendons venir nos glorieuses destinées.

Cette nuit, nous avons aussi parlé de la ville tumultueuse où nous nous étions embarqués, de ses foires et de la foule.

— Pourquoi, dit Agloval, penser encore à ces gens-là, dont les yeux ne voyaient que les choses et qui ne s'étonnaient même pas? Moi j'ai — mais Bohordin qui sanglotait aux yeux du cirque; on devrait tout faire comme un rite: ces gens regardaient les jeux sans solennité.

— Qu'en pensez-vous, Urien, me dit Angaire.

Et je répondis:

— Il faut toujours représenter.

Puis, comme cette discussion nous devenait à tous insupportable et que de penser nous fatiguait, nous promîmes de ne plus nous parler du passé, ni de raisonner sur les choses. Le matin venait; nous nous sommes quittés pour dormir.

ANDRÉ GIDE

(Le Voyage d'Urien)

ANDRÉ GIDE

par **GEORGES EUMANY BEY**

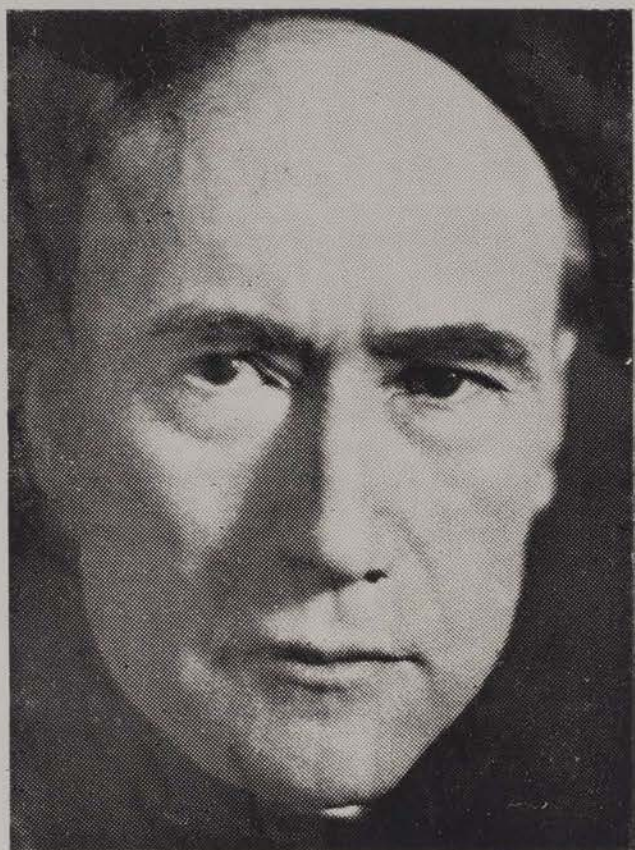


Photo Martinié

André Gide

NOUS l'avons aimé quand il était jeune et que nous étions à peine plus jeunes que lui. Il nous apportait un son nouveau et il répondait à ce que nous attendions dans une fiévreuse exaltation. Les jeunes gens d'alors, qu'ils fussent de France ou d'ailleurs, souffraient d'un complexe de refoulement et il fut pour nous comme une revanche.

Il avait été élevé par une mère chrétienne qui avait fait de l'austérité la règle de vie qu'elle voulait à son tour imposer à son fils. Imprégné du climat religieux dans lequel son enfance, puis son adolescence se sont écoulés, il était naturel que ce cœur si bien doué et que cet esprit si vif et clair firent, tout de suite, l'effort de s'éloigner d'un climat qui l'étouffait ou, du moins, il le croyait. Mais quoiqu'il fit, quelques détours qu'il prit, le tour de sa sensibilité restait toujours chrétienne — ce qui n'a rien à faire avec la croyance. Tout au long de son oeuvre on reconnaîtra, pour peu qu'on lui accorde l'attention qu'elle mérite, cette authentique spiritualité qui est la marque constante, même dans les années d'orgueil, de la moralité de l'intelligence. C'est par là qu'il commença par nous ensorceler, et aujourd'hui encore nous retrouvons, mais épurée, à l'heure divine de la paix du soir, cette haute moralité, ou pour dire plus justement, cette probité de l'esprit qui le laisse libre vis-à-vis des manifestations les plus décevantes de la vie.

Il est remarquable qu'après la période si triste

et trouble d'avant la guerre, alors que la jeunesse commençait d'oublier ou de négliger Gide, il retrouve auprès du public — et d'un public encore élargi — une audience plus grave et pathétique. Cette littérature d'avant-guerre fut, pour beaucoup de Français, bien néfaste. Je veux parler de cette littérature facile, sans pensée et sans âme, où le talent — sans doute il y eut de magnifiques exceptions — s'employait à amuser des millions de lecteurs, en France et hors de France, de jeux uniquement charnels. Il n'est pas jusqu'à la littérature bien pensante qui ne fit de berquinades mis au goût du jour, un aliment avilissant, un prétexte à fuir les grands problèmes de la vie intérieure aussi bien que ceux de la vie publique.

C'est précisément à cette heure-là que Gide, le moins conformiste des hommes, découvrit le communisme. Le raffinement de l'écrivain ne l'empêchait pas d'aimer la simplicité de la vie élémentaire. Car, au fond, cela seul compte et cette simplicité n'est-elle pas le secret profond du bonheur? Le communisme, du moins dans son principe, règle socialement la vie et il apporte, à pleines mains, un trésor de justice et de charité. Le communisme, oui, mais non les modalités souvent erronées, fausses et pernicieuses que la politique prône et impose. Gide admet le communisme mais il rejette les prétentions absurdes et inhumaines de ceux qui en font un tremplin politique. J'y vois là la preuve absolue d'une sincérité que rien ne démonte.

Je l'imagine aujourd'hui, couvert d'ans et de gloire, encore tourmenté de tourments dont la sincérité nous étreint. Comme chacun de nous, mais avec plus de discrétion verbale, il a souffert de la guerre et de ses affreuses conséquences, mais il a eu bien raison de se refuser à l'éloquence odieuse et aux amplifications faciles. Dans ces jours sans joie et presque sans espérance, il a plus que jamais recherché le salut par l'esprit, consacrant ses longues heures de loisir à méditer et à essayer de comprendre le secret final de l'homme, ce secret dont nul, même s'il en approche, ne trouvera le mot.

Je lis avec une émotion qu'il m'est impossible de qualifier les pages admirables de son journal de 1942. Nous le retrouvons tel qu'il n'a jamais cessé d'être: le penseur calme qui recherche sa voie toujours et quand même, c'est-à-dire la voie où sa pensée pourrait enfin s'apaiser et découvrir quelques lueurs d'une vérité obscurcie par tant de commentaires et faussée par toute la bonne foi de la crédulité humaine.

Cette vérité-là, comme toutes les autres, André Gide doit savoir qu'elle échappera toujours à une définitive interprétation. Mais l'effort dépensé dans la recherche, c'est la force du penseur c'est la justification du moraliste, c'est la grandeur de l'être fini qui s'efforce de pénétrer le mystère de l'infini.

Et ce qu'il faut admirer encore en Gide, c'est cette forme qui fit les délices de notre jeunesse, cette forme ni sèche ni molle, qui épouse étroitement la

pensée, cette langue pure, comme dépouillée et virile, dont la grâce n'est jamais défaillante, vraie parure de l'intelligence. André Gide, après un long périple, en est toujours à défendre le droit de l'homme à la dignité. Le littérateur, s'il lui arrive de vagabonder, ne perd jamais de vue l'objet de ses vœux et il ne sépare pas son plaisir de sa mission.

Ah ! le sobre enchantement de cette oeuvre qui, même aux heures de fantaisie ailée, reste grave et où, jusque dans le sourire, se retrouve une pensée constante ! Combien nous comprenons mieux aujourd'hui qu'après la marée montante des écrivains innombrables, seuls les bons, les très bons résistent quand vient le reflux, et Gide est de ces derniers et l'un des meilleurs. C'est le sentiment de la vérité, plus que

la connaissance, qui communique à ses livres le prestige d'une vraie, d'une émouvante sincérité.

L'aventure humaine n'est pas à ses yeux rien qu'une aventure de forces aveugles. Elle est un combat dans l'analyse duquel l'écrivain se révèle, et plus encore au soir de sa vie, encore préoccupé du sort de l'homme. Ici, en définitive, apparaît le sérieux d'une sensibilité qui est plus d'esprit que de chair, car entre le sentiment social et le sentiment altruiste, si le choix des poètes, dont la fonction est de rêver, va naturellement au second, le choix des peuples, dont la fonction est de vivre, ira toujours au premier — le choix du peuple et de ceux qui pensent en fonction du peuple.

GEORGES I. UMANI



LE RAYONNEMENT DE PAUL VALÉRY

Au lendemain de la mort de Paul Valéry, André Gide publiait dans *Le Figaro* du 25 Juillet 1945 la page qui suit. Nous pensons être agréables à André Gide en reproduisant ici l'hommage qu'il consacra à son grand ami. (N.D.L.R.)

...Je perds en lui mon plus ancien ami. Une amitié de plus de cinquante ans, sans défaillances, sans heurts, sans failles et telle enfin que sans doute nous la méritions, si différents que nous fussions l'un de l'autre. Encore qu'il répugnât aux confessions et tint en assez grand mépris le particulier, l'individuel, sans doute me pardonnerait-il de laisser aujourd'hui s'exprimer ma désolation personnelle. Comme il estimait ne devoir livrer au monde, à l'ordinaire, que sa pensée, bien des gens ont pu s'y méprendre et ne voir en lui qu'une intelligence prodigieuse, jouant de tout et de tous sans s'engager ni ne se laisser s'émouvoir ou toucher par rien. Sa pudeur à l'égard des sentiments était extrême, et sa réserve, de sorte que lui-même semblait se douter à peine de ce que son exquise sensibilité, de ce que les qualités de son coeur apportaient de frémissement secret jusqu'à ses vers les plus altièrs. Et ce sont également ces qualités de coeur, cette attention affectueuse, cette tendresse même parfois, qui nous rendaient l'amitié de Valéry si précieuse. Le reste, ce trésor intellectuel, je le retrouverai dans ses livres; mais son sourire, si affectueux dès qu'il cessait d'être ironique, mais son regard, mais certaines inflexions comme caressantes de sa voix... Eh quoi! tout cela n'est déjà plus qu'un souvenir.

Au début de mai 1942, sur le point de m'embarquer pour Tunis, j'eus la joie de revoir Valéry; il était venu me rejoindre à Marseille. Lui qui, si souvent, à Paris, accablé de soucis, de besognes et d'obligations, marquait une pénible fatigue, me parut, durant ces deux jours de soleil et de congé que nous passâmes ensemble, reposé, comme rajeuni, en pleine possession de sa valeur, plus vivant, plus aimant, plus foisonnant qu'aux meilleurs temps de sa jeunesse. Une extraordinaire gaité animait ses propos jaillissants et je restai tout ébloui par les ressources de son intelligence, charmé par son aisance et son affectueuse grâce.

Quand, par delà mon exil de trois ans en Afrique du Nord, je pus enfin regagner Paris, je retrouvai Paul Valéry plus vieilli que je ne consentais à m'y attendre. «*Je n'en puis plus*», me disait-il, atteint secrètement par le mal qui bientôt après se déclara. Ulcère stoma-

cal, hémorragie, congestion pulmonaire... durant un mois d'alitement, la pénicilline, les transfusions de sang, les soins les plus assidus de ses proches ne parvinrent qu'à prolonger d'atroces douleurs. Les quelques fois que je pus le revoir encore, la souffrance inscrite sur ses traits le rendait presque méconnaissable. Lors de mon avant-dernière visite, il me retint longuement à son chevet, une de mes mains pressée par les deux siennes, comme s'il attendait de ce contact une sorte de transfusion mystique. Il faisait effort pour me parler et, longuement, penché vers lui, je fis effort pour le comprendre, mais ne pus, hélas! recueillir de sa bouche que des mots indistincts. Il avait pourtant conservé sa parfaite présence d'esprit; et, peu de jours plus tôt, prenait encore quelque plaisir, quelque soulagement du moins, dans la lecture: un grand volume relié restait sur son lit: c'était *l'Essai sur l'Esprit et les moeurs des nations*, de Voltaire; de ce Voltaire dont il disait, en Sorbonne, le 10 décembre dernier: «*Il est l'homme d'esprit par excellence, le plus délié des humains, le plus prompt, le plus éveillé... possédant jusqu'au dernier jour des ressorts de réaction comme inépuisables*». Pensait-il en écrivant ceci que ces mots pourraient bien s'appliquer à lui-même?

Je lis encore, dans ce même dernier discours de Valéry, ces phrases, où, peignant Voltaire, il se peint: «*Tout excite son désir de connaître, de réduire, de combattre; tout lui est aliment et lui sert à entretenir ce feu si clair, si vif, où une transmutation perpétuelle s'opère... où le génie de la dissociation résout chaque apparence de vérité qui traîne dans le siècle et qui s'impose encore à la paresse des esprits*».

O le moins paresseux des êtres! toi qu'animait, en plus de ce «*génie de la dissociation*», un splendide génie poétique qui ne visitait point Voltaire, tu combattis sans cesse avec les seules armes loyales de l'Esprit, pour de durables et pacifiques victoires. Tandis que les ténèbres nous assiègent de toutes parts, par toi la France étend encore un rayonnement sur le monde; et ce que tu apportes au monde ne peut nous être retiré.

ANDRÉ GIDE

ANDRÉ GIDE ET LE PAYSAGE

par **ETIENNE MERIEL**



André Gide photographié dans le jardin municipal d'Assouan

COMMENT trouver un titre qui laisse deviner les limites de cette étude? Je n'en vois que de très ambitieux, y compris celui que, finalement, j'adopte. Du moins n'implique-t-il pas trop expressément l'étude du « Sentiment de la nature chez André Gide », vaste sujet, sujet de thèse, qu'un article de circonstance ne peut embrasser.

Je voudrais envisager l'utilisation « littéraire » du paysage dans certaines oeuvres de Gide. Je ne tiendrai guère compte des paysages observés pour eux-mêmes et notés par Gide sans autre but que de les fixer dans son souvenir, ceux du Journal, ceux des Voyages, au Congo, en Russie... Parmi les paysages qu'il peint, j'aimerais ne m'attacher qu'à ceux qu'il utilise comme éléments de construction dans l'oeuvre d'art qu'il édifie.

LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER (1891)

« Le « paysage » au lieu de me distraire de moi-même prend toujours désespérément la forme de mon âme lamentable »

Journal 1891

Dans les Cahiers d'André Walter, presque tous les paysages sont nocturnes. Pour son besoin d'intimité avec lui-même, André Walter aime la nuit. Il s'y voit mieux. « Obscurité ô ma lumière » dira en 1946 l'Oedipe de « Thésée ». Mais déjà, en 1890, dans cet André Walter qui a besoin de la nuit pour lire et méditer on peut pressentir le Gide qui, pour mieux scruter en lui ses possibilités, fermera les yeux sur le monde extérieur, après l'éblouissement exaltant et fécondant des Nourritures.

Mais ce n'est pas seulement pour étudier sa souffrance qu'André Walter a besoin de la nuit. Il appelle sa venue pour la paix, pour la consolation

qu'elle lui apporte, et pour sentir en elle la *tiédeur* de la vie, qui au jour, semble froide.

Il aime voir s'effacer sous les voiles de la nuit tout ce qui, le jour, fait obstacle à ses rêves. Cet André Walter, en qui Gide projette les séductions, encore vivaces alors, d'un romantisme maladif, rêve rarement de guérir son mal par l'évasion réelle ou imaginée vers d'autres cieux. La nuit semble lui suffire. Les indications de paysages qu'il recueille en ses cahiers respirent le plaisir de voir s'effacer les choses, se calmer leurs mouvements, s'éteindre leurs bruits, pour laisser subsister des formes indistinctes, des murmures à peine perceptibles; alors parvient à l'âme ce qui est le plus propre à l'émouvoir : les parfums. Et lui qui sait le nom des plantes, les reconnaît, sans les voir, à leur odeur. Indiquer ainsi la présence des choses par leur côté le plus subtil aide au refus de la réalité que le livre illustre. Les sentiments tout intérieurs sont seuls à y avoir place : « Pas le paysage lui-même, l'émotion par lui causée. »

Nous sommes en 1890. Loin de se montrer rebelle à la mode créée par Mallarmé (La lune s'attristait...) Gide écrit que la nuit chante, ailleurs, qu'elle sanglote, que le soleil levant est peureux. Toutefois, dans cette prose que Gide trouve aujourd'hui surchargée d'ornements inutiles, à peine une image ou deux : le soleil comparé à une anémone... On pressent celui qui dira à propos des poissons : « Éviter de les appeler des *stupeurs opaques* »...

Accentuer l'irréalité des paysages grâce à ces clairs de lune que plus tard lui reprochera Jean de Gourmont, « le petit Gourmont », et ne les voir que déformés par une âme morose, c'est tout ce par quoi Gide consent à suivre la mode du jour et à s'associer à la protestation des jeunes contre le réalisme triomphant...

Mais déjà apparaissent des constantes de l'esprit de Gide : l'horreur du vague et l'attraction des contraires.

Horreur du vague : dans l'extase même il analyse ce qui psychologiquement la constitue : « Mes sens aigus m'effrayaient presque par leurs vibrations extraordinaires ». etc. Attirance des contraires : après l'apaisement des nuits, goûté en toute complaisance, il s'exalte à la fraîcheur des matins. Et, traduction de ce besoin d'austérité que ressent Gide dès qu'il s'est abandonné aux foisonnements d'impressions riches, la campagne normande, dont la nuit accentue la somptuosité plus qu'elle ne la dissimule, lui fait désirer des pays sévères, des « campagnes autoritaires »...

LE TRAITE DU NARCISSE (1892)

« Je me confonds, dans ce paysage sans lignes »

Se dissoudre dans la nature, tentation extrême que suscite dans l'âme romantique l'horreur de la vie.

Tentation recueillie et renforcée par le symbolisme. Signification des correspondances : ne montrent-elles pas que les mondes se confondent... «S'abolit» est le mot cher à Mallarmé. Qu'est-ce qui s'abolit? le Temps; et aussi, la distinction entre la Nature et le moi.

Dans l'ennui de vivre, contre les limitations que la vie impose à l'être, l'être veut abolir ce qui le sépare des choses. Il les aime, les choses, il reçoit d'elles de l'exaltation. Mais dit Narcisse, tout au regret de se voir — de se voir *distinct* : «Ne pas savoir où l'on s'arrête, ne pas savoir jusqu'ou l'on va»...

Etape vers les Nourritures Terrestres. Là, se précisera cette exaltation que donne le paysage, si forte, si bien admise que, sans souffrir d'être soi, de n'être pas lui, on le sent en soi, on se sent en lui...

LA TENTATIVE AMOUREUSE. 1893.

«J'écris un rêve...»

De tous les écrits de Gide, celui où la nature tient le plus de place. Histoire d'un bonheur menacé par sa perfection même. Et tout intervient pour orner ce bonheur. Nous sommes à trois ou quatre ans des Cahiers d'André Walter.

L'aube s'est levée après ce nocturne morose. Les aubes dont André Walter sentait la vigueur sont acceptées... Mais c'est encore une romantique fuite, un rêve. Tout est beau sans exception. Optimisme soudain fervent, mais cependant inquiet. Un paradis se crée par la magie du rêve autour des amoureux : «La nature joyeuse, elle aussi, participante».

Les amoureux sont très sensibles aux nuances de l'heure, à la densité, à l'effacement ou au rétrécissement des ombres; ils laissent leur âme se modeler par le paysage, varier à ses divers aspects. Et dès que ce paradis s'efface, parce que leur promenade les en éloigne ou parce que la nuit le noie, la promesse de bonheur qu'il contient leur semble moins sûre.

C'est un paradis que les entoure, c'est-à-dire un jardin, un jardin clos. Symbole clair. Les bonheurs de l'amour ont besoin de clôtures pour se créer et pour durer. Au loin, la mer dont on voit la *ligne infinie fuir entre deux promontoires* promet des îles à découvrir, des naufrages glorieux.

Invitation au voyage, à laquelle, aussi conscient de ses dangers que de ses promesses Gide cède, sans sortir du rêve ni du symbole, en rédigeant le Voyage d'Urien.

LE VOYAGE D'URIEN. (1893)

«Nous n'avons pas fait ce voyage»

En parfait symboliste, Gide semble ne pas savoir encore qu'il n'y a ni déchéance ni ridicule à se laisser nourrir de joie par les choses telles qu'elles sont. Un dernier et vif sursaut de romantisme va le lancer dans l'évasion par excellence, celle que la pensée s'offre à elle-même. L'imagination joue sans contrainte, on l'aime pour ses mensonges. Il a peur «d'abîmer la poésie» en disant la vérité.

Et voilà un livre fait de paysages inventés, d'états d'âmes créés par ces fantasmagories... Jamais Gide ne fut plus artiste — peut-être pas dans le meilleur sens du mot.

Comme dans «el Hadj» plus tard, il crée d'abord un orient de fantaisie, où Regnault et Gustave Moreau semblent avoir plus de part que Delacroix ou Fromentin. Larges ports incendiés du couchant, lianes, vasques, poussières dorées sur des villes au seuil des déserts, tapis, chairs dorées, tintamarre des souks, etc., etc.

Puis le Nord, l'Océan Glacial si bien décrit que Mallarmé s'y trompe et croit que, devenu explorateur, Gide est perdu pour la littérature. Tableaux plus étonnants, plus romantiques encore que les orientalismes de la première partie. Lisant Novalis à cette époque Gide retrouve non pas les contours vagues du rêve mais bien les lignes précises de l'hallucination pour décrire un pont de navire cadavéreux. (Magnifique thème pour une illustration de Dali. Point de rencontre Gide-Surréalisme; réponse identique à l'appel au rêve lancé par les romantiques allemands).

Romantisme exarcebé et cependant adieu au romantisme; volonté d'user tous ses prestiges et de s'en délivrer. S'exalter sur des mensonges c'est être romantique. S'exalter sur des réalités c'est s'acheminer vers un clacissisme, même si l'exaltation garde encore dans les phrases qui la traduisent quelque gonflement romantique.

LES NOURRITURES TERRESTRES 1897

«Voyager non pour se fuir, chose impossible, mais pour se trouver» (Jean Grenier)

QU'EST-CE qui pousse si souvent André Gide à jeter sur ses épaules sa cape de pèlerin? C'est pour cette tiédeur de l'air que la Normandie et Paris lui refusent en hiver qu'il est en ce moment parmi nous et il n'est sans doute pas besoin d'aller chercher plus loin les raisons de sa présence. Mais au temps des Nourritures? Avait-il, avant de partir le pressentiment de ce qu'il allait trouver, c'est-à-dire lui-même? Peut-être, au contraire, voulait-il se fuir? Le paysage, eh oui, le paysage allait lui enseigner à laisser libre de s'exprimer des parties de lui-même qui sous des cieus bas, se tenaient cachées. «Rien ne m'attirait au dehors: je cherchais qui j'étais» dira le Fils Prodigue... Pourquoi voyageons-nous, demande l'essayiste des Iles — qui répond «C'est à la rencontre de soi-même que l'on marche».

Rien par conséquent de la contemplation désintéressée des paysages. Rien du devoir d'écolier pour les décrire. Gide rougirait sans doute de faire plus attention à la nature qu'à lui-même. Son devoir est de s'obtenir et il semble parfois en vouloir à la nature de le détourner vers une contemplation vaine des beautés qu'elle offre à nos sens. (Ce que je citerai du Journal, tout à l'heure, illustre bien cette attitude de sa pensée).

Mais le rôle du paysage dans les Nourritures est en proportion de la place énorme qu'il a laissée aux descriptions dans ce livre et dans Amyntas. Il y a là, une «philosophie du paysage», il faut bien le dire. «Alors je commençais de regarder». Certes sa façon de regarder est plus intéressante que ce qu'il voit. Ou, plus exactement, ce qui est significatif, c'est com-

ment ce qu'il voit éveille, si j'ose dire, petit à petit, sa vision... comment d'une attention distraite il en vient à adhérer de tous les sens à la nature environnante.

A quoi bon commenter ce qui est si complètement expliqué? et comment résumer ce qui, fait de multiples notations surajoutées, ne pourrait en aucune manière supporter d'être enserré dans des formules?

Tout au plus pourrait-on avec profit, insister sur la transformation de la phrase qui accompagne cette transformation de l'âme de l'écrivain.

Ce qui frappe tout d'abord, ce sont ces Ah! qui coupent la phrase dans son élan comme pour marquer l'émoi qui l'a provoqué, cris d'une jouissance si forte et si inattendue qu'elle est comme une blessure.

Et la simplicité soudaine de certaines phrases. Les choses veulent être présentes dans leur nudité. Il ne s'agit plus d'exprimer le lent cheminement de leur beauté à travers une âme réticente, mais l'effet subit de cette beauté sur les sens: d'où, le resserrement du cri plutôt qu'un lent enveloppement des mots dans des tournures expressives. Et le besoin de tout nommer, puisque tout est admirable, amène André Gide à utiliser le plus fruste des procédés: l'énumération.

Et les mots clés qui dans André Walter étaient tiédeur, murmure, caresse, sont fraîcheur, bruissement, éclosion.

L'IMMORALISTE. 1902.

A mi-chemin entre les Cahiers d'André Walter où les paysages sont nombreux et Les Faux-Monnayeurs où il n'y en aura plus du tout. Contraste Algérie-Normandie. Deux ou trois demi-pages de descriptions pures. L'automne: correspondance entre l'alanguissement de l'âme et l'alanguissement du paysage. A quoi bon insister? De plus en plus André Gide sent le factice de ces interventions de la nature dans la trame d'un roman...

LA PORTE ETROITE (1909; ISABELLE (1911).

Chaque année, franchissant la Seine à Quillebeuf pour l'indispensable excursion à Etretat ou à Fécamp, je passais par Criquetot et je me disais, nous voilà proches de Cuverville, nous voilà dans le paysage de la Porte Etroite. Combien est grand mon étonnement de voir, en reprenant le volume, qu'il n'y a pas de paysages dans la Porte Etroite! A peine quelques indications.

C'est sous un ciel délicatement pur, «brillant comme sa joie» que Jérôme retrouve Allissa au fond du jardin où se passent l'une après l'autre les phases jamais décisives de cet impossible amour... Allissa allant chez Juliette prête attention aux paysages du midi où «la terre parle une langue qu'elle n'a pas apprise et qu'elle écoute avec étonnement»... Mais quant à en tirer le morceau attendu, la description détaillée...

De même pour ISABELLE. Je me souviens avoir cheminé un soir d'été entre Lisieux et Pont-Levêque pour découvrir le domaine abandonné où se place ce drame, oubliant que la sobriété qui rend cette nouvelle parfaite interdisait à Gide d'en indiquer minutieusement les extérieurs. Et pourtant, campagnes pluvieuses et boisées, ils vivaient dans ma mémoire.

LES CAVES DU VATICAN. 1914.

«Portos regardant à la portière:

— Le Monte Cassino, dit-il. Vous distinguez là-haut le couvent célèbre?

— Oui, je l'aperçois, dit Fleurissoire d'un air distrait.

— Vous n'êtes pas, je vois, très sensible aux paysages.

LA SYMPHONIE PASTORALE. 1919.

Le paysage retrouve une fugitive importance:

Brève notation: «Un mince filet s'en échappait (d'une chaumière) bleuissement dans l'ombre puis blondissant dans l'air du ciel»...

Appel à une comparaison prise dans la nature environnante pour évoquer l'éveil de l'intelligence chez Gertrude, «pareil à cette lueur purpurine dans les hautes Alpes qui, précédant l'aurore fait vibrer le sommet neigeux qu'elle désigne et sort de la nuit...»

Et, passage essentiel, un lyrisme renouvelé d'Amynthas éclot aux lèvres de Gertrude, enfin instruite de la valeur des mots et soudain plus apte qu'un voyant à décrire, à peindre ce qu'elle ne voit pas: la prairie dorée, l'ombre bleue, les Alpes éblouissantes, la couleur grenat du tronc des pins...

Enfin, aux moments de grande émotion, le pasteur jouit de la nuit tiède et retrouve les mots d'André Walter: «une confuse extase sans paroles»...

A part celà, dans ce récit qui laisse à tous les lecteurs un goût de neige, la neige n'est jamais décrite...

LES FAUX MONNAYEURS 1926. L'ECOLE DES FEMMES, 1929. ROBERT 1930. GENEVIEVE 1936.

Rien.

THESE (à paraître)

On trouvera dans cette magnifique synthèse des idées de Gide l'explication de l'absence de paysage dans les oeuvres ci-dessus citées. Oedipe parle:

«C'est depuis que mes yeux charnels se sont soustraits aux apparences, que j'ai, me semble-t-il commencé à y voir vraiment. Une sorte de regard nouveau s'ouvrait en moi sur les perspectives infinies du monde intérieur... Ce monde est le seul vrai. Tout le reste n'est qu'une illusion qui nous abuse et offusque notre contemplation du divin».

EXTRAITS DU JOURNAL.

«Pourquoi je parle de cela? Par crainte de décrire un paysage (1910).

«Je dis: «Ah! laissez-moi dormir aux plus beaux levers de soleil. (1934)

«Ouf!» (après un clair de lune à Porquerolles..)

La comparaison du Journal, des Voyagés et de l'oeuvre romanesque de Gide, si elle était plus poussée que ne le permet le cadre de cet article nous montrerait que, sans cesser d'être sensible aux beautés du monde extérieur, André Gide a, de plus en plus, négligé de les décrire.

Ce paysage, fréquent recours de tant de romanciers, il le proscrit de ses romans. Il néglige d'indiquer les apparences du jour où se joue telle scène; il omet de tracer autour d'une action les lignes générales des lieux où elle s'inscrit. Devançant les existentialistes, il ne croit pas à la fatalité du paysage

pour former une personnalité humaine; et même il ne reconnaît pas, il ne reconnaît plus, à l'environ un rôle essentiel dans la formation d'un état d'âme durable ou passager.

On peut penser que, tout d'abord, il le considère comme un élément de remplissage et son goût naturel pour l'économie répugne à l'employer.

Et puis, à force d'être utilisé, le «paysage» est devenu le type de la chose à ne pas faire, de-la-page-à-ne-pas-écrire-si on met sa dignité à ne pas parcourir les chemins trop frayés.

Raisons morales : cette fatalité de l'ambiance est

une des formes de mensonge que le romantisme a introduites dans les coutumes littéraires. Et se perdre dans la contemplation des choses, c'est oublier ses propres limites, oubli fâcheux pour qui veut «s'obtenir». Un homme qui s'est donné pour but d'exalter en lui l'humain doit trouver en lui-même assez de richesses sans faire appel pour ses exaltations à celles que peut lui fournir le monde extérieur : «Je te loue, ô mon Dieu ! de ce que tu m'as fait créature si admirable».

Le paysage est vainqueur disait avec regret un personnage d'André Gide. Gide a eu sa revanche. Il a vaincu le paysage.

ETIENNE MÉRIEL

MESSAGES

de TEWFIK EL HAKIM

JE salue André Gide non seulement comme l'un des plus éloquents porte-parole de la conscience humaine de ces temps, ou encore comme le digne représentant de cette culture française que nous aimons et apprécions, mais aussi et surtout parce qu'il nous rappelle le rôle à la fois important et urgent qu'on s'attend aujourd'hui à voir jouer par la pensée française.

Car, en vérité, le monde se débat en ce moment dans une effervescence d'idées nouvelles semblables en gravité à celles qui jaillirent à la suite de la Révolution Française. Les principes des «Droits de l'Homme» affrontent à cette heure les principes des «Droits de la Collectivité», et si nous voulions définir cette ère nouvelle, nous l'appellerions l'ère de l'atome avec sa toute puissance, aussi bien que celle des «masses» qui ont pris conscience de leur force.

Ainsi, les foules ne permettent plus au penseur de les ignorer. Leurs vagues s'élèvent vers lui, l'emportent, l'obligent à vivre avec elles ou à s'y noyer. Car le «nombre» a maintenant une personnalité «sui generis», une volonté particulière, des droits pré-

cis et bien définis, et il veut imposer son existence à côté des droits préétablis de l'individu, sa personnalité et sa volonté.

Le nombre, qui a donc pris conscience de lui-même, semble dire à l'individu : Tu m'appartiens. Pense pour moi. Réponds à mes besoins. Sois toujours à mon service. Si tu te retires dans ta solitude pour te consacrer à tes rêves intimes ou à une élite, ce sera te vouer à une destinée semblable à celle des aristocrates qui périrent emprisonnés dans la fournaise de la Révolution Française.

Est-ce qu'une guerre serait déjà déclarée entre les Droits de l'Homme et les Droits de la Collectivité?

Et cette guerre entraînera-t-elle un nouveau conflit entre l'âme de la «qualité» et l'âme de la «quantité», d'une violence telle que l'Histoire de l'Humanité n'a jamais rien vu de semblable?

En présence de ce problème, quelle sera l'attitude de la pensée «pure»? Peut-être que le Génie Français, qui sut toujours comprendre, analyser et susciter les révolutions de l'Esprit, pourra, lui, répondre à cette question.

TEWFIK EL HAKIM

d'ABBAS M. EL AKKAD

ON m'apprend que M. A. Gide est en Egypte. Je m'empresse de lui souhaiter la bienvenue.

En même temps, je tiens à rappeler aux lecteurs de la «Semaine Egyptienne» deux attitudes particulièrement inoubliables de cet illustre écrivain. Il s'agit, d'abord, de son heureuse intervention dans la manière de gérer le Congo, et, ensuite, sa critique lucide et vigoureuse du régime établi actuellement dans l'U.R.S.S.

A elles seules, ces deux actions suffiraient pour honorer leur auteur. A mes yeux, elles sont aussi la marque d'un esprit courageux et impartial dont l'idéal est la recherche de la vérité avec ce que cette recherche comporte de sacrifices.

Puisse M. A. Gide trouver ici un climat propice à ses rêves et à son talent.

ABBAS M. EL AKKAD

AUTOUR D'ANDRÉ GIDE

par **FRANÇOIS TALVA**



André Gide

Photo Apkar

CES lignes, les mots qui vont suivre, n'apprendront rien au lecteur d'André Gide.

Relire une oeuvre, en son entier, pour en parler au moment où et parce que celui qui l'a composée se trouve au milieu de nous, quelle gageure? Est-ce que ceux qui récemment célébraient Verlaine, parce qu'il mourut il y a juste cinquante ans, ont pu relire, relire avec profit, tous ses vers? Relire, c'est-à-dire, re-connaître, comme dit Claudel, et tout remettre à neuf en soi, sans oublier ce qui, des lectures d'autrefois, n'a laissé qu'un souvenir très vague où même un mauvais souvenir!

Parler de Gide dans le sillage laissé par des impressions lointaines? Est-ce que nous n'avons pas changé? Notre âme de vingt ans est maintenant chose morte. Une autre l'a remplacée. Avec d'autres découvertes, d'autres élans. Rupture dans notre vie? Ah! comme dirait André Gide lui-même. Mais non, ne parlons pas de rupture. La sève du tronc s'est portée vers d'autres branches; au fond elle est toujours là-même.

Donc, les réflexions, les remarques, appelons-les du nom que l'on voudra, qui vont s'inscrire ici, ne seront que le fruit à peine mûr de lectures hâtives et courtes. Et, au moment où la plume les note, on se dit encore: à quoi bon? Est-ce que Gide, sur lequel on a tant écrit, tant glosé, a besoin de nouveaux interprètes? Gide lui-même ne s'est-il pas assez livré? Va-t-on s'abandonner à la paraphrase, décalquer un art inimitable? Car, le suprême attrait de Gide est la qualité délectable de sa prose, belle, presque trop bel-

le, redoutable par sa force d'incantation, la fraîche ivresse de ses phrases, l'insidieuse volupté qu'elle répand. Le sens vous échappe, si vous n'y prenez garde, si vous vous abandonnez au gré de ce courant limpide, bercé par une musique insinuante et secrète qui vient on ne sait d'où et pénètre subtilement en vous. Aucun autre que Gide, peut-être, n'a su verser en nos âmes, ses émotions, aussi purement, c'est-à-dire, en en dosant aussi exactement l'intensité.

Il faudrait se garder de penser, cependant, que l'art de Gide est uniforme. Il dispose de plusieurs claviers. Il sait toucher la note ironique, cocasse, et il ne dédaigne pas de rapporter de pittoresques conversations ou encore de conter les tribulations de certains de ses personnages. Qu'on se rappelle seulement André Feurissoire, au moment où il s'achemine vers Rome! Et l'on rencontrerait ailleurs que dans *«les Caves du Vatican»* des exemples de ce genre. Sans doute n'a-t-il pas l'art ramassé du conteur. Gide procède pas à pas, minutieusement, attentif à tous les détails, d'une marche rigoureusement sûre, et la concision que l'on a relevée en lui provient plutôt de la disposition, de l'économie des mots que de la vivacité de la phrase.

Néanmoins, la seule prose de Gide, celle dont nous avons parlé plus haut, est un luxe qu'il a ajouté à ceux de la terre, aux nourritures terrestres, mais, ce luxe, aujourd'hui, pouvons-nous l'accepter, nous l'approprier, nous y laisser bercer?

Si l'on parvient cependant à dominer l'ivresse qu'un art aussi subtil répand en nous, et que l'on veuille définir la pensée de Gide, comment ne pas remarquer que cette pensée n'a cessé, directement ou indirectement, de se présenter dans tous ses ouvrages et que volontiers elle s'y répète? Sans doute a-t-on l'impression, lorsqu'on lit son Journal, que le sol glisse sous les pas, que la pensée est mouvante, que les affirmations sont rares. Est-ce un parti-pris chez Gide que de n'en pas avoir? Sans doute. *«Je ne veux pas avoir à rougir demain, a-t-il dit, de ce que j'écrirais aujourd'hui»*. Homme de précaution! est-on tenté de dire. Mais une crainte de ce genre, ce refus de s'affirmer, ce défaut de hardiesse, appartiennent à sa nature, et, il entend bien que chacun suive sa pente. A quoi attribuer, chez Gide, cette incapacité d'engagement? Lui-même, dans *«Si le Grain ne meurt»*, fait état de son hérédité mi-normande, mi-languedocienne... Sans doute, écrit-il, *«ceux-là seuls sont capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire, les produits de croisement, en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux je crois que se recrutent les arbitres et les artistes»*. Peut-être; et, au fond, qu'importe, puisque le fait est là qu'il faut accepter. Mais, il convient d'ajouter que si Gide refuse de s'engager, s'il veut demeurer disponible, selon le mot qu'il mit à la mode et qui fit florès, c'est aussi par souci d'hon-

nêteté et abondance de scrupules. Chaque pensée qui se forme en lui suscite aussitôt mille objections. On discerne là d'emblée cette difficulté innée, toute intellectuelle, qui freine la décision et souvent l'entrave. D'où la sorte de mépris, chez certains qui se donnent des airs de penseurs, pour les hommes d'action. Heureusement, Gide ne pose pas. Il est sincère dans la mesure où on peut l'être. Il essaie avant tout de se bien connaître, de ne pas s'avancer au-delà de ses limites, de ne rien affirmer dont il n'ait fait lui-même la preuve. Comme il n'entend rectifier en rien sa nature, comme son objet est de cultiver les possibilités de l'individu, on comprendra que nous ne saurions attendre de lui autre chose que ce qu'il est. Il faut le prendre tel que la nature l'a formé, épris si farouchement de liberté et d'individualisme, peut-être de singularisme, qu'il se méfie d'instinct si, par aventure, sa pensée se trouve coïncider avec celle du plus grand nombre : ce qui, pour le commun des mortels, s'appellerait faire cavalier seul !

Il n'en demeure pas moins que Gide, si inapte à s'engager, à s'engager dans le domaine de la vie politique et sociale — on a bien vu le désastre après son retour d'U.R.S.S., — n'est pas avare de formules dès qu'il parle de littérature ou d'art, et même de métaphysique.

Avant d'aller plus avant, il est pourtant juste de remarquer que, dans le domaine social, Gide, issu d'une famille bourgeoise, élevé dans la paix que donne la richesse, ne s'est pas confiné dans l'indifférence. Il a pris conscience de la misère. Il a senti l'égoïsme de ceux qui côtoient l'infortune et refusent de la voir. Il n'est pas de ceux qui se disent heureux, lorsqu'ils voient la souffrance autour d'eux. *«Il est bien facile, écrivait-il en 1940, de demeurer conservateur lorsqu'on est bien loti soi-même et peu touché par les malheurs d'autrui»*. Il y a quelque mérite à savoir ainsi abaisser ses regards, quelque mérite aussi à ne pas avoir oublié la leçon apprise au milieu des paysans cévenols, ou près d'Anna Shackleton, la pure et souriante institutrice qui fut l'amie de sa mère. Il aurait aimé raconter sa modeste vie, nous dit-il dans *«Si le Grain ne meurt»*. Il avait discerné la vraie gloire de ces humbles, et combien plus enviable elle était à ses yeux que celle des *«triomphants de ce monde»*. On aimerait que ceux qui lisent Gide pour savourer une heure de plaisir prissent la peine de s'attarder quelque peu à ces notes plus graves, et de penser après lui qu'on peut être artiste et ne pas ignorer le monde. L'une de nos surprises, en lisant la *«Marche Turque»* a été de voir Gide peindre l'abandon d'un malheureux soldat, loqueteux et fatigué, et déclarer qu'une race, si laide qu'elle soit, éveille sa sympathie lorsqu'il la sait opprimée. Nous aimons cette compassion ; mais, disait Racine, *«la foi qui n'agit point...»* !

Dans le domaine métaphysique, on sait à quoi s'en tenir. Gide réalise mal l'idée d'éternité. Il craint d'être berné, aussi a-t-il pris le parti de ne plus croire. Sensible aux beautés du monde terrestre, y trouvant plus de joies qu'il n'en peut épuiser, il n'admet pas qu'on l'en éloigne par la peinture d'une éternité qui ne lui paraît pas devoir être plus belle. Mais, il y a plus encore ; il réagit sans doute, comme le fit

Stevenson, contre le puritanisme étroit de son enfance, contre les craintes et les terreurs dont on chargeait son âme d'enfant. Enfin, affecté par le spectacle de la misère qui souille une terre pourtant si belle, il a décrété la faillite de la Providence et, dans une page de son Journal, il se proclame heureux de ne pas croire.

En art, est-il besoin de le redire après lui, il n'a cessé de condamner l'exubérance romantique et de louer la sobriété, la réserve de l'esprit classique. Il faut citer ce passage d'*«Incidences»* où il a condensé sa pensée : *«Le classicisme — et par là j'entends : le classicisme français — tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie. Chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord. Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée»*. Peut-on affirmer qu'il n'ait pas une autre raison de ne pas se sentir attiré par le romantisme ? Pour peu que l'on soit familiarisé avec les romantiques allemands ou surtout anglais, on ne peut s'empêcher de déceler beaucoup d'artifice chez les romantiques français. La passion ne brûlait pas en eux comme en un Shelley, un Keats, un Byron ! L'ennui sur terre fut leur grand dada. On conçoit que Gide, si amoureux de la terre, si avide de ses joies, n'ait pas partagé cette attitude de désabusés, si fausse, du reste, et qu'il sourie de leurs bras théâtralement tendus vers le *«spes unica»*.

On sait en effet que la philosophie de Gide pourrait se ramener en partie à la jouissance de l'instant. Le monde visible est pour lui un attrait inépuisable, une source ininterrompue d'extases : la lumière, la fraîcheur, les parfums, l'éclat des fleurs et du ciel, une vallée d'ombre où ruisselle une eau limpide, le rythme d'une musique orientale, la pure beauté d'une race. La vie terrestre ne lui apporte qu'émerveillements. On ne saurait dire sans doute qu'il dissèque ses joies, mais il les raffine, il cultive plus que conquiert la promesse et l'attente, il enseigne à retenir son désir pour le rendre plus aigu, ainsi que le remarque Camus, qui, du reste, lui en fait reproche. Une aube qui s'ouvre lentement, un printemps qui s'insinue dans la campagne engourdie, lui paraissent plus délectables qu'un midi ou un été brûlants. Un midi, un été épanouis sont des joies achevées. C'est le bonheur réalisé qui porte sa fin en soi. C'est la stagnation, la monotonie ; tout est épuisé d'un coup. Mais, ne considérer que cela, ne tenir pour divin que le désir, n'est-ce pas se condamner à être malheureux ? En enseignant le retardement des joies, Gide n'a-t-il pas introduit en nous l'insatiété et par suite, l'insatisfaction, la douleur, un état permanent d'angoisse ? Du reste, est-on bien sûr que Gide n'ait pas réalisé lui-même ce que nous considérons comme l'échec de l'attente ? L'attente ne se suffit pas à elle-même. Y aurait-il attente s'il n'y avait une joie au bout ? Et peut-on se débattre en vain contre l'inéluctable ? A ce compte, le fatalisme oriental ne serait-il pas préférable ? A nos yeux, si paradoxal qu'il y pa-

raïsse, l'attente n'a de valeur en soi, elle n'est un tout par elle-même, que si, culbutant sur un obstacle, elle apporte l'inverse de ce qu'elle avait promis. Alors, elle est un souvenir délectable ! Tellement plus consolante que la réalité qui l'a suivie ! Mais, déjà, au seul mot de souvenir, nous imaginons bien que Gide va se hérïsser. Le souvenir est chose du passé ; il n'est plus la vie. Il faut fuir le souvenir. Seule compte l'heure présente : *«Chambres quittées ! Merveille des départs que je n'ai jamais voulus tristes. Une exaltation me vint toujours de la possession présente de Ceci... La diligence est prête. Partons ! que tout ce que je viens de penser se perde comme moi dans l'é-tourdissement de la fuite...»* Le souvenir n'apporte ni espérance, ni promesses, et, écrit-il encore dans les *«Nourritures Terrestres»*, *«le souvenir d'une joie n'est pas une nouvelle approche du bonheur»*.

Mais ainsi qu'on le voit, Gide ne recherche plus le bonheur dans la seule attente ; la plénitude du bonheur, il la rencontre aussi bien dans la possession, la seule possession de l'instant, du présent, fermant les yeux à tout souvenir, tout futur, s'abandonnant de tout son être à la griserie de l'heure. La terre possède assez de joies pour combler tous les moments de la vie. *«Plus de sources jaillissent de la terre que nous n'avons de soif pour les boire»*, écrit-il encore, dans les *«Nourritures Terrestres»*. Mais, une seule goutte de ce nectar divin ne saurait tomber sans être recueillie avec la ferveur que l'on doit à toute chose dont on sait le prix. D'où, chez Gide, ces extases, ces ravissements, ces exaltations, et ces « ah ! » qui sont comme des soupirs de bonheur et aussi, disons-le, de regret. Car, on a beau faire, l'instant passe. Quel morne bonheur s'il ne passait pas ? L'oiseau, entre deux vols, cherche à se poser ! Il faut bien un instant d'arrêt. On ne peut vivre toujours en adoration. Mais la nécessité de jouir qui s'impose à Gide l'oblige à renouveler sans cesse ses motifs de joie, à s'étancher à toutes les sources, à toutes les *«coupes pleines si vite vidées»*.

Est-ce que Gide a pensé qu'il n'est pas donné à quiconque de goûter à tant de joies, même les plus naturelles de la terre ? qu'il y faut une sérénité, une disponibilité qui ne sont pas la part de tous les hommes ? A-t-il bien songé, toujours, aux *«miasmes morbides»* dont parle Baudelaire, dans lesquels s'étiole une grande partie de l'humanité ? A-t-il souffert, et en souffrant, sondé le *«gouffre commun»*, et compris que plus d'un

*Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.
Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !*

Et n'ont jamais vécu !

Oui sans doute, il y a songé. Dans ses voyages, Gide, s'il n'a pas souffert de cette souffrance poignante qui est le lot commun, s'est rempli les yeux du spectacle de l'injustice et de la douleur humaines ; du Congo, il a rapporté un livre différent des autres et tout rempli d'observations affligeantes. Sans doute est-ce une de ses tristesses que tant d'hommes soient privés des joies de la terre et traînent une vie misérable jusqu'au jour qui les emportera loin de ce qui leur fut offert et en même temps enlevé.

Mais, puisque subitement nos réflexions nous ont

conduits sur la terre africaine, et qu'après tout, c'est sur ce sol radieux que nous sommes en ce moment, ne convient-il pas en terminant de rappeler l'amour que Gide n'a cessé de lui porter, l'ivresse qu'ont toujours versée en lui la teinte des aubes et des couchants, pourtant si désespérément brefs, l'exubérance des fleurs, la plénitude du soleil, la fraîcheur des oasis, l'étendue et le mystère des déserts, le rythme syn-copé des musiques *«qui affole et provoque tous les bondissements de la chair»* (*«Amyntas»*), et le contact avec le monde arabe dont la race lui paraît si pure, si particulière et si belle. Il lui en reste une sorte de nostalgie qui l'accompagne en ses autres voyages. Il vibre dès qu'il y pense, dès qu'un spectacle inattendu évoque en lui la vision de ces terres heureuses et pour lui sacrées. En Turquie où il se promène avec son ami Ghéon, un vol de cigognes, une file de chameaux, le transportent incontinent en Afrique, en Algérie, là où il semble avoir vécu les heures inoubliables de sa vie. Au spectacle des montagnes informes et des villes disgracieuses, il compare celles qui l'ont jadis charmé : *«Mais combien ces montagnes sont moins belles, et de formes et de couleur, que les monts de l'Hamar Khadou ; combien moins belle que le désert, cette plaine ; moins beaux ces arbres que les palmiers, et que les Arabes ces Turcs»*. On pourrait multiplier les exemples. A un autre endroit, il dit encore : *«Fallait-il venir ici pour savoir combien tout ce que je vis en Afrique était pur et particulier»*. Ce n'est pas seulement la pureté de la race qu'il admire, c'est aussi une certaine dignité dans le comportement de ces hommes vêtus de blanc, la retenue, la discrétion des *«Arabes, amis du secret et de la tranquillité»*. En Espagne, il ne fut *«amoureux de rien ni de personne»*. En Turquie, il exprima maintes fois son ironique mépris, et refusant de prolonger son voyage, abandonnant même son carnet de notes, il n'eut de repos qu'après avoir posé les pieds sur le sol de Grèce où tout, dès lors, lui parut familier : *«Je m'y parais si naturel ! J'habite éperdûment ce paysage non étrange ; je reconnais tout ; je suis «comme chez moi» : c'est la Grèce»*.

Aujourd'hui, Gide sent avec amertume le monde qui lui fut longtemps fidèle, se séparer de ce qu'il lui avait enseigné. De nouvelles valeurs sont venues s'installer à la place de celles qu'il a aimées et qu'il aime encore. Il assiste à l'écroulement d'un édifice amoureux bati. Cinq terribles années sont passées, il faut bien le reconnaître, qui bouleversent aujourd'hui notre monde. Le temps est venu du *«raidissement intérieur»*. *«Dans le confort et la paix tous les caractères s'émoussent et s'aplanissent»*. Cette remarque, Gide lui-même la fit un soir où, longeant chez des paysans cévenols, il put apprécier ce que leurs regards renfermaient de résolution et de fermeté ; une tradition de résistance persistait en eux. Nous voici ramenés aujourd'hui à un stade semblable de l'histoire.

Pendant l'oeuvre de Gide est là qui demeure, pour des temps peut-être lointains où notre monde réformé aura repris un juste équilibre, où toutes ses plaies auront été pansées, où l'humanité entière — entière — pourra librement s'abreuver aux sources délectables de la vie.

FRANÇOIS TALVA

GIDE, PROPHÈTE DE LA JOIE

OU DE

“LA JEUNE PARQUE” AUX “NOURRITURES”

par **RAYMOND MORINEAU**

IL est désespérant de s'attacher à la pensée de Gide pour la définir ou simplement la suivre dans ses subtiles articulations, ses contradictions, ses détours et ses retours. Cette sinueuse démarche dansante suit une courbe si déconcertante, si éprise d'imprévu et de liberté qu'elle échappe constamment aux grossiers efforts qui la voudraient contraindre dans les rudes voies de la raison et de la logique. Cette pensée protéiforme fuit votre étreinte comme le sable fluide glisse entre les doigts crispés de l'enfant; et il crie de colère... On ne peut guère parler de Gide, mais à *propos* de Gide; et s'il me plaît, ce soir, d'évoquer, pour mon plaisir nostalgique, certain aspect de sa pensée, le mimétisme de la mienne, tentée par cette magie du possible et du disponible, sans cesse, se connaîtra en faute; et je sais bien d'avance que tout ce qu'elle aura péniblement construit sera nié en moi par une puissance égale à celle qui l'aura créé.

Cependant, s'il y a une idée qui commande l'éthique de Gide, c'est bien celle de la nécessité de la joie. Prophète du bonheur, Gide a illuminé notre jeunesse: il a exorcisé les sinistres jouissances de la tristesse et de la mélancolie, héritage du romantisme et des siècles de littérature chrétienne.

«Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne» dit-il dans «Les Nouvelles Nourritures». Et c'est dans ce petit livre que je retrouve mon Gide. Le lyrisme violent des «Nourritures terrestres» portait en lui comme une sorte de défi tremblant à des forces dont il ne s'était pas définitivement affranchi. Quarante ans après, «les Nouvelles Nourritures» reprennent les mêmes thèmes, mais les circonstances (la maladie, la jeunesse, le mariage...) qui, selon l'auteur (préface de 1926) en diminuaient la portée, ne peuvent plus être invoquées pour contester ce témoignage de fidélité à un idéal constant. Or, «les Nouvelles Nourritures» s'ouvrent par un hymne à la joie.

J'ai, comme Gide lui-même, jusqu'à maintenant, mêlé les termes: joie et bonheur. Il conviendrait de remarquer que, pour lui, le bonheur consiste en un chapelet de joies. Rien de mystique en cela. Ce bonheur n'est pas béatitude, état de passivité, mystérieusement euphorique, comme le bonheur religieux. C'est, au contraire, une activité harmonieuse des sens comblés; car c'est par les sens que l'on communique avec la nature.

«Chaque animal n'est qu'un paquet de joie.

Tout aime d'être et tout être se réjouit. C'est de la joie que tu appelles fruit quand elle se fait succulence; et quand elle se fait chant oiseau».

Pourtant par une sublimation (diraient les psy-

chanalystes) de la joie, les sens jouissant jusqu'aux dérèglements, Gide en arrive à une sorte de mystique. Le goût de l'auteur pour les mythes aidant, la joie n'est plus un état affectif particulier, c'est le grand Pan, l'universelle volupté à laquelle chacun peut participer, source vive où boivent nos désirs:

«Il me semble parfois que c'est avec ma soif que tu vas boire, et que ce qui te penche sur cet autre être que tu caresses, c'est déjà mon propre désir».

Par ce dépassement d'un thème somme toute banal, Gide émeut en nous une gratitude infinie. Nul mieux que lui ne nous a fait sentir cet universel appel à la joie, sa vertu audacieuse qui ne doit rien à Dieu; car, si cet enseignement, où joie et volupté sont à la base des vertus humaines, a un accent pathétique, c'est qu'il est révolte contre le dieu des théologiens.

Chez Gide, les souvenirs chrétiens sont si lourds, malgré son abandon de Dieu, qu'ils commandent une dualité jamais résolue.

«Mais tout de même, ce que j'appelais Dieu, jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels, et de réponses à ces appels qui, je le sais aujourd'hui, n'existaient que par et qu'en moi, tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité».

«Dieu, disait (déjà) Ménalque, c'est ce qui est devant nous».

Il veut, certes, tout annexer à la joie, et, comme pour justifier une possible condamnation, répond par avance à des scrupules religieux informulés:

«J'admirais, je n'ai pas fini d'admirer, dans l'Evangile, un effort surhumain vers la joie... Il a fallu l'abominable interprétation des hommes pour établir sur l'Evangile un culte, une sanctification de la tristesse et de la peine».

Il semble même parfois que sa joie soit malgré tout chose fragile. L'inquiétude lui est d'un aussi grand prix que la joie. L'exaltation même de la joie ne serait-elle pas, pour Gide, fonction du sentiment profond de sa fragilité? Son bonheur est constamment menacé par une inquiétude métaphysique.

«Je m'installe dans ce point de l'espace que j'occupe, dans ce moment précis de la durée. Je n'admets point qu'il ne soit point crucial. J'étends mes bras de toute leur longueur. Je dis: voici le sud, le nord... je suis effet; je serai cause. Cause déterminante! Une occasion qui ne se représentera jamais plus. Je suis; mais je veux trouver raison d'être. Je veux savoir pour quoi je vis».

Le protestant de jadis hante les joies du poète de la vie dont toutes les manifestations sont toujours

suspectes au théologien. Et l'on pressent un Gide qui se refuserait volontiers aux joies que l'autre appelle. Il ne faudrait pas parcourir un plus long chemin pour aller du dénuement (si cher à Gide) à l'ascétisme que pour aller de la volupté au dénuement. A la conciliation de ces deux positions morales, l'auteur des «Nourritures» apporte d'ailleurs toutes les subtilités de sa dialectique ondoyante. Mais pour le moraliste, pour celui à qui «rien de ce qui est humain n'est étranger» quel intérêt à suivre en soi ces capricieuses oscillations! Comme «la Jeune Parque», il s'émerveille à suivre ses audacieux désirs :

*«Je me voyais me voir, sinueuse et dorais
De regards en regards, mes profondes forêts.
J'y suivais un serpent qui venait de me mordre.*

Ce duel de la connaissance et de la sensation, de la lucidité et de la jouissance, du pur et de l'impur, son propre drame, Valéry le resserre avec une vigueur pathétique dans les limites du poème, mettant l'accent sur la contradiction.

*«Dieux! Dans ma lourde plaie une secrète soeur
Brûle, qui se préfère à l'extrême attentive».*

Au contraire tout l'effort de Gide consiste à éluder la contradiction, à la nier. Certes, nous savons que pour lui, le côté de «la secrète soeur» ce sont «les Nourritures». Il a pris comme La Jeune Parque, sinon comme Valéry lui-même, le parti définitif de la vie.

*Alors, malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,
Que j'adore mon coeur où tu te viens connaître,
Doux et puissant retour du délice de naître
Feu vers qui se soulève une vierge de sang
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant.*

Dans le débat dramatique de la Jeune Parque, ses élans vers les joies des sens ont bien le même accent que ceux de Gide, foi passionnée en la joie, en la vertu de la nature.

«Bah! je te reconnais, Phoebos, dit Gide. Au-dessus du gazon givré, tu répands ta chevelure opulente. Viens avec l'arc libérateur. A travers ma paupière fermée, ton trait d'or pénètre, atteint l'ombre; il triomphe, et le monstre intérieur est vaincu»...

Et la Jeune Parque :

*«Quel éclat sur mes cils aveuglément dorée,
O paupières qu'opprime une nuit de trésor,
Je priais à tâtons dans vos ténèbres d'or!*

Le bonheur, communion sensible de l'être et de la nature, est le même ravissement dans les deux cas. Bien que leurs propos soient différents, — le spectateur attentif des délices sensuelles chez Valéry intellectuel et amoral, étant bien décidé à l'emporter sur l'être de jouissance, tandis que chez Gide, moraliste avant tout, c'est cet être de jouissance qui mérite son secret appui, l'autre, le juge, exténuant sa

dialectique à le justifier — semblablement, les deux grands écrivains qui ont su se passer de Dieu, ont redonné au vieux naturisme un sens moderne. La joie est lutte, lutte contre la mort et les puissances de tristesse accumulées par la peur.

«Qui donc a dit, demande Gide, que la crainte de Dieu était le commencement de la sagesse? Imprudente sagesse, la vraie, tu commences où finit la crainte et tu nous enseignes la vie!»

Tentée par la mort, l'immobilité, le refus du devenir, la Jeune Parque mène cette lutte où finalement la nature vainc la mort vainement appelée :

*«Ecoute.. N'attends plus.. La renaissance année
A tout mon sang prédit de secrets mouvements...»*

Et elle reconnaît sa victoire de femme et de mère; le destin naturel doit s'accomplir :

*«Arche toute secrète, et pourtant si prochaine,
Mes transports, cette nuit, pensaient briser ta
[chaîne;*

*Je n'ai fait que bercer de lamentations
Tes flancs chargés de jour et de créations*

Gide élargit la portée de cette joie nécessaire en nous inclinant tous vers elle, en la lavant de l'odieux regret, en la tournant vers l'avenir, en faisant le moteur du bonheur universel. Car le bonheur ne se conçoit pas immobile. «Si bienheureux qu'il soit, je ne puis souhaiter un état sans progrès... et ferais fi d'une joie qui ne serait pas progressive». C'est cette joie active qui nous touche; car elle dépasse la joie, stérile delectation individuelle, pour lui donner une vertu sociale, une vertu libératrice. Par là Gide prend rang avec Lucrèce, près de ceux qui donnèrent à l'homme plus de grandeur, qui comprirent «l'humaine condition» et conquièrent pour nous, notre place dans le royaume usurpé par les dieux.

«Redressez-vous donc, fronts courbés! Regards inclinés vers les tombes, relevez-vous! Levez-vous non vers le ciel creux, mais vers l'horizon de la terre. Vers où te porteront tes pas, camarade, régénéré, vaillant, prêt à quitter ces lieux tout empuantis par les morts, laisse t'emporter en avant ton espoir. Ne permets pas qu'aucun amour du passé te retienne. Vers l'avenir élance-toi. La poésie, cesse de la transférer dans le rêve; sache la voir dans la réalité. Et si elle n'y est pas encore, mets l'y».

Pour ma part, à travers les multiples délices d'une oeuvre aux mille enseignements, c'est vers celui-ci que je me suis toujours senti conduit.

RAYMOND MORINEAU



PRÉSENCE DE GIDE

par **AHMED RACHAD**

Mon cher Stavrinou,

VOUS avez pris l'heureuse initiative de consacrer un numéro de *la Semaine Egyptienne* à André Gide et vous vous êtes gentiment adressé à moi pour que je joigne mon hommage à celui de cette excellente équipe d'ouvriers des Lettres qui a fait de votre revue un solide trait-d'union entre l'Orient et l'Occident.

Bien que je me sente peu qualifié pour parler d'un humaniste de l'envergure de Gide, je ne puis me dérober à votre aimable invitation. Nous autres Egyptiens, de culture française, avons contracté une dette immense envers la France et, en bonne conscience, nous ne pouvons pas laisser passer une seule occasion sans manifester tout notre attachement et toute notre reconnaissance à l'endroit du pays qui a largement contribué à notre formation intellectuelle comme à l'égard de ceux qui le représentent dignement et maintiennent bien haut son prestige de par le monde.

Cependant, convaincu que vos collaborateurs nous donneront des études judicieuses sur l'auteur des *Caves du Vatican*, qu'il me soit du moins permis de profiter de l'hospitalité que vous m'offrez pour rappeler ici certaines circonstances au cours desquelles il m'a été possible d'approcher Gide soit pour l'entendre exposer ses idées, soit pour m'entretenir avec lui.

Le 21 mars 1933, l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires avait organisé à la salle du Grand-Orient, 16 rue Cadet, un meeting au sujet du fascisme et des derniers événements d'Allemagne. Après avoir, durant une quarantaine d'années, «pensé pour soi-même, loin des autres» et préféré le travail dans le silence à l'action au milieu des masses populaires, — André Gide s'était enfin décidé à abandonner sa tour d'ivoire pour se mêler au peuple de Paris. Il avait accepté de présider le meeting en question et de prendre la parole aux côtés d'André Malraux, de Jean Guéhenno, d'Eugène Dabit, de Paul Vaillant-Couturier, de Francis Jourdain, du Professeur Wallon, etc...

La salle où se tenait la réunion était remplie d'une foule dense qui, saisie d'une forte émotion et désirent être rassurée sur le destin de l'Europe, se pressait, se bousculait pour recueillir, telle une manne, la parole du célèbre écrivain. Touché par l'accueil enthousiaste qui lui était fait, intimidé par les travailleurs qu'il affrontait pour la première fois, conscient de la responsabilité qui pesait sur lui à ce moment capital de sa carrière littéraire, — André Gide monta à la tribune et, au milieu d'un silence religieux, lut son discours lentement, d'une voix d'abord faible et tremblante, qui ne tarda pourtant pas à se raffermir et à envoûter l'auditoire. Dans un style direct et dépouillé, en des phrases simples mais lourdes de sens, le «camarade» Gide montra les dangers de l'hitlérisme

et exhorta les masses à serrer les rangs afin de pouvoir dissiper les nuages qui s'amoncelaient à l'horizon.

«Une grande angoisse commune nous assemble ici, dit-il en substance, une angoisse causée par les récents événements tragiques de l'Allemagne. Ce ressaisissement nationaliste que certains admirent, risquent, par peur, par émulation et besoin de surenchère, de précipiter un effroyable conflit. Ce conflit, certains le souhaitent; ou s'ils ne le souhaitent pas ouvertement, ils s'y prennent de manière à le rendre inévitable. Ce qui nous réunit ici, je crois que c'est la conviction que seul peut éviter ce conflit un intérêt supérieur à celui des patries, un intérêt commun aux différents peuples, et qui les unisse au lieu de les opposer».

Après avoir stigmatisé le terrorisme allemand qui avait muselé la presse et enlevé au peuple le droit de protester contre les mesures draconiennes prises par un gouvernement despotique, André Gide poursuivit avec plus de fermeté: «Il est monstrueux de prétendre que ceux qui n'ont pas parlé sont ceux qui n'avaient rien à dire, individus ou peuples opprimés, races ou classes sociales. Ils ont été subjugués par la force, abrutis, abêtis, de telle sorte que leur plainte même restait inéloquente. Les dominateurs qui s'étaient emparés de la parole, prétendaient la garder... L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire de la lente et douloureuse venue à la lumière de tout ce qui d'abord était maintenu sous le joug et sous le boisseau».

A la fin de son allocution, André Gide fit, de nouveau, appel à l'union: union avec les victimes du régime nazi et union entre les Français. «Je pense, conclut-il, que tous ceux qui vont parler le sentent. J'espère qu'ils tiendront à coeur de préférer l'intérêt commun et international qui nous assemble, à tout ce qui pourrait être motif de dissension».

Ces paroles furent accueillies par un tonnerre d'applaudissements. La foule, debout, frémissante, acclama longuement le prestigieux penseur qui avait tenu à prendre contact avec elle pour l'instruire, verser l'espérance dans son coeur et la soutenir de son incomparable autorité spirituelle. Ce fut un moment éminemment pathétique: je suis certain que ceux qui le vécurent ne l'oublieront jamais.

Au mois d'août 1934, je me trouvais sur la Côte d'Azur. Attablé un soir à l'un des cafés du Lavandou, je vis André Gide traverser en hâte la principale place de cette charmante station balnéaire. Mon premier mouvement fut de le rejoindre pour lui exprimer la profonde admiration que j'éprouvais pour son oeuvre. Mais, réflexion faite, je m'abstins, de crainte de l'importuner ou de le troubler dans ses méditations.

Cependant, ayant appris par un chauffeur du pays que l'écrivain avait l'habitude de venir, de temps à autre, passer quelques jours à Bormes, — village paisible situé à quatre kilomètres du Lavan-

dou, — je résolus de m'y rendre le lendemain. Des compagnons de vacances — entre autres une jeune institutrice de Saint-Etienne qui avait fait des *Nourritures terrestres* son livre de chevet — demandèrent à faire le pèlerinage avec moi. Le hasard — ce hasard qui, en définitive, est Dieu, comme dit Anatole France — voulut que dès notre arrivée à Bormes, nous nous trouvâmes en présence de Gide.

Je l'abordai la gorge serrée par l'émotion. Sa simplicité, sa gentillesse me touchèrent profondément. Je ne sais, au juste, tout ce que je lui dis ce jour-là. Les mots se pressaient sur ma langue sans ordre et sans enchaînement. Je me souviens pourtant de l'avoir remercié pour le bon combat qu'il menait avec Romain Rolland et Henri Barbusse ainsi que quelques autres intellectuels éminents afin de débarrasser le monde de la peste brune, et de lui avoir transmis le salut déférent de mes compatriotes désireux de le recevoir. Il répondit qu'il se proposait de faire un séjour en Egypte, mais que ses nombreuses occupations ne lui permettaient pas de quitter pour le moment la France.

Après quoi, je le priai de vouloir bien accepter de dédicacer le livre que la jeune institutrice avait eu soin d'apporter avec elle. Il soupçonna quelque innocente intrigue, fit un mouvement d'impatience, et finit par répondre au vif désir de la sollicitieuse qui était aux nues. Il gagna ensuite un banc pour se plonger dans la lecture d'un numéro de la revue *Europe*. Ce jour-là — samedi 25 août 1934 — ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Le 23 janvier 1935, il y avait au moins deux cents personnes dans l'étroite salle de la rue Visconti où l'association *l'Union pour la Vérité* — ce «foyer de libre esprit» dirigé par Georges Guy-Grand — tenait ses intéressantes réunions. Deux heures durant, un groupe de brillants écrivains, partisans ou adversaires de Gide, discutèrent de son influence sur la littérature contemporaine, et surtout de sa «conversion» au communisme. L'auteur de *Paludes* avait promis d'être présent, mais non de parler. Cependant à la grande joie des auditeurs, il finit par prendre part à la discussion et définir, avec calme et conviction, son attitude à l'égard des questions qui préoccupaient son pays.

(Au vrai, Gide avait déjà eu, à maintes reprises, l'occasion de dénoncer l'injustice sociale et l'exploitation de l'homme par l'homme : reportons-nous à son *Roi Candaule*, à ses *Souvenirs de la Cour d'Assises*, à son *Voyage au Congo*, à sa *Correspondance*, à certaines pages de son *Journal*, pour ne citer que ces écrits. Mais tout en défendant la cause des opprimés, tout en réservant une religieuse pitié à ceux qui souffrent, il s'était toujours abstenu de prendre parti, de choisir, de rompre avec sa règle de vie).

Tour à tour, François Mauriac, Henri Massis, Jacques Maritain, Gabriel Marcel, Daniel Halévy, Ramon Fernandez, Jean Guéhenno, Thierry Maulnier intervinrent pour louer ou critiquer les idées de Gide. Le débat — en dépit du caractère grave que revêtaient les problèmes soulevés — se déroula dans une atmosphère empreinte d'une parfaite courtoisie. Je n'ai point l'intention de résumer les thèses soutenues par les disputants. D'ailleurs, cette étincelante joute des esprits a été consignée dans une brochure

intitulée : *André Gide et notre temps*. Je me bornerai, à l'aide de quelques citations, de mettre en relief les opinions de Gide et précisément les raisons qui l'avaient poussé à rejoindre le prolétariat.

«Ce qui m'a fait venir au communisme, et de tout mon cœur, dit-il entre autres choses, c'est que la situation qui m'était faite dans ce monde, cette situation de favorisé, me paraissait intolérable. Dans les *Faux-Monnayeurs*, j'ai fait allusion à une conversation directe que j'ai eue avec un naufragé de la *Bourgogne*. Ce rescapé me raconta qu'il se trouvait dans une barque où l'on avait admis un certain nombre de gens qui, dans la barque, pouvaient se considérer comme sauvés. Si l'on en avait admis davantage, la barque aurait sombré; aussi, aux deux côtés de la barque, des individus armés de couteaux et de haches tranchaient les poignets de ceux qui cherchaient à y monter. Or, le sentiment d'être dans la barque, d'être à l'abri, tandis que d'autres autour de nous se noient, ce sentiment, comprenez qu'il puisse devenir intolérable. Vous venez ensuite me faire quantité de raisonnements. Je ne suis pas de force à y répondre, c'est évident. Je m'en tiens seulement à ceci : que je ne puis admettre une barque où quelques-uns seulement trouvent abri. Et si encore il m'était permis de penser que ces quelques-uns sont, du moins, les meilleurs!...»

J'ai tenu à reproduire en entier ces propos parce que j'estime qu'ils traduisent fidèlement la quintessence de la pensée de Gide sur la question sociale. Beaucoup d'autres arguments mériteraient d'être cités. Ajoutons ceux-ci qui servent de conclusion à la passionnante controverse engagée ce jour-là : «J'ai été longtemps convaincu que la question morale était plus importante que la question sociale. Je disais et j'écrivais : «L'homme est plus important que les hommes» et quantité de phrases dans ce genre. J'ai cru cela pendant quarante ans : je n'en suis plus aussi sûr aujourd'hui. Il m'apparaît aujourd'hui que la question sociale doit prendre le pas, et qu'elle doit d'abord être résolue pour permettre à l'homme de donner ce qu'il mérite de donner... On vient me dire : «Vous donnez plus d'importance aux pieds de la statue qu'à la tête et au cœur». Non point ! Mais avant de s'occuper du cœur et de la tête, il faut assurer les pieds sur le socle; et sans un socle solide, rien ne tiendra».

Du 21 au 25 juin 1935, le premier Congrès international des écrivains tint ses assises au Palais de la Mutualité, à Paris. De nombreux et grands littérateurs, représentant trente-huit pays, y assistèrent et exprimèrent leur sentiment sur les sujets suivants : héritage culturel, humanisme, rôle de l'écrivain dans la société, nation et culture, dignité de la pensée.

Affilié alors au syndicat de la presse étrangère, j'eus le privilège d'occuper une place à côté de la tribune et de suivre de près les débats auxquels prirent part, entre autres, Henri Barbusse, Julien Benda, André Gide, Jean-Richard Bloch, André Malraux, Aldous Huxley, Heinrich Mann, Alexis Tolstol, Ilya Ehrenbourg, Waldo Frank, Charles Plisnier, etc... Mais il s'agit ici de Gide et c'est de sa double intervention au dit Congrès que je voudrais dire quelques mots avant de terminer.

C'est lui qui prononça le discours d'ouverture.

Après avoir adressé un salut fraternel aux congressistes, il les invita à étudier en commun et à préciser la nature du péril qui menaçait la culture. «Devant ce péril, déclara-t-il, tous les peuples ne réagissent pas de même. Il y a pour les peuples comme pour les individus, certains indices de réfraction particuliers, et c'est précisément là le grand intérêt de cette réunion cosmopolite : elle nous permettra de connaître différents aspects des dangers, différentes manières de les comprendre et d'y faire face».

Le lendemain, 22 juin, André Gide fit un long exposé ayant avant tout pour but de montrer que l'état de la culture dépend étroitement de l'état de la société. En commençant, il dit : «Nous sommés quelques-uns, nous sommes beaucoup à ne pouvoir admettre que l'amour de son pays d'origine soit surtout fait de la haine des autres pays. Et quant à moi, je prétends pouvoir être profondément internationaliste, tout en restant profondément Français... Car ma thèse a toujours été celle-ci : c'est en étant le plus particulier que chaque être sert le mieux la communauté».

André Gide examina ensuite l'aspect général de la littérature française, puis en vint au rôle de l'écrivain. «Il me paraît à peu près impossible aujourd'hui, dans la société capitaliste où nous vivons encore, fit-il remarquer, que la littérature de valeur soit autre qu'une littérature d'opposition. Communier avec sa classe, pour l'écrivain bourgeois, impos-

sible. Communier avec le peuple. Eh bien, je dis que c'est impossible également, tant que le peuple n'est encore que ce qu'il est aujourd'hui, tant que le peuple n'est pas ce qu'il peut-être, ce qu'il doit être, ce qu'il sera, si nous l'aidons. Il ne reste possible que de s'adresser au lecteur inconnu, futur, et d'être certain de l'atteindre dès que l'on atteint en soi-même ce que l'on sent de plus profondément et irréductiblement humain».

Et André Gide termina son magnifique discours par ces mots : «Aujourd'hui, toute notre sympathie, tout notre désir et besoin de communion vont vers une humanité opprimée, contrefaite et souffrante. Mais je ne puis admettre que l'homme cesse de nous intéresser lorsqu'il cesse d'avoir faim, de souffrir et d'être opprimé... Je me plais à imaginer, à vouloir un état social où la joie soit accessible à tous et des hommes que la joie aussi puisse grandir».

Parvenu au terme de ces évocations d'un temps où l'Europe tâchait de faire son examen de conscience, je me demande, mon cher Stavrinou, si je n'ai pas trop abusé de votre amabilité. Quoi qu'il en soit, mon excuse est de croire que de tels souvenirs, qui me sont chers, peuvent offrir quelque intérêt aux lecteurs de votre revue.

Cordialement à vous,

29 Janvier 1946.

AHMAD RACHAD



JE TE PARLERAI DES ATTENTES...

Nathanael je te parlerai des attentes.

J'ai vu la plaine après l'été, attendre; attendre un peu de pluie. La poussière des routes était devenue trop légère et chaque souffle la soulevait. Ce n'était même plus un désir; c'était une appréhension. La terre se gercail de sécheresse comme pour plus d'accueil d'eau. Les parfums des fleurs de la lande devenaient presque intolérables. Sous le soleil tout se pâmait. Nous allions chaque après-midi nous reposer sous la terrasse, abrités un peu de l'extraordinaire éclat du jour. C'était le temps où les arbres à cônes, chargés de pollen, agitent aisément leurs branches pour répandre au loin leur fécondation. Le ciel s'était chargé d'orage et toute la nature attendait. L'instant était d'une solennité trop oppressante, car tous les oiseaux s'étaient tus. Il monta de la terre un souffle si brûlant que l'on crut défaillir, et le pollen des conifères sortit comme une fumée d'or des branches. Puis il plut.

J'ai vu le ciel frémir de l'attente de l'aube. Une à une les étoiles se fanaient. Les prés étaient inondés de rosée; l'air n'avait que des caresses glaciales. Il sembla quelque temps que l'indistincte vie voulût s'attarder au sommeil, et ma tête encore lassée s'emplissait de torpeur. Je montai jusqu'à la lisière du bois; je m'assis; chaque bête reprit son travail et sa joie dans la certitude que le jour va venir, et le mystère de la vie recommença de s'ébruiter par chaque échancre des feuilles. Puis le jour vint.

J'ai vu d'autres attentes encore. J'ai vu l'attente de la nuit...

Oh! si tu savais, si tu savais, terre excessivement vieille et si jeune, le goût amer et doux, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme...

Si tu savais, éternelle idée de l'apparence, ce que la proche attente de la mort donne de valeur à l'instant!

O printemps! les plantes qui ne vivent qu'un an ont leurs fragiles fleurs plus pressées; — l'homme n'a qu'un printemps dans la vie et le souvenir d'une joie n'est pas une nouvelle approche du bonheur.

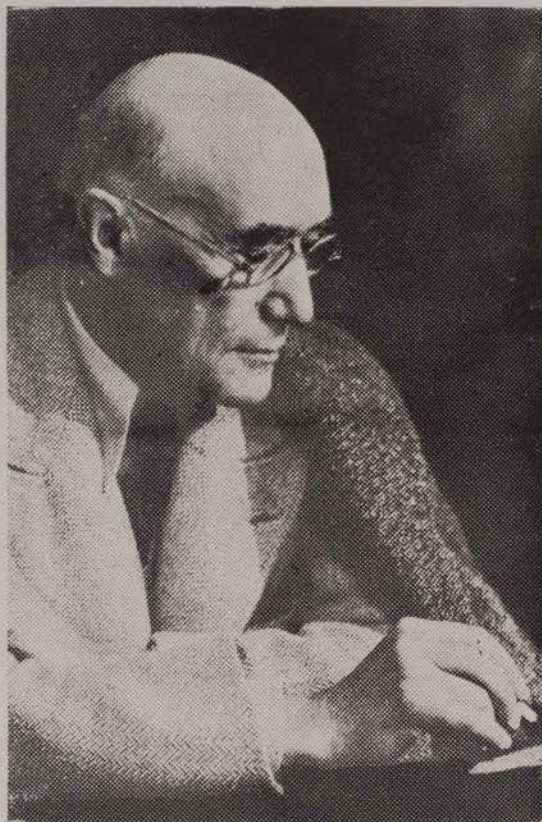
Naples; petite boutique du coiffeur devant la mer et le soleil. Quais de chaleur; stores qu'on soulève pour entrer. On s'abandonne. Est-ce que cela va durer longtemps? Quiétude. Gouttes de sueur aux tempes. Frisson de la mousse de savon sur les joues. Et lui qui raffine après qu'il a rasé, rase encore avec un rasoir plus habile et s'aidant à présent d'une petite éponge imbibée d'eau tiède, qui amollit la peau, relève la lèvre... Puis avec une douce eau parfumée il lave la brûlure laissée; puis avec un onguent, calme encore... et pour ne bouger pas encore, je me fais couper les cheveux.

Tunis. — Dans tout l'azur, rien que ce qu'il fallait de blanc pour une voile, — de vert pour son ombre dans l'eau.

(*Les Nourritures Terrestres*)

ANDRÉ GIDE

LES NOCES DU SOLEIL ET DE LA BRUME



André Gide

Photo Apkar

JE tiens à faire ici un rapprochement de noms qui me vaudra sans doute l'accusation d'évoluer dans l'arbitraire. Ce rapprochement, cette accusation, j'ai plaisir à y être amené par un homme à qui nous sommes, plus qu'à quiconque, redevables du non-retrécissement du champ de pensée où continuent à se situer les enjeux et les excitants nécessaires à notre subsistance intellectuelle. Gide tout entier ne finira-t-il d'ailleurs pas par paraître essentiellement arbitraire dans la mesure où il passera pour le contraire même de son époque? Dans la mesure où s'incarnent en lui des qualités qui font si cruellement pendant aux défauts de son époque? Vigilance d'esprit, là où l'époque n'est que policière (j'ai dit et je soutiens que notre siècle figurera dans l'histoire, d'abord comme le «siècle de la police»). Inlassable curiosité envers toutes choses, là où ne s'étale que le souci de faire rendre à la trouvaille son pesant d'or ou de crime et de commercialiser la surprise elle-même. Droiture du jugement et du comportement, là où l'orthodoxie donne aux uns l'illusion de voir droit, aux autres la consigne d'obéir droit.

Mais peut-être ne faut-il jamais considérer un écrivain par rapport à son époque?

J'incline à croire qu'il existe un point, éclairant au possible, où l'esprit éthique de Gide, l'appétit scientifique de Bachelard et le sens poétique de Breton se rejoignent d'émouvante façon. Il suffit que surgissent, quelque part, de nuit ou de jour, la perturbation, l'accident, l'éclair complice mais si fugitif

derrière son nuage vite refermé, susceptibles de tout remettre en cause, — équations et rapports humains — pour qu'à l'évènement aussitôt saisi, l'un ou l'autre de ces hommes demande non des confirmations mais de nouvelles embardées de connaissance.

«Un phénomène est insignifiant parce qu'on néglige de l'interroger» écrit Bachelard. Breton, Gide, Bachelard, abordent le monde par ses incidentes et n'ont même pas besoin d'user de provocation à l'égard des choses; merveilleusement maladroits, ils avancent à tâtons, — mais combien plus vite que «ceux qui savent», en posant les pieds sur des fusées irradiantes et sans retour: cette femme si intensément à sa fenêtre, les mille formes du feu au creux du regard, ce rocher qui s'obstine à être présent à l'esprit, présent et couvert d'oiseaux. Je ne cesserai quant à moi, d'avoir pour compagnons, certaines pages «d'Arcane 17», du «Nouvel Esprit Scientifique» et des «Faux Monnayeurs».

Et ces trois noms ne seraient-ils attelés qu'aux seuls «Chants de Maldoror», Lautréamont est encore un de ces liens dont il n'est pas question que l'on ait épuisé la puissance transfigurante. Des trois, c'est Gide qui va le plus loin à cet égard, et qui écrit dans son Journal (1905): «La lecture du VI^e Chant de Maldoror me fait prendre en honte mes oeuvres, et tout ce qui n'est qu'un résultat de la culture, en dégoût».

On peut épiloguer à perte de vue sur tous les aspects de Gide: Gide et le problème de la sincérité (le plus inconsistant des problèmes, celui où rien n'est à démontrer), Gide et la tentation, Gide et l'URSS, Gide a-t-il trahi (mais trahi quoi? sa mission? mais quelle mission? et pourquoi faut-il qu'il y ait une mission?) Gide est-il chrétien? (le fut-il trop? d'où lui vient cette joie de l'hérésie? comme si la vraie joie n'était pas, à elle seule, un signe de révolte!). Ces questions partent toutes d'un même désir, plus ou moins formulé: celui de s'annexer Gide. Or Gide est au plus mouvant, au moins livré de nous-mêmes. Il n'y a ni à annexer, ni à évincer. Gide tient la barre. A la fois témoin et passeur. Et comme l'attirent les causes intraitables. Et comme le fascinent les eaux incertaines...

Le cycle Gide-Bachelard-Breton rend compte *aujourd'hui* des plus subtiles de nos inflexions devant la vie, des côtés les plus téméraires de notre débat avec le temps. Ces hommes dessinent, pour nous, les pointes extrêmes que nous aimerions pousser, au delà des terres habitées, au besoin vers notre propre perte.

Gide.

Bachelard.

Breton.

Ils sont au coeur de notre devenir.

Ils projettent au devant de nos pas, les noces fantastiques du soleil et de la haute brume.

GEORGES HENFIN

QUELQUES LIGNES SUR ANDRÉ GIDE

par **THEOLE**



André Gide

JE l'ai vu il y a trois semaines à Assouan, au Cataract Hotel; je l'ai vu, dans le sens littéral du mot; je ne l'ai pas approché pour deux raisons: d'abord, à cause de son apparence renfrognée, oserai-je dire revêche, ensuite et surtout, parce que je trouve un peu cavalier que le premier venu aborde un écrivain célèbre... le fasse parler. Je me suis donc contenté de l'observer, de bien regarder ce penseur et ce grand homme de lettres, duquel Mauriac a dit: il sert la France en écrivant le français mieux que personne au monde. Gide porte allègrement? non, plutôt aisément ses soixante seize ans sonnés; il est encore jeune d'allure et a souvent de petites explosions de rire, rares à cet âge; mais son faciès un peu tourmenté dénote le penseur en travail, dénote l'introspection contenue et continue. Cela le différencie foncièrement, par exemple, de ces grands vieillards britanniques, chenus aux joues roses, souriants et calés confortablement dans la vie jusqu'à leur dernier souffle, inébranlablement convaincus, comme l'a dit un de leurs plus grands poètes:

God's in His Heaven

All's right with the world

Gide, apparemment, tel que Maeterlinck, souffre de ne pouvoir appuyer ses dernières années sur

un état spirituel; la foi aveugle, obstinée, lui manque, encore qu'il voudrait tellement, ce me semble, croire et être réconforté. Drame intime de tous les esprits forts, rattristant pour la foule; mais le rôle de Gide dans les lettres et la pensée contemporaine est éminemment grand et bénéfique. Il nous permet, par ses écrits, de descendre en nous-même, d'y voir plus clair; inconsciemment il éclaire notre âme et nous met en mesure de dégager de notre fonds obscur et intime des gangues précieuses qui, polies au soleil de la vie vivante, et travaillées par notre intuition, ornent notre existence, en profondeur, et nous donnent, parfois, des lueurs ultra-humaines sur le Tout. Je parle ici de ce que j'ai ressenti personnellement, moi, un dans la foule. Gide a ainsi été un animateur et un révélateur. Il a d'ailleurs, excellemment parlé, dans une conférence faite à Bruxelles vers 1900, et publiée, si je ne me trompe, dans «Prétextes», de l'influence directe, et surtout indirecte, de l'écrivain sur le lecteur. C'est pourquoi nous lui devons tant, et nous lui rendons ici hommage. Sa sincérité farouche et militante le dessert, mais d'ici quelques générations, que seront devenus les noms de ses obscurs détracteurs, alors que la gloire gidienne brillera toujours?

En lisant Gide, chacun, en principe, découvre «l'annonciation» qu'il lui fallait; j'entends évidemment chacun de ceux qui le lisent avec la compréhension et l'attitude d'esprit adéquates. Et autour et imbibant, pour ainsi dire, l'inspiration, l'influence et les conseils (voir les recommandations à Nathanael dans les Nourritures Terrestres, par exemple) il y a la forme ailée, limpide, rayonnante qui enveloppe la pensée d'André Gide.

J'avouerai que j'aime moins les Faux-Monnaieurs et les Caves du Vatican que les Nourritures Terrestres et André Walter; que de pages parfaites là-dedans, et dans la Porte Etroite, le Journal d'Alissa! Je ne sait s'il y a quelque chose de supérieur à cela dans toute notre littérature française contemporaine. Avec quelle volupté de l'esprit je savourais aussi, dans ma jeunesse, les Prétextes et les Nouveaux Prétextes, avec les exquis lettres à Angèle, un peu oubliées aujourd'hui, sauf des fidèles gidien. A mon avis la critique littéraire de Gide est inégalable; elle dépasse la Vie Littéraire, de France, par une fraîcheur de conception, de sentiment, de premier jet et toujours naturelle, par plus de profondeur, et aussi par un manque de cet «athénisme» francien qui donne à certaines pages de la Vie quelque chose de trop travaillé, de trop recherché, bien qu'elles restent toujours lumineusement belles. Que n'aurions-nous pas donné pour avoir un volume ou même une plaquette de vers d'André Gide; il a cru bon de nous priver d'une telle aubaine; ne lui en gardons pas rancune; il nous a offert assez d'oeuvres de beauté et d'élévation, et puis son magistral journal.

THEOLE

LETTRE A M. ANDRÉ GIDE

par A. KHEDRY



André Gide
Portrait par Foujita

... Nous allons à l'Esprit.
A. RIMBAUD

CES lignes-ci sont d'un homme qui a toujours préféré aux déserts de l'indifférence les sentiers de l'Amour.

Quoique musulman, je garde jalousement dans mon coeur, depuis l'époque lointaine de mon enfance, un vivant Christ en Croix.

C'est vous dire, M. Gide, que cette image indélébile que je conserve si précieusement me sert toujours d'exemple, m'inspire quelquefois et me console souvent. Mais c'est vous dire en même temps que, parce que très attentif à ce qui se passe parmi les hommes, je ne puis m'empêcher d'être inquiet quant à l'avenir de l'Esprit.

Par Esprit, j'entends (et la définition m'est dictée par l'exemple à la fois édifiant et unique de Jésus) toute vertu créatrice et consciente d'elle-même. Car,

Quelques Jugements d'André Gide

Sur Rémy de Gourmont.

...«J'aime qu'il n'épuise pas son sujet. J'aime qu'après avoir cheminé quelque temps avec nous il nous laisse, qu'il n'accompagne pas trop avant. L'on n'est reconnaissant aux livres que de l'impulsion qu'ils nous donnent. On en veut à celui qui veille sur nos pas jusqu'au bout».

(L'Ermitage; mars 1905)

Sur Anatole France.

...«Je songe au mot de Goethe: «Le tremblement est le meilleur de l'homme». Hélas! précisément... et j'ai beau m'y prêter... Je ne sens point le tremblement de France; je lis France sans tremblement.

Il est disert, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude.

(Nouv. Revue Française; fév. 1900)

Sur Stendhal.

...«Je n'aime pas rester longtemps avec Beyle; mais je n'aime pas rester longtemps sans lui. Comme il m'eût irrité parlant beaux-arts! Comme il m'eût irrité parlant femmes! et parlant de lui-même, encore plus!... A dire vrai je suis heureux de ne le pouvoir plus connaître que par ses livres; mais combien je me plais à le connaître ainsi!

(Nouv. Revue Française; jan. 1910)

en mourant, l'enfant de Marie savait bien qu'il créait dans le coeur de l'Homme le germe de la Bonté.

Certes, l'Univers est tout à ce besoin pressant: le pain quotidien. Cela, pourrait-on dire, est l'affaire des économistes. Mais ce qui semble nécessiter une prompte solution, c'est bien cette «famine» morale qui sévit partout et à la guérison de laquelle la conscience humaine ne peut se soustraire.

Et je me dis: plus que jamais, le monde a besoin d'hommes vertueux dont la tâche serait de redonner aux valeurs spirituelles la primauté sur les biens terrestres, des hommes dont la morale «ouverte», pour emprunter à Bergson, servirait d'exemple, et dont les sacrifices constants seraient moins bruyants que celui d'un Philoctète. Mais si de pareils hommes venaient à exister, seraient-ils seulement écoutés? Voyez-vous pourquoi, M. Gide, je me sens inquiet?

Je me dis encore: deux guerres en vingt-cinq années ou un peu plus, c'est déjà un échec pour ceux qui pensent, en même temps qu'un cruel démenti pour ceux qui crurent en 1918 que le Mal était définitivement écarté. Est-il possible qu'on recommence? Et quel rôle les «clercs» vont-ils jouer maintenant que les hostilités ont cessé? En France, par exemple, nous donneront-ils une littérature inspirée encore une fois par le souvenir des mauvais jours et le bruit des canons? Comme après l'autre guerre, les écrivains se pencheront-ils sur les blessures pour les aviver ou bien les laisseront-ils se refermer? Blâmez-vous, M. Gide, mon anxiété?

M. Gide, la France a une mission à remplir dans le monde. C'est celle de guide. Dans différentes circonstances, vous avez su, le moment opportun, indiquer à la jeunesse française (la jeunesse, c'est l'espoir, le renouveau) le chemin qu'elle devait suivre. Encore une fois, faites un geste. C'est notre voeu à tous ici. Nous sommes sûrs qu'on vous écouterà là-bas. Dites à la France qu'elle s'avance vers son Destin de ce pas ferme et joyeux qu'on lui connaît. Qu'elle «étraigne» avec amour, comme le dit un de ses plus purs enfants, la «réalité rugueuse», pour que, l'imitant, l'Humanité se hâte enfin vers l'âge de la Bonté et de la Vertu, c'est-à-dire de l'Esprit.

Et n'oubliez pas de lui assurer que pas un seul instant, nous tous ici, nous n'avons cessé de croire en elle et de l'aimer.

A. KHEDRY

SUR CETTE TERRE AFRICAINE

I

Environs d'Alger.

J'aurais aimé plus paresseuse cette place au pied des ficus et qu'un bruit clair de fontaine égayait... Mais aujourd'hui, par l'éclat des voix des vendeurs, le bruit de la fontaine est couvert; des troupeaux empoussièrent l'air, et par les quatre routes dont c'est ici le carrefour, de blancs Arabes s'empressent vers le marché.

Où, c'est ainsi, pensai-je, que produisent les roses les plus belles, les seuls rosiers soumis à l'engourdissement de l'hiver. Sur cette terre d'Afrique, si riche et chaleureuse, la petitesse de ces fleurs, dont nous nous étouffions d'abord, leur étroitesse, l'étranglement de leur beauté vient de ce que le vigoureux rosier n'interrompt jamais de fleurir. Chaque fleur y éclôt sans élan, sans préméditation, sans attente...

De même l'efflorescence la plus admirable de l'homme exige une préalable torpeur. L'inconsciente gestation des grandes oeuvres plonge l'artiste dans une sorte d'engourdissement stupide; et n'y consentir point, prendre peur, vouloir redevenir trop tôt capable, avoir honte de ses hivers, voilà de quoi — pour en vouloir de plus nombreuses, — étrangler, et faire avorter chaque fleur.

Jardin d'Essai, mardi.

Là noria, qu'un mulet fournait, alimente sans doute ce bassin carré cimenté que verdit une mousse abondante.

Au ras de la margelle affleurait une eau qui d'abord semblait noire et qu'on ne comprenait profonde et transparente que lorsqu'à son bord se penchant on distinguait au fond un tapis de fongosités sombres. Une ombre extraordinairement épaisse, pesante et taciturne, tombait là de la voûte opaque, glacée, que faisait au-dessus d'elle un ficus. Son tronc distant lançait vers cette humidité ses branches. Et du milieu de chaque branche pendait quelque tignasse de radicelles; on sentait végétatement, en approchant de l'eau, l'effort vers l'eau de cette succion imminente; car sitôt en contact avec la terre humide ou l'eau, la racine, ayant atteint son but, fixée, aspirait pour l'arbre assoiffé le surcroît désiré de sève. Elle s'épaississait alors, formait tigelette, puis tronc nouveau; l'arbre appuyait le poids de sa branche sur elle...

27 novembre.

Il y a trois semaines j'eusse quitté plus aisément Alger; déjà j'y ai mes habitudes: petites racines..., encore quelques jours et je ne pourrai plus m'arracher.

Et déjà depuis tant d'années, chaque année je me promets de ne plus revenir...

Mais le regret de ce jardin, le soir, — de ce jardin de nuit où j'allais tous les soirs... Ah! comment le supporterai-je?

Amyntas

II

Lettre à Nathanaël.

Tu n'imagines pas, Nathanaël, ce que peut devenir enfin cet abreuvement de lumière; et la sensuelle extase que donne cette persistante chaleur... Une branche d'olivier dans le ciel; le ciel au-dessus des collines; un chant de flûte à la porte d'un café... Alger semblait si chaude et pleine de fêtes que j'ai voulu la quitter pour trois jours; — mais à Blidah, où je me réfugiais, j'ai trouvé les orangers tout en fleur...

Je sors dès le matin; je me promène; je ne regarde rien et vois tout; une symphonie merveilleuse se forme et s'organise en moi des sensations inécoutées. L'heure passe; mon émoi s'alentit, comme la marche du soleil moins verticale se fait plus lente. Puis je choisis, être ou chose, de quoi m'éprendre, — mais je le veux mouvant, car mon émotion, sitôt fixée, n'est plus vivante. Il me semble alors à chaque moment nouveau n'avoir encore rien vu, rien goûté. Je m'éperds dans une désordonnée poursuite de choses fuyantes. Je courus hier au haut des collines qui dominent Blidah pour voir un peu plus longtemps le soleil; pour voir se coucher le soleil et les nuages ardents colorer les terrasses blanches; je surpris l'ombre et le silence sous les arbres; je rôde dans la clarté de la lune; j'ai la sensation souvent de nager, tant l'air lumineux et chaud m'enveloppe et mollement me soulève.

... — Je crois que la route que je suis est ma route, et que je la suis comme il faut. Je garde l'habitude d'une vaste confiance qu'on appellerait de la foi, si elle était assermentée.

Biskra — au matin.

Dès l'aube, sortir — jaillir — dans l'air tout renouvelé. Une branche de laurier-rose vibrera dans le matin frissonnant.

Biskra — au soir.

Dans cet arbre il y avait des oiseaux qui chantaient. Ils chantaient, ah! plus fort qu'oiseaux, eussè-je cru, pussent chanter. Il semblait que l'arbre même criât de toutes ses feuilles, — car on ne voyait pas les oiseaux. Je pensais: ils vont en mourir; c'est une passion trop forte; mais qu'est-ce qu'ils ont donc ce soir? Est-ce donc qu'ils ne savent point qu'après la nuit un nouveau matin va renaître? Ont-ils peur de dormir toujours? Veulent-ils s'épuiser d'amour en un soir? Comme si dans une nuit infinie il fallait après qu'ils demeurent. Courte nuit de la fin du printemps! — ah! joie que l'aube d'été les réveille, et tellement qu'ils ne se souviendront de leur sommeil que juste assez pour, le soir suivant, avoir un peu moins peur d'y mourir.

(Les Nourritures Terrestres)

ANDRÉ GIDE



ANDRÉ GIDE L'AFRICAIN

par **JEAN MOSCATELLI**



André Gide

UN des écrivains les plus considérables de notre temps, mais aussi le plus diversement considéré s'est trouvé cet hiver en Egypte. Quelques lignes d'information dans un ou deux journaux l'ont annoncé bien brièvement. Qu'il n'ait paru aucun interview, soit! puisque cet écrivain s'y refuse obstinément. Mais pourquoi pas un article d'accueil? André Gide — il s'agit de lui — est, décidément, compromettant. D'autant plus que, sincère à outrance, comme un Léonard ou comme un Goethe, il ne prend garde lui-même d'aucune compromission.

Adulé et honni, vénéré et méconnu, André Gide s'est frayé à travers ces ballottements le chemin de son propre accroissement, de sa seule individualité. N'ayant connu aucun succès les vingt premières années de sa vie littéraire, la jeunesse déchaînée de l'après-l'autre-guerre lui fit pendant presque vingt autres années une gloire aussi brillante que bruyante. Puis elle s'est récréée contre lui, l'a vilipendé même, pour lui revenir encore aujourd'hui, après les tragiques années d'une autre guerre.

André Gide, lui, continue néanmoins son chemin. Il voyage. Il voyage autour de lui-même et à travers les pays. Tant qu'il relatait la ferveur de vivre et le goût des nourritures terrestres, la jeunesse instinctive l'acclamait. Mais quand, voyageant chez les autres, il s'est avisé, avec une égale acuité de sa sincérité, de dénoncer les hontes de la société (le capitalisme bourgeois aussi bien que les dictatures politiques), cette même jeunesse instinctive, mais dépourvue de raison, le couvrit d'injures.

«S'il m'arrivait de douter de moi, a écrit quelque part André Gide, prêt à lire dans la louange plutôt

une marque de l'affection d'autrui qu'une attestation de valeur, l'acharnement de certains à me nuire et à dégrader ma pensée me força bientôt de conclure à son importance. Je ne me savais pas d'abord si redoutable; mais: on me combat, donc je suis».

Etre, but suprême de la sincérité, voilà ce qu'a toujours recherché André Gide. Ses détracteurs mieux que ses admirateurs l'en ont récompensé: désormais, il est.

Mais comment cette plénitude individuelle s'est-elle réalisée, et où?

C'est ici, semble-t-il, qu'André Gide nous offre un intérêt particulier, à nous gens d'Egypte, d'autant plus que son séjour égyptien ajoute à cette leçon.

C'est l'Afrique qui a révélé André Gide à lui-même.

Né dans la religion protestante qui synthétise ce qu'il y a de plus subtil dans la doctrine judéo-chrétienne, André Gide a eu une enfance et une adolescence sournoises. Jeune homme, allait-il encore mener cette vie étouffante à force d'entraves? On composait déjà son épitaphe: «Ci-Gide!» Et lui-même s'écriait: «Commandements, jusqu'où rétrécirez-vous vos limites?»

Certes pas jusqu'en Afrique.

Quand, à vingt-quatre ans, André Gide s'y rend pour la première fois, c'est la révélation du soleil qui se fait en lui. Le goût de la vie lui prend tout à coup dans le désert. Il n'y a plus d'ombre en lui dans la lumière crue. Tout est simple. N'est-ce pas sur cette même plage tunisienne que saint Augustin disait: «Aime, et fais ce que tu veux»? Il n'y a pas de recours contre la fatalité — et le désir est fatal. C'est ici encore, bien avant l'Islam, ami de la création, que Montanus et Tertullien affirmaient que rien n'avait lieu sans l'intervention du Paraclète, que tout était sagesse.

La première leçon qu'a donc tirée André Gide de son expérience africaine est la bonté de vivre, la simplicité de jouir et le fatalisme des événements et des personnes.

Trente ans plus tard, honoré au premier rang de toutes les littératures contemporaines, André Gide entreprend un voyage au Congo qui sera sa seconde révélation. Sorti de lui-même, désormais connu, il découvrira la condition des hommes. L'exploitation du travail par les sociétés concessionnaires qui se partagent non seulement les vastes territoires, mais aussi les Noirs qui y habitent, lui fait apparaître un des plus graves problèmes de notre «civilisation». Avec véhémence, il divulgue la puissance occulte des organisations capitalistes qui, aux dépens des masses, manigancent au seul profit d'une poignée d'administrateurs et d'actionnaires. Ses accusations font alors écho dans la Presse et à la Chambre.

Librement développé, André Gide était mûr pour vouloir le libre développement de tous. Son action, déclenchée par ses observations au Congo, l'a poussé à mettre en question toute notre société.

Ainsi, l'Afrique, qui l'avait d'abord individualisé, l'a, ensuite, humanisé.

Quelle nouvelle expérience l'Afrique lui a-t-elle réservé maintenant par son voyage d'Egypte?

Sans s'arrêter trop longuement à Alexandrie ou au Caire, André Gide s'en est d'abord allé en Haute-Egypte, à l'origine de tout ce qui compose ce pays. Est-ce la mort qu'il est allé interroger au fond des hypogées? Et l'Egypte, aïeule des civilisations, lui a-t-elle répondu que tout est mortel, et la civilisation elle-même? Que d'empires, que de régimes, que de religions, que de races qui se sont succédé sur cette terre étroite, comme des alluvions! Un grand découragement accable, à cette réflexion.

Mais, en redescendant le cours du Nil et de l'histoire, il se pourrait qu'André Gide ait été recon-

forté par d'autres constatations. Transplantées, déracinées, il y a en Egypte (il y avait toujours) des colonies européennes qui, de s'être africanisées, vivent en commun sans trop marquer dans leurs rapports les frontières qui les diviseraient en Europe. Il y trouverait un nouvel et tardif argument contre Barrès. Il y verrait, peut-être, une préfiguration de cette société future à laquelle, en dépit de tous les accidents et incidents, l'humanité est vouée. L'Egypte africaine tous ses conquérants et tous ses hôtes: les Hyksos, les Ptolémées, les Arabes et les soldats de Bonaparte. Elle révèle une grande loi de fusion sous le soleil implacablement fraternel. Mais seuls les esprits libres en sont illuminés.

Est-ce que l'égalité des peuples sera la troisième leçon africaine d'André Gide?

JEAN MOSCATELLI

LA LÉGENDE D'ANDRÉ GIDE

par GILBERT COHEN



André Gide

SIL s'agissait de définir la transition humaine que nous vivons, on pourrait dire que l'homme est entré de plain-pied dans le social. Et il a voulu faire le clair, saper ce qui jusqu'à ce jour l'avait étouffé de sa vraie dignité d'homme.

Et l'homme aura raison.

A un effet qui avait ses causes profondes dans l'imperfection humaine, il fallait une cause. Et on a ébauché un procès de la morale gidienne.

Et l'homme aura tort.

On a voulu y voir sinon la raison, du moins une contribution à un état qu'il importait de bouleverser.

Et on se sera lourdement trompé, injustement trompé envers une oeuvre profondément humaine et vraie. Avant Gide on s'est cru un monstre. Avec Gide on s'est situé: on était homme.

Pour avoir donné aux élans de l'individu un sens qu'une hypocrite morale bourgeoise ne pouvait tolérer on a crié au mandarin, à l'homme qui disait que se mêler à la foule c'était déchoir. Lafcadio en poussant Amédée Fleurissoire ne proposait-il pas une école du crime, la non intervention de notre conscience dans la réhabilitation de nos instincts. Et ces fruits que Gide tendait aux jeunes, son public, leva de toute son oeuvre, pourraient-ils les supporter?

On a bien voulu attaquer Gide parce qu'on l'aura mal compris, mais on a refusé de voir le vrai aboutissement de sa morale dans l'oeuvre de Roger Martin du Gard, dans cette fin de Jacques Thibault si désespérément inutile et superbe.

Et on aura préféré la légende, cette légende qui va, sa vie durant précéder l'oeuvre de Gide. «J'ai connu ce destin bizarre (et peut être unique) d'avoir été magnifié par l'attaque avant de l'avoir été par l'éloge. La caricature a pris le pas sur le portrait». On a préféré la légende parce que pour y croire l'effort d'une lecture ne devenait plus nécessaire: le Metaphraste l'avait faite pour nous.

C'était commode mais pas très courageux envers un être qui l'avait été. Gide n'a jamais eu d'autre dessein que de s'offrir. Il s'est mis à nu, avec un amour de la vérité dont nous n'étions pas capables. Et lentement nous l'avons vu suivre sa pente mais «en montant», nous l'avons vu douter parce qu'il était homme. Et nous avons compris que si Gide n'avait jamais existé nous n'en aurions pas moins continué à douter dans l'ombre sans oser le dire.

Et dans cette mesure ou elle aura été vraie, son oeuvre aura été nécessaire. Parti des particularités de l'individu, un vrai individualisme doit aboutir à une manière de servir. «Le vrai individualisme» dira Gide «est dans le renoncement à l'individualisme».

Aujourd'hui Gide n'a plus rien à dire: les Nouritures Terrestres sont faites, écrites à jamais, éternellement lumineuses. C'est là son message.

Et nous aurons appris le vrai sens de la vie, sans contrainte hypocrite, aussi vaste que nous pouvions en supporter la vérité. Et dans cette grande leçon j'aurai retenu qu'il n'importait qu'à nous et à nous seuls de donner à la vie un sens qui aurait quelque grandeur.

Dans toute une littérature de «larmes et de sang» c'est vers ces lieux où règne encore un peu de fantaisie et beaucoup d'humanité que je porterai mes yeux car on y parle de fruits amers et suaves et que là «des bergers boivent de l'eau dans leurs mains».

Et Nathanaël grisé, j'ai écouté sans rien dire car il n'y avait plus rien à dire.

GILBERT COHEN

ANDRÉ GIDE

COMPAGNON DE VOYAGE

par **ROBERT LEVESQUE**



André Gide

C'EST loin de Paris qu'il faut rencontrer Gide, mais il n'est pas mauvais de l'avoir vu en partance, encombré de manteaux, effaré, venu trop tôt à la gare, pressant ses pas sur le quai, soucieux de trouver son wagon et regardant en coulisse, à regret, le train des autres qui, demain, s'éveilleront *ailleurs*. Ah! les suivre. Etre au matin, par le tunnel, jeté en Italie. Du moins, n'avons-nous pas de billet de retour; tous les itinéraires restent possibles. La librairie roulante passe et s'arrête; malgré le petit sac bourré de livres, il faut se munir encore des journaux de tout poil, de ce roman d'Agatha Christie et, qui sait? du livre de cet inconnu. Déjà l'insatiable curieux hume les pages. On le bouscule: l'angoisse de manquer le train le reprend — et tous les sortilèges. Sans le paraître, il suit des yeux l'évolution d'une famille, surveille les parents, recueille un mot et, aussi, s'inquiète d'une vieille dame délaissée. Son regard à l'affût noue et dénoue plusieurs drames, sans oublier la comédie. L'heure approche. Que manque-t-il encore? Des cigarettes, des caramels pour les compagnons de fortune et un coupe-papier incessamment racheté et perdu.

Si quelque intimité vous a permis de voir Gide faire sa malle, vous l'avez trouvé chantonnant au milieu des casiers, parfois murmurant quelques vers, vrai collégien en vacances empilant à la hâte du linge et des complets d'hiver et d'été, pour tous les climats — pressé de vivre enfin et de voir du nouveau. Gide prend le train comme on se délivre. Parmi les livres récents, entassés, sa main hésite et cueille. Tant de lettres éparses auront demain leur réponse écrite d'un hôtel. Quelle joie, envers certains, de prendre ses distances, mais aussi de montrer, fût-ce d'un mot, à ces correspondants disséminés qu'il n'est pas de retraite

d'où l'on ne cesse de suivre, attentif, leurs combats ni d'épouser leurs espoirs.

Ouf! tout est prêt. Les valises jamais fermées à clef se rassemblent. Voici le passeport et l'inséparable carnet, auxquels s'ajoutent, en poche, quelques lettres récentes, chères entre toutes. Impatient, assoiffé d'aventures, Gide, avant de prendre son vol, sollicité par tout ce qu'il laisse, paraît adouci, mais cependant tendu vers un devoir qui est celui du plaisir et celui de se trouver soi-même. Sur le seuil, il regarde en arrière comme pour arrêter le courant qui l'entraîne. Un contretemps surgira-t-il? La suprême aventure, maintenant, serait de rester. Ce bruit du téléphone va-t-il tout rompre? Faut-il décrocher l'appareil? J'ai vu Gide avec la même joie préparer un voyage puis, brusquement y renoncer. Jusqu'au dernier moment, il sollicite l'anicroche, pour passer outre, peut-être, et sûrement pour s'éprouver. Il descend, indécis, l'escalier, le remonte; il rôde avant de dire adieu. Mais, à Paris, la Providence, par bonheur, a placé sous sa porte, appel à l'évasion, un poste de taxis. Quand le train siffle, Gide est en général assis et plongé, depuis cinq minutes, sagement dans un livre, mais l'inquiétude bientôt le reprendra. L'interminable couloir n'est pas pour l'effrayer, ni les migrations. Il lui faut explorer les zones variées du convoi. Un wagon quelquefois, bien que bondé, est une région morne, mais plus loin on pourra rencontrer des îlots d'intérêt qui, à eux seuls, seraient la raison d'un départ. C'est une étrange volupté, et brûlante, sur les voies ferrées, de sentir palpiter dans ses mains la destinée d'autrui. Je n'ai d'ailleurs jamais vu Gide voyager dans une classe déterminée — et c'est le désespoir des contrôleurs.

Il ne faut jamais chercher Gide à l'endroit où il devrait être. Que ce conseil soit retenu par ceux qui le suivraient en voyage. Mais ne le cherchez pas n'importe où. Il faut tenir compte de l'heure, de l'atmosphère, des ressources naturelles du pays — et enfin de dérivations subites. C'est une question de flair. Avis au compagnon: qu'il se dise qu'au moment qu'il le cherche, Gide aussi est en quête de lui. C'est ce qui fait l'intérêt surprenant de sa camaraderie: sans cesse à l'affût, sous son allure capricante, Gide, tombant en arrêt, aime à faire partager ses découvertes. Elles sont nombreuses dans ses journées; il va de surprise en surprise. Son oeil donne un soudain relief aux horizons et se fixe à ses pieds sur tout ce qu'on ne verra pas deux fois. Toujours il m'a semblé que la Création attendait pour s'achever le passage attentif d'un *connaisseur*, celui dont la surprise toujours jaillissante, jamais déconcertée, sait découvrir le phénomène unique et le noter, je veux dire juger de sa valeur et l'exprimer. Ce qui m'a le plus frappé de la perception si rapide de Gide, c'est que les mots, et les plus justes, lui viennent d'un seul coup pour la dire. Souvent un seul regard lui suffit: il s'émerveille

et passe. Je vivais à Rome depuis plusieurs mois; Gide entre un matin m'éveiller pour que je voie le jour frapper les obélisques. Je répondis, dormant encore : je les ai vus cent fois. — Mais pas comme ce matin, — et de qualifier la lumière. Je pus alors pressentir, à ma fenêtre, pendant que Gide s'occupait déjà d'autre chose, que le spectacle resterait inoubliable. Le jour se lève tôt pour Gide lorsqu'il a pu dormir quelques bonnes heures. Déjà plein de projets, enrichi des idées de la nuit fortifiées d'une longue suite de méditations, le voici tout joyeux, humant l'air, prêt à jouer. Amusé de se sentir vif, il attend avec appétit le breakfast et fouille avec une impatience enfantine son courrier. Les lettres ennuyeuses, un instinct sûr les écarte d'abord. Les lettres tristes, cris d'un prisonnier, d'un réfugié aux abois, ne manquent guère chaque matin. Il faut y répondre en premier et courir à la poste. Voici la journée commencée. Elle sera exemplaire — et très longue. Prêt à toute éventualité, Gide n'est pas sorti sans un petit Goëthe ou quelque livre d'étude. Il épie, suivant la saison, les progrès du printemps, l'annonce de l'automne. Tout nourrit sa méditation et rien ne l'en détourne. J'ai sous les yeux un homme qui, sans se guinder, se donne à lui-même, sa loi. C'est en accord avec la Nature, et d'abord la sienne, qu'il évolue, sinueux, entreprenant plusieurs tâches dont chacune le ramène au coeur de son souci. Un constant désir de beauté l'anime — et celui de vivre. Le plus souvent, détaché de lui-même, il semble n'avoir pour fonction que permettre à l'étrange de l'étonner et à autrui de suivre, sous ses yeux, sa voie secrète.

Ce solitaire n'est jamais seul. Des liens mystérieux se tissent sur son chemin. Le goût de l'inconnu — et des inconnus — le pousse à sortir, explique ses détours, ses retours. Cet homme réputé hautain est camarade du passant sur les routes. On le voit passionnément écouter les confidences, les encourager. Indulgent, non prévenu, seule peut le courroucer la falsification — et encore, dans le temps de la découvrir et d'en connaître les procédés, la curiosité l'emporte-t-elle. Il habita divers pays, mais ne put aimer que ceux où les gens sont aimables. Un naïf besoin d'affection, de bienveillance, lui fait toujours attendre une réponse à sa diffuse tendresse. Il a gardé ses illusions; toujours jeune, et rajeuni par le voyage, il part pour chercher de nouveaux amis. Qu'apporte-t-il aux autres? L'image sereine d'un homme encore que tout frémissant. Que leur demande-t-il? D'être eux-mêmes — et, messenger de joie, bienveillant éveilleur, s'oubliant, il les confirme dans leur route et, sourcier, leur indique où boire. S'il aime plus particulièrement la jeunesse, c'est par extrême affinité. Gide ne manque guère chaque jour de jouer. Il prend des récréations : une partie d'échecs s'il trouve un partenaire — ou quelque jeu d'adresse qu'il sort de

sa poche et qui peut passionner tout un village. Les mille petits talents de Gide me surprennent toujours.

Dans une auberge de la Jeunesse, un soir de la Saint-Jean, je le vis organiser les feux qui faisaient fuir en jappant les écureuils. Improvisé bûcheron, Gide jetait au brasier des souches, des broussailles et sifflait comme un Peau-Rouge à travers la forêt pour nous inviter à la ronde. La joie de Gide, noirci comme un diable, ensuite, à boire à minuit une limonade glacée fut lyrique. Parmi tant de fugues, je le revois ne faisant fi jamais, nulle part, des biens particuliers de la table : gelées de Pontigny, miel de l'Hymette, primeurs de Fez, noisettes de Sorrente, cassées entre les dents. De tout ce qui passe Gide tire une joie qu'il communique autour de lui. S'adaptant à chaque terre, il y règne; il y étend les droits du coeur. Lui, si exalté par un ciel pur, il faut l'entendre louer la beauté du mauvais temps, les menaces d'orages. Il sait, de tout, faire un sujet d'émerveillement; il ne voit rien qui ne l'enivre : la couleur d'un insecte, la beauté d'un enfant, un acte noble, la grâce. Un instinct sûr le dirige vers la beauté la plus nouvelle, inaperçue, intacte. Sa première impression, la meilleure, est lucide, brûlante. Quand il commence à s'expliquer, il cède trop de terrain, non pas qu'il ait changé d'avis — mais déjà il s'est mis à votre place. Un seul moyen de l'influencer : employer les moyens qu'il emploie lui-même : suggérer tout au plus, parler à demi-mot, laisser entendre plutôt que dire. Mais est-il besoin de parler avec un homme qui aime le silence, l'entend, et sait y répondre? Mes souvenirs d'entretiens avec Gide sont nombreux — et je ne l'ai pas, ici, fait parler une fois. L'homme que je voulais peindre, le voyageur, il fallait le montrer vivre et j'ai de Gide tant de souvenirs muets. Celui-ci, le dernier, sur un plateau de l'Attique, parmi des bergers montagnards. Nous avions gravi les prés au-devant d'eux. Ils nous firent entrer dans leur cahute, puis, dehors, dénombrèrent devant nous leurs troupeaux. Chacun était chargé de quelques bêtes appartenant à son père; un seul, orphelin, servait. C'était en 1939, au moment de l'invasion de l'Albanie; les tristes nouvelles qui affolaient la Grèce étaient montées jusqu'aux bergers qui, apprenant que nous étions Français, nous saluèrent comme des amis, de possibles sauveurs. Nous avions avec nous quelques oranges qui passèrent aux enfants; les aînés reçurent du tabac. Très dignement ils acceptèrent ces dons. Nous retrouvions le culte antique pour l'hôte et, sans paroles, ignorants de la langue, sur ces monts dénudés, une éternelle sympathie humaine. Nous fîmes nos adieux à ces nobles rustiques. Je n'oublierai jamais (Gide non plus, j'en suis sûr) le geste élémentaire de l'orphelin qui prit la main de Gide et la porta spontanément à ses lèvres.

ROBERT LEVESQUE

Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos — et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées — tout ce qui compromet la justice; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entier disponibles.

(Les Nourritures Terrestres.)

MOMENTS D'ANDRÉ GIDE

AVEC L'IDÉE DE DIEU

par GALIS

QUELQUES moments: une page de revue nous astreint à bien peu. Un curieux d'idées, comme nous, se bornera peut-être aisément ici, bien que sans grand mérite, à un petit nombre de lignes, claires, de l'auteur des *Nourritures Terrestres*. Nous essaierons, en cette brève recension, et, en une matière où la foi n'est pas seule engagée (le problème de Dieu est au centre d'une étude rationnelle des causes) de relever les insuffisances de quelques formules prises dans un petit livre paru à New-York en 1944: *Pages de Journal 1939-1942*. Ces pages comprennent deux «Interviews Imaginaires» et des feuillets d'un «Carnet Vert» groupées et intitulées: «Dieu Fils de l'Homme» (1). Nous parlerons pour terminer d'un feuillet de journal, daté de Fez, Octobre 1943, publié au Caire (2).

La première des Pages du livre est du 10 septembre 1939. C'est en Mai 1940 que l'auteur pense le plus à Dieu. Mai 1940: premiers jours d'une agonie, sous les coups de l'invasion. A une telle heure, l'angoisse «perd son éloquence particulière», l'art n'est plus à la mesure de ce désordre. «Requis de toutes parts, et n'y pouvant suffire, (l'artiste) renonce, il est désemparé. Il ne lui reste plus qu'à chercher refuge en lui-même ou qu'à trouver refuge en Dieu. C'est ainsi que la guerre permet à la religion de faciles conquêtes» (12 Octobre). Mais aussi la peur de la guerre, qui nous étreint en ce moment et qui a fait dire au Pontife Romain, conquérant par état: «C'est l'heure de l'Eglise» Et encore ces conflits intérieurs, particuliers, ces peurs de l'âme, sa simple recherche du bonheur. Mais c'est trop réduire les circonstances où l'idée de Dieu vient nous hanter: elle sait conquérir difficilement, dans la sérénité même, où tant de penseurs l'ont reçue.

Sérénité qui se concilie au reste avec le deuil, s'en détache assez pour que la simple hantise de Dieu n'ait plus rien de ce défaut que Gide paraît trop redouter. Comme en cette nuit du 18 Mai où son cœur se livre assez, croyons-nous, et aurait peut-être voulu d'une conquête totale. «Tout se pâme, écrit-il, et semble s'exalter dans la clarté d'une lune presque pleine. Les roses et les acacias mêlent leurs parfums. Les sous-bois sont étoilés de lucioles. Je songe à tous ceux pour qui cette nuit si belle est la dernière et je voudrais pouvoir prier pour eux» Ces mots: «prier pour quelqu'un», il les a «soigneusement vidés de tout sens». En quoi, il exprime plus qu'un vague regret.

Plus tôt, le 1er Mai, n'était-il pas encore moins pressé par l'angoisse des malheurs publics? Il y parle d'un «esclavage» qu'il voudrait «secouer: le vice impuni, la lecture», moins «amusement... que simple distraction», et «mieux vaudrait, dit-il, donner complète vacance (à son esprit) plutôt qu'interposer sans cesse un écran entre lui-même et Dieu».

La présence de Dieu, on le voit, agit avec autant de force aux heures où l'artiste, l'homme plus simplement, est libéré de la douleur. Liberté partielle, nous l'admettons, mais qui devrait nous autoriser à ne pas faire du seul désespoir l'occasion d'une conquête.

Gide, dans le désespoir, s'éloigne au contraire. Alors il lui arrive de se louer de ne pas croire en Dieu. S'il avait cru, il aurait «constaté, dit-il, l'insuffisance de Sa Bonté, la faillite de Sa justice, ou Son impotence...» (9 mai) C'eût été à défaut d'une foi suffisante, et d'un peu de doctrine. Le croyant ne situant pas dans la vie présente la solution du problème du mal, n'est pas près d'accuser la Providence. Il jouit aussi d'un commencement d'explication.

Au surplus le malheur n'est jamais total, si nous

prenons l'exacte mesure de notre individu concret, agissant, de notre personne, selon l'expression de notre doctrine. Au regard de Dieu, non seulement, mais encore à celui de la pensée, «occidentale» précise Gide, l'individu est bien, comme il le dit, «plus précieux que tous.» (25 Mai) De là une sorte de détachement d'un malheur même accablant. «Parmi tant de sérénité, je ne parviens pas, note Gide le 9 Juillet, à me sentir très triste». Et il ajoute sagement: «du reste je ne le cherche pas et je crois que, dans le deuil également, il est mauvais de se forcer». Vraiment «précieux» l'individu, et, dans l'épreuve, capable, en s'en dégageant, d'en discerner les effets salutaires sur son esprit. Ainsi reliées au malheur, ces annotations peuvent cependant être rattachées à un état en quelque sorte heureux.

Plus sereines encore les heures où la hantise de Dieu nous a valu les pages peu nombreuses, que Gide a intitulées: «Dieu Fils de l'Homme». Car, en Gide, chrétien perdu, le problème de Dieu est lié à celui du Divin Maître. Et comme il essaie d'abord de se passer même de l'éthique chrétienne où se replient ceux qui dénie toute valeur aux parties dogmatiques de l'Évangile! A l'interlocuteur imaginaire qui lui prête un instant la pensée d'un choix uniquement «entre la position chrétienne et celle prise par Goethe», il répond: «Goethe n'enseigne pas l'héroïsme et nous avons besoin de héros. Le christianisme peut nous mener à l'héroïsme, dont une des plus belles formes est la sainteté, mais tout héros n'est pas nécessairement un chrétien». Cette sainteté, fruit du précepte évangélique, est bien plus qu'«une des formes de l'héroïsme»: elle va plus loin que celle de ces formes qui «se passe volontiers du soutien et du réconfort de la Foi». Celle-ci, même désintéressée, même si elle n'est pas dédiée à la gloire du héros, n'est rien auprès d'un héroïsme voué à la gloire de Dieu, du fait même de cette dédition, l'idée d'un Dieu personnel et infini étant admise. Et l'on conçoit dès lors qu'il ne puisse nullement se soutenir sans «intervention surnaturelle». Que vient faire ici l'apologue du navire en détresse, circonstance exceptionnelle et sans rien de comparable à la détresse multiforme secourue par tel saint missionnaire et qu'il ne cesse de retrouver comme multipliée à l'infini? La mort de Strozzi nous laisse froids à bon droit; en quoi est-il héroïque de renier Dieu et de se borner à dire: «Ma feste est finie»? Fort bien mais il n'a fait que se résigner, mieux que d'autres, à l'inévitable fin. Difficile sérénité si l'on veut mais un saint chrétien, encore une fois, s'élève plus haut, dans un dernier acte d'abandon aux mains de son Auteur, doublé d'un acte d'amour, de cet amour sans lequel, aux dires de Saint Paul, toute oeuvre belle serait vaine.

C'est à un degré moindre que se situe l'attente d'une récompense, et plus bas encore la peur d'un châtimement. La crainte de Dieu, est le commencement — et rien que le commencement — de la sagesse. Lorsque le saint l'éprouve, il ne s'y arrête pas. Mieux il accepte de la ressentir, précisément parce qu'elle l'humilie. Et par là il rejoint cet état fait d'humilité, qui est au sommet de son héroïsme, où il se dénie tout mérite au point de redouter un châtimement même limité.

Mais Gide — que nous avons quitté un instant — s'alarme de ce qu'il pourrait sans conviction céder à l'entourage, et du même coup à l'Eglise, pour «sauver des âmes» d'accord en cela avec tant de saints chrétiens, mourant en martyrs, sans souci du trouble semé ainsi dans l'entourage demeuré fidèle à d'autres cultes.

Et de quelle importance particulière l'Eglise revêtirait-elle une conversion in articulo mortis? Elle a de plus utiles exemples à citer, d'adhésions d'humains en pleine possession de la vie.

Dans le second dialogue, André Gide se hâte au surplus de nous dire que rien dans l'Evangile ne le rebute. Il le distingue en effet de ce que «l'Eglise exige: la Foi». Mais l'Evangile lui-même l'exige, avec l'obéissance à l'Eglise.

Il parle de «croyance aveugle». A tort! La foi ne discute pas l'essence d'un dogme, soit!

La raison s'y exerce aussi. Elle doit intervenir en un point d'importance: la valeur du témoignage qui fournit ce dogme. Elle se demandera si celui qui l'enseigne est autorisé. Elle s'adjoindra la foi et ne sera pas exclue par elle, dans cet examen qui est de sa compétence à elle, raison. Son examen accompli et supposé favorable, outre sa part dans le travail d'interprétation, elle laisse à l'acte de foi les données dogmatiques.

Elle n'aura pas pour autant renoncé à son rôle: elle aura encore le droit de dire que de telles données se concilient avec celles que ses propres lumières lui fournissent dans le domaine de l'abstraction comme dans celui des sciences expérimentales. En passant disons que si l'objet de la foi était strictement de l'un de ces domaines, cette foi cesserait d'être. Elle n'est que parce que son objet ne se peut confondre avec celui des sciences humaines. C'est en ce sens que de vieux auteurs ont parlé d'absurde, par une exagération de langage voulue, qui de nos jours scandalise, faute d'être entendue.

En bref, le dogme seul, considéré en lui-même, en dehors de ses rapports avec notre raison, est objet de cette foi dite aveugle et qui ne doit pas l'être au fond. Sans en être un interprète autorisé, nous croyons savoir que l'Eglise a toujours condamné ce fidéisme monstrueux dont on l'accuse encore, d'autant plus que c'est précisément à notre raison que l'acte de foi est proposé.

Et ici, à telle difficulté soulevée par Gide, l'Eglise, répondons-nous, refuse, certes, toute valeur surnaturelle à l'oeuvre opérée sans la foi, sauf ce que Dieu donne gratuitement: une lumière suffisant au salut de l'incroyant précisément de bonne foi.

Jusqu'ici, de ces «Interviews», nous avons indiqué la marche indirectement, à travers la discussion que nous en avons faite: et c'est forcé. Leur auteur expose ses doutes sans vouloir nous en parler davantage. Vers la fin il est amené à effleurer un sujet, qui sur le moment ne le retient pas. Mais l'impression lui en reste et plus tard son attention s'y fixe, et en voici l'essentiel, pris dans le «Carnet Vert» à la date du 12 février 1942. vez-vous abandonné?

Il a retenu, des paroles de Jésus en croix, «cette parole terrible»: Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné.

Et il «la peut expliquer ainsi»: «défaillance momentanée, car la chair est faible... preuve que Jésus s'est vraiment fait homme. Et Dieu, encore qu'il soit Amour, se refuse à le secourir, afin que tout soit accompli. Pourquoi m'avez-vous abandonné? Pour que l'humanité soit rachetée par toi. Tu ne serais pas, sinon, le Sauveur».

Et André Gide poursuit: «Tout devient ainsi très clair, logique et rassurant. Mais ce n'est nullement ainsi que cela nous est présenté».

Pourquoi? Parce que seuls Mathieu et Marc rapportent la «parole terrible», et non pas Luc ni Jean, car elle «leur paraît ce qu'elle est, très dangereuse».

A la page qui précède il nous dit en quoi, selon lui, elle serait dangereuse: «le Christ, en croyant et en faisant croire qu'il avait partie liée avec Dieu, se trompait et trompait: ...Celui qu'il appelait «son Père» ne l'avait jamais reconnu pour Fils et... tout l'enseignement surhumain du Christ se passait en dehors de Dieu, à l'encontre». Combien Gide se trompe, lui, et bien qu'il cite la parole où nous pouvons, et très jus-

tement, «rétablir la filiation: Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains.»

Le 12 février Gide écarte cette parole qui rétablit. Mais comment s'arrête-t-il aussi à un prétendu «souci» de Luc et de Jean, qui les aurait déterminés à ne rien dire de ce «Pourquoi m'avez-vous abandonné?» Dangereux détail? Combien plus dangereux, tout le récit même de la Passion et de la mort en croix, ce «scandale de la croix», que Luc et Jean nous donnent avec autant d'ampleur que les «deux naïfs premiers évangélistes»!

Ce qui vraiment, chez les quatre, rétablit tout, ce qui, aux dires de Saint-Paul — 1 Cor. XV 12 — constitue le signe essentiel, sans lequel tout christianisme serait vain et trompeur, c'est la Résurrection. De ce récit, Gide ne mentionne rien, du moins dans les pages qu'ici nous avons examinées.

Malgré tout, il poursuit ce voyage vers Dieu, et à Fez, en Octobre 1943, il ne veut pas de cette solution que propose René Guénon, «de cette résorption... de l'individu dans l'Etre éternel». Non! il est «occidental... du côté de Descartes et de Bacon», malgré «les méfaits de l'inquiétude occidentale... les guerres (qui) en sont un sous-produit». Et si l'Occident a ouvert «la fatale boîte de Pandore, cette aventure valait la peine qu'elle nous coûte, valait la peine d'être courue», et faute de pouvoir reculer, «nous devons la mener jusqu'au bout. Et ce bout, cette extrémité, je tâche de me persuader que c'est Dieu, fût-il atteint par notre ruine». A ce propos Gide aurait pu se rappeler le «Qui perd sa vie, la sauvera» de l'Evangile. Comme lui, nous ne voulons pas «d'une sagesse qui consiste à se retirer du jeu». Et admirons le juste courage qui lui fait dire encore: «Je veux en être et dùt-il m'en coûter».

GALIS

(1) Jacques Schiffrin, Pantheon Books, éditeur.

(2) «La Marseillaise», 29 Décembre 1945.



PENSÉES DE GIDE

J'ai toujours préféré le bouton plein de promesse à l'épanouissement de la fleur, le désir à la possession, le progrès à l'achèvement, l'adolescence à l'âge mûr.
(La Guirlande des années: Printemps)

Rimbaud, Debussy, Cézanne même, peuvent ne ressembler en rien au passé de notre tradition sans cesser pour cela d'être Français; ils peuvent différer de tout ce qui a représenté la France jusqu'aujourd'hui et exprimer encore la France. Si la France n'est plus capable de nouveauté, pourquoi serait-ce qu'elle lutte?
(Incidences: Réflexions sur l'Allemagne)

Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme.
(De l'Influence en littérature)

Il n'est pas une des qualités du style classique qui ne s'achète par le sacrifice d'une complaisance.
(Billets à Angèle)

Malheur aux livres qui concluent; ce sont ceux d'abord qui satisfont le plus le public; mais au bout de vingt ans, la conclusion écrase le livre.
(Billets à Angèle)

Il ne m'arrive pas de regretter de ne pas «croire»; mais il m'arrive souvent de me dire: heureusement que je ne «crois» pas!
(Pages de Journal: 1939-1942)

Ce qui permet de croire aux sentiments simples, c'est une façon simple de considérer les sentiments.
(Préface aux «Fleurs du Mal»)

LETTRE DE M. ANDRÉ GIDE

AU DR. TAHA HUSSEIN BEY

Les deux lettres que nous reproduisons servent de préface à la traduction arabe de «La Porte étroite». Cette traduction, due à un jeune damascène, Monsieur Nazih el Hakim, et révisée par le Dr. Taha Hussein Bey, vient d'être publiée dans la collection que dirige l'auteur célèbre du «Livre des Jours». (N.d.l.r.)

Paris, le 5 Juillet 1945.

Monsieur,

J'ai souvent marqué dans mes écrits le grand attrait qu'avaient exercé sur moi le monde arabe et les lumières de l'Islam. J'ai souvent et longtemps vécu en compagnie d'arabisants et d'islamisés, et ne serais sans doute pas le même, si je ne m'étais jamais attardé sous l'ombre des palmiers après avoir goûté jusqu'à l'ex-lase l'âpre brûlure du désert. J'ai su dépouiller alors les revêtements de notre culture occidentale et retrouver une authenticité humaine perdue. Mais jusqu'aujourd'hui, si j'ai beaucoup reçu, beaucoup appris du monde arabe, il ne me paraissait pas que la réciproque fût possible; et c'est pourquoi votre proposition me surprend. Une traduction de mes livres en votre langue... A quels lecteurs pourra-t-elle s'adresser? A quelle curiosité peut-elle répondre? Car (et c'est, m'a-t-il paru, une des particularités essentielles du monde musulman) l'Islam à l'esprit humain apporte beaucoup plus de réponses qu'il ne soulève de questions. Me trompé-je? Il se peut. Mais je ne sens point grande inquiétude chez ceux qu'a formés et éduqués le Coran. C'est une école d'assurance qui n'invite guère à la recherche; et c'est même par quoi cet enseignement me semble limité!

Enfin, de tous mes livres, il n'en est point, eussé-je pensé, de plus étranger à vos préoccupations que ma «Porte Étroite». En quoi cette insatisfaction mystique que j'ai peinte ici peut-elle toucher des âmes assises dans la certitude? Quel écho ces prières et ces appels chrétiens pourront-ils trouver parmi vous? Ils sont même si spécialement jansénistes et protestants qu'il y aurait grande erreur à juger d'après ce livre de l'état d'âme ordinaire des chrétiens. Même parmi nous, occidentaux ou septentrionaux, cette forme de mysticisme reste exceptionnelle, et même parmi les âmes formées par la religion protestante. Ai-je mis dans ma «Porte Étroite» assez d'humanité authentique et commune, assez d'amour, pour émouvoir ceux qu'une instruction différente aura su maintenir à l'abri de semblables tourments?

J'attends le succès de votre traduction pour le savoir et, quoiqu'il advienne, veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux.

ANDRÉ GIDE

La lettre que voici pourrait, je pense, tenir lieu de cette introduction que vous me demandez pour votre traduction.

RÉPONSE DE TAHA HUSSEIN BEY A M. A. GIDE

Le Caire, le 5 Janvier 1946.

Monsieur,

Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'Islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions. Ils étaient tout au plus capables de vous faire connaître le folklore de leur pays soumis à l'influence du désert voisin.

Vous avez vu d'autres musulmans, bien au courant peut-être de votre culture occidentale, mais à coup sûr très peu familiarisés avec notre culture orientale. Quant aux arabisants qu'il vous a été donné de connaître, ils se souciaient, comme c'est leur métier de le faire, plus de la lettre que de l'esprit des textes. Les uns pas plus que les autres n'étaient en mesure de vous donner une idée exacte du Coran et de son influence sur les intelligences et les cœurs: loin d'inviter à la tranquillité, l'Islam pousse l'esprit à la réflexion la plus profonde et suscite l'inquiétude la plus tourmentée. Les cinq premiers siècles de son histoire en sont la preuve la plus convaincante.

Cette tranquillité qui vous étonne, ce calme qui vous surprend, cette limitation qui vous afflige, ne sont pas, croyez-le, le fait de l'Islam, mais bien plutôt une importation étrangère. Vos rapports avec musulmans et arabisants ne vous ont pas permis de voir l'an-

goisse que l'Islam a soulevée dans toute l'Arabie pendant les deux premiers siècles de l'Hégire, angoisse qui a donné à la littérature mondiale la poésie amoureuse la plus lyrique et la plus mystique.

Vous avez été amené à croire que l'Islam donne plus qu'il ne reçoit, et ce n'est pas exact: il a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commencé par recevoir Judaïsme et Christianisme; puis l'Hellénisme, les civilisations iranienne et hindoue. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XV^{ème} siècle. Quand on est arrivé à accomplir une telle tâche, on peut recevoir la culture de l'Europe moderne, et on la reçoit bien.

Vous surprendrais-je si je vous disais que «La Porte Étroite» n'est pas le premier de vos livres traduit en notre langue? De «La Symphonie Pastorale» il existe, depuis une dizaine d'années déjà, une version en arabe, plus d'une fois éditée. Une traduction de «L'École des Femmes» a suivi celle de «La Porte Étroite». On projette d'offrir aux lecteurs d'ici «Les Faux Monnaieurs». Peut-être traduira-t-on bientôt «Les Nourritures terrestres», «Prométhée» ou «Paludes»?

Il mérite certes votre confiance, cet Orient arabe qui répand votre message comme il l'a fait jadis des maîtres de l'antiquité. Et comprenez notre joie de vous avoir parmi nous au moment que deux de vos oeuvres vont être connues du grand public musulman. Heureux serions-nous si leur succès pouvait vous assurer que l'Islam sait recevoir comme il sait donner.

TAHA HUSSEIN

ANDRÉ GIDE

OU LE BAROMÈTRE DES TENDANCES...

par **ELOY TROUVÈRE**

Il paraît que Gide est parmi nous. On l'a aperçu quelque part dans la Haute Égypte près des chutes du Nil d'Assouan, se reposant dans la quiétude des sables... Je ne sais pour quelle raison, il a choisi notre pays à l'Algérie des Nourritures Terrestres, qui a eu toujours sa prédilection. Mais ça nous remonte de le savoir parmi nous, même s'il voyage incognito ou autrement dit, s'il tient absolument à nous éviter. Ce qui est bien son droit, et pour un grand écrivain, une façon de défendre sa personnalité.

N'oublions pas d'ailleurs que Gide est entré dans le grand âge, et nonobstant ses sept lustres, il a déclaré qu'il a choisi le désert, comme site idéal pour mettre à point certains ouvrages.

Le bain d'Égypte est bien symbolique. Voilà comment Claudel le chante pour le Seigneur, lors de la fuite en Égypte: «Pourquoi ce bain à nouveau dans le Nil... cette immersion du verbe libérateur au fond de cette goultière, de cette Vallée de l'ombre et de la Mort, de ce pays soustrait à l'esprit où ne soufflent que des vents brûlants, et sur qui, traduite de tous côtés par un pullulement d'écritures animales, ne cesse de peser la condamnation de l'immobilité...»

Et voici la réponse dans la même forme imagée: «C'est le pays qui s'est fait lui-même et que chaque année, vomie des entrailles de l'Afrique, envahit une nouvelle provision de boue. Il était nécessaire que l'enfant divin fût compagnie en silence avec tous les monstres, qui sur le bord du fleuve inépuisable, blasphèment le soleil et la durée. C'est là que tous les péchés sont ensevelis par couches superposées, comme des peuples morts et mêlés à toutes sortes de momies bestiales et des poupées, pour servir de sol à leur tour à cette nouvelle génération empoisonnée qui déjà pointe au-dessous...»

Mais l'Égypte n'est pas uniquement le pays de la naissance et de l'élan des monstres, comme l'entend Claudel... Elle est aussi le pays des refontes et des ajustements. C'est à Alexandrie que Philon le Juif a ajusté les écritures juives, avec tout leur mysticisme qui leur ajoutait du «grimant», à la pleine lumière du platonisme. Gide vient-il parmi nous, pour retremper dans une eau millénaire des vieilles valeurs ou tout simplement pour aiguïser ses couteaux...

Il a la manie de s'en prendre — rageusement même — à toute forme courante de pensée. Jadis il avait attaqué Rousseau et Gourmont, pour avoir dit, que la nature est peu changeante et plus particulièrement la nature française, tellement agrippée aux raisonnements et aux formes préconçues. Aujourd'hui il doit attaquer — si sa manie encore le possède — cet existentialisme, sorti un peu de lui...

Dans quatre mots Wilde n'a-t-il pas pressenti Sartre en écrivant: «Être prématuré, c'est être parfait». Et qu'a-t-il fait d'autre Gide, que de chercher dans son Journal et ses Voyages, à devancer la vie.

Le «Sartrisme» n'est-ce après tout que la pente naturelle du subjectivisme gidien! Tu vas me promettre de ne plus te conjuguer, lui dira notre Sphinx. Ah cette maladie de se fouiller pour se mieux retrouver, qui a commencé avec Paludes. Toute l'Europe t'a suivi jadis, dans cette attrayante gymnastique. Cela a servi, un peu à casser les reins à la prosodie, faite des conventions et des mensonges. Un nouveau jet en sortit, qui éclaboussait les vieux classismes étalés en vitrine.

Puis tu t'es mis à prôner dans un subtil flirt marxiste, les pelouses court-tondues des littérateurs soviétiques. Le style Pouchkine allait-il nous sauver du

style «canular». Une terrible tentation nous y poussait après avoir lu Proust. C'est Kemp qui le dit dans un numéro des Nouvelles Littéraires. Mais aussi, mais surtout tes «Nourritures» qui nous donnèrent l'habitude de lever la langue vers toutes sortes de fruits.

Par bonheur l'Histoire veillait à cela. Elle nous a permis une pause: Consigner des choses définitives, au fur et à mesure qu'elles se présentaient. C'est là une formule qui a fait l'affaire de la Résistance en France et ailleurs. Elle l'a dotée d'une légende nécessaire. Sans légende en effet la révolution, avait-elle un sens précis?

Tout comme 89, l'an 40 devait survivre et les suivants. L'évènement «nu», dégagé de toute vaine fioriture, était là derrière le talus. Une drôle de lumière l'accompagnait, qui en disait long sur lui, le vantant plus que mille ans d'éloquence...

Fol qui n'a profité de cette aubaine. On n'avait qu'à ouvrir son calepin. D'après annotations sortirent de France, de Russie, d'Espagne, de Grèce. Pour une fois on n'avait pas à pousser au canular.

Et pourtant... l'esprit de recherche du français est bien autre chose... On eût dit que pour lui, il n'est pas convenable de s'aplatir sur une piste à sabots... Comment le concilier cet esprit, haut d'une aulne, avec cette fureur qui nous vient d'un coup, d'enfoncer le museau dans tous les recoins. Et on ne trouve pas alors de terrain assez accidenté pour cela.

Gide fut assez fort pour renier, après l'avoir glorifiée... cette sorte de littérature. A-t-il prévu qu'on ne pouvait que s'énervier, à la longue, avec elle... lui qui reprochait à Poulaille son «quelque chose à dire».

«Quelle illusion! écrivait-il en 36, et combien ne sent-on pas en lisant tel reportage que, et si important et passionnant que celui-ci puisse être, en dehors de ce qu'il a vu, l'auteur n'a rien à nous dire. La question commence précisément où la laisse Poulaille...»

Partant de cette borne — disons la page vécue, faisant allusion à nos récits de la Résistance — commence d'après Gide, la possibilité de l'écriture. Et nous voyons avancer, après les impulsifs qui ont craché leurs entrailles, lorsque cela a commencé à «des cuire», les modérés, plus posés qui reportent à la pensée, à la profondeur, cette sensation du moment:

Un de ceux là Alexandre Arnoux, un pas pressé comme les autres, écrit dans «Hélène et les Guerres»: «Toujours debout au seuil de la Place, le songeur s'éveille et se surprend. Mais comment se débrouiller, se clarifier sans amputation, sans amoindrissement, sans destruction de notre somme confuse. Tant de lie. Trop simples, abstraitement et rigoureusement construits nous nous évaporerions dans l'épure».

Se mettront donc, les écrivains de demain, et par réaction aux Giraudoux d'hier, batraciens aux gants glissants, à écrire sur le granit... dira le Sphinx à Gide, et fera la même confiance qu'à Peyre, qui lui aussi est venu le consulter:

Cette guerre, dont le principal avantage demeure le fait d'avoir réduit les distances dans les cinq parties du monde, sera cause demain que les patrimoines nationaux se trouveront enrichis de toutes sortes de parfums et d'images exotiques. Le principal conservateur prêchant vainement pour un racisme unificateur. Maurras puisqu'il faut l'appeler par son nom, se verra confondu et ce qu'il dénonçait comme soi-disant abâtardissement des valeurs, sera le plus riche enrichissement national. Et c'est la France, nation la plus ouverte à l'étranger, qui incontestablement tirera le plus de profit.

Pour Peyre l'initiateur de ce néo-classicisme, c'est bien Claudel, le plus grand voyageur après Colomb et proxénète des visions fulgurantes! Mais ceci a été mieux encore et dans un sens plus complet, présenté aussi par Gide.

«Ce qui fait le charme et l'attrait de «d'Ailleurs» écrit-il, de ce que nous appelons exotisme, ce n'est point tant que la nature soit plus belle, mais que tout nous y parait neuf, nous surprend et se présente à notre œil dans une sorte de virginité. Ce ne sont point tant «des fleurs plus larges», que les «parfums non éprouvés». Cet aiguillon de la nouveauté, nous n'en ressentons plus la pointe, si l'émousse l'accoutumance. Cela ne dépend point des choses, mais de ce que nous nous blasons et ne ressentons un parfait ravissement qu'au premier contact».

Combien attrayant le caméléonisme olympien de Gide! Des faces lisses à glisser sur elles, éperdument et à l'infini. Pourtant quelle folle envie d'opposer à tout cela, une résolution brutale, à plus forte raison si elle satisfait, comme «l'existentialisme», déjà nommé, ce besoin «d'absolu» du siècle, qui veut vite, «en finir», au risque de s'écorcher pour de bon...

Le subjectivisme aux mille facettes de Gide me fait penser au radicalisme d'un Léon Blum, trouvant moyen de s'arranger toujours devant l'opinion, se complaisant dans un clair-obscur de circonstance. Le bon vieux Blum a fini par décolorer, et son parti avec lui... On lui reproche précisément son manque de résolution, de n'avoir pas été un Jaurès dès le début.

Un reproche analogue peut s'adresser aussi à Gide.

Trop de ratiocinations dans son oeuvre. Plutôt que ces envois à la teinturerie, chaque semaine, se complaire à la saleté totale... Il est vrai qu'elle était dans les Caves du Vatican, et que pour un temps, elle a travaillé un peu pour lui.

Je suis contre ceux qui se bouchent le nez, se détournant de la manière la moins sympathique de l'histoire, de ce snobisme de la laideur qui commence par Nausée et avance résolument dans le reste de l'oeuvre sartrienne... Cet étal, je le trouve, en quelque sorte, indispensable... Qu'on fasse sauter de temps en temps les soupiraux des égouts, autrement l'épidémie prendra plus rapidement encore. Au temps de Lautréamont, tout était encore hermétiquement fermé. Mieux vaut laisser le microbe se promener au soleil. Le rayon, toujours fort, est là pour le recevoir...

Sartre, d'autre-part, est une sorte d'auto-vaccin pour les ardents. Je veux désigner tout ce flot mystique en quête de placement, que les religions ont tôt fait d'endiguer dans leur sein après chaque guerre. «Seul parti à prendre, écrit Mauriac dans un numéro de Carrefour... jailli des entrailles de ce peuple exténué». Mais n'est-ce pas précisément, profiter de la fatigue de ce peuple, qui est mauvais?

Que Gide me pardonne, si à son propos, je fais exécuter la danse des lézards qu'il aimait jadis regarder, et qu'il peut suivre chez nous dans les sables d'Assouan. En Egypte, nous avons l'habitude de rester pantelants à regarder sur le sable...

ELOY TROUVÈRE

GIRAUDOUX, CET ENCHANTEUR SOURIANT...

Giraudoux nous a quittés pour toujours, avant que la guerre n'eût atteint son terme. De Tunis, où il se trouvait alors, André Gide a désiré rappeler, dans un article de *l'Arche* (Mars 1944), le charme du grand écrivain français disparu. Nous en donnons ci-dessous les passages essentiels. (N.D.L.R.)

...Le génie même de la France respirait en Giraudoux et répandait son doux rayonnement non seulement sur notre patrie, mais sur terres étrangères, qui, si lointaines parfois qu'elles fussent, surent se laisser émouvoir par ses charmes, et sa subtile force de persuasion. Il est, de nos jours, peu d'influences qui se soient aussi universellement répandues, qui aient à ce point aidé à maintenir et justifier dans le monde entier le glorieux renom des lettres françaises.

Je tiens à fierté d'avoir dès les *Provinciales*, son premier livre, reconnu sa valeur. Il avait la gentillesse de s'en souvenir et reparlait volontiers de cet article que j'avais alors fait paraître dans *l'Ermitage*, le premier me disait-il qu'on ait écrit sur lui, qui l'avait, ce pourquoi, particulièrement touché. Toutes les qualités exquises de Giraudoux transparaissent déjà dans ce premier livre. Presque toutes, car il sut faire preuve, par la suite, d'une pénétration psychologique et d'une pertinence critique singulières; mais, dans toute son oeuvre abondante, trouvera-t-on phrase plus merveilleuse et émouvante que celle-ci que je citais alors, écrite au cours d'une traversée: «*Saint-Miguel-des-Açores, porte des Océans, clou d'émeraude qui fixe le grand lapis, toi dont les cheminées fument, dont chaque lac abrite sept cités englouties, je sais depuis des heures que tu es la terre: chaque pensée que j'envoie vers toi me revient avec un rameau d'olivier*».

Les plus beaux livres de Giraudoux sont écrits sous le signe de la colombe. Non certes qu'il ignore la guerre et garde les yeux fermés sur les désolations qu'elle entraîne; mais encore dans les oeuvres où elle intervient, dans celle dont elle est le sujet même, il travaille à la décontenancer de toute signification raisonnable, de tout sens, entraînant jusqu'au paradoxe une pensée trop encline au jeu, habile à recréer le monde à sa guise, ainsi que feront pareillement les personnages de ses romans et de ses drames.

«*J'avais la certitude qu'une menace terrible planait*

au-dessus de notre bonheur...» dit son Alcèmène à son Amphitryon; et elle ajoute: «*Grâce à Dieu, c'était la guerre... Ce n'était que la guerre*». Et plus loin: «*Il y a sûrement une façon, pour les cadavres, de sourire ou de croiser les mains qui arrange tout*», dit-elle encore.

Nul moyen, sinon par barbarie, de résister au sourire de Giraudoux. Il le garde, ce sourire, jusque dans la mort. Et dans un de ses plus récents écrits, nous lisons encore:

«*Ainsi je pense dans Cusset endormie (exilé dans ma propre ville) dans les dernières heures de cette année (1940). C'est la pire année. C'est la pire nuit. Il neige et il pleut et il grêle et il vente et il verglasse. Mais de tous les sapins du Forez, des Montagnes Noires, des lacs d'Auvergne, ce n'est pas un guerrier à braies et à moustaches tombantes qui vient me rendre visite... mais un héros en chlamyde qui sourit doucement, qui sourit on ne sait pas très bien à quoi, mais cela n'a pas d'importance, car c'est ou à la vie, ou à la mort*».

A présent qu'il s'agit de vivre, réveillés du rêve diapré que suscitait cet enchanteur souriant, nous doutons si, sur cette scène où se déployait sa féerie, nous y engageons avec lui ce qui vraiment fait notre raison de vivre, ou seulement des simulacres de pensée, elles éphémères, dansants et masqués.

Ce n'est pas une étude sur Giraudoux qu'il m'est aujourd'hui loisible d'écrire, ni sur son influence considérable. Mon éloge n'irait du reste pas sans réserves: celles mêmes que l'on entrevoit dans les insuffisantes lignes que je viens d'écrire. Mais c'est sans réserves que je le louerais d'avoir, et avec tant de bonheur, débarrassé notre littérature des fondrières du naturalisme. Il ne sied aujourd'hui que de déplorer la perte d'un des plus exquis, des plus féconds et des plus importants représentants de l'art français dans ce qu'il a de plus prenant et de plus irremplaçable.

ANDRÉ GIDE

EN JOUANT AUX ÉCHECS AVEC ANDRÉ GIDE

par **JACQUES TAGHER**

Lorsque les journaux annoncèrent que M. André Gide s'embarquait pour l'Égypte, tous les amis de la France se réjouirent de l'occasion qui leur était donnée de reprendre contact avec l'un des représentants les plus éminents des lettres françaises. On savait bien qu'André Gide, lors du séjour qu'il fit parmi nous en 1938, s'était appliqué à fuir obstinément le public. Mais, après plusieurs années malheureuses, au cours desquelles les relations culturelles entre la France et l'Égypte avaient été pratiquement interrompues, la présence de ce grand écrivain prenait l'allure d'un symbole, d'une reprise de contact, qu'il convenait de fêter avec éclat.

Cependant, en venant en Égypte, M. Gide n'aspirait, cette fois encore, qu'au repos. Quatre années de sévères restrictions, compliquées d'une grave maladie, avaient, d'ailleurs, affaibli son organisme et accentué sa tendance à l'isolement, qui est un des traits dominants de son caractère. Aussi, très peu de temps après son arrivée dans notre pays, M. Gide s'empressait-il de se cloîtrer dans une véritable retraite, choisissant pour cela le coin le plus retiré de la Haute-Égypte, un coin qui lui était encore inconnu : Assouan. C'est là que, par hasard, j'ai entrevu André Gide; c'est là que j'ai pu aborder ce maître de la plume et jouir du charme de sa conversation.

Une étrange silhouette

Il y avait déjà quatre jours que je me trouvais au «Cataract», sans me douter que, dans cette vaste bâtisse, logeait aussi le célèbre écrivain.

Assis sur la terrasse de l'hôtel, à l'ombre des parasols, je vis soudain se profiler l'étrange silhouette d'un homme drapé, malgré la douceur du climat, dans une longue pélerine noire flottante; son front disparaissait sous un bonnet de pêcheur; il portait de grosses lunettes d'écaille, tenait à la main livres et papiers, et s'avancait d'un pas lent et réfléchi. «C'est André Gide, me dit-on; chaque matin on le voit quitter l'hôtel pour s'isoler dans l'un des bosquets du jardin municipal; il n'y retourne qu'à l'heure du déjeuner».

L'écrivain venait, à ce moment même, de franchir le perron; il jeta un vague regard autour de lui, sembla sortir pour une seconde de sa méditation, puis poursuivit son chemin et pénétra dans le hall. «N'essayez pas, me dit-on, de l'approcher; il est poli, mais d'une politesse froide, souvent dédaigneuse, et vous pourriez en être désagréablement surpris. Un libraire d'Assouan a réalisé d'appréciables bénéfices en laissant croire à ses clients que M. Gide dédicait volontiers ses oeuvres. Et pourtant, voyez-vous, tous ceux qui ont acheté ses ouvrages à cette seule fin, en ont été quittes pour leurs frais».

Fort heureusement, je suis peu sensible au découragement, car devant de pareils propos, j'aurais facilement renoncé à tenter «l'aventure». Mais après tout, me dis-je, les apparences sont souvent trompeuses et la légende tissée autour de Gide est peut-être inexacte. Pourquoi ne pas solliciter un entretien?

Le gong venait de résonner. C'est à la salle à manger, pensai-je, que j'aurais le plus de chance de l'aborder. J'envoyai donc ma carte, et, à ma grande surprise, M. Gide vint à ma rencontre. Dans l'après-midi, autour d'une table à thé, nous nous trouvions réunis M. Gide et un ami, M. Marcel Lévêque, membre de l'Institut français d'Archéologie d'Athènes, ma femme et moi.

Les journées de l'écrivain

On se sera sans doute demandé quel emploi fait M. André Gide de ses longues journées passées à As-

souan. Il est venu en Égypte, disions-nous, pour reprendre des forces. De fait, dans cette petite ville du soleil, Gide se repose. Lui, qui a parcouru le monde et admiré tant de beaux sites, ne se lasse pas de contempler celui qu'il vient de découvrir avec sa joie éternellement neuve de romancier.

Le matin, il s'installe dans un jardin donnant sur le Nil. Il lit beaucoup, écrit peu ou pas, et médite.

Dans l'après-midi, il fait une courte apparition dans les salons de l'hôtel, et se retire dès que les gens commencent à y affluer. Est-ce à dire qu'André Gide dédaigne le monde? Certes non, mais, contre les curieux les mondains qui le poursuivent, il défend farouchement sa solitude. Je l'ai vu pourtant entrer chez une libraire pour s'enquérir de sa santé et échanger quelques mots avec elle; il passe volontiers une heure ou deux chez un compatriote, professeur de français dans les écoles gouvernementales; à l'hôtel, quelle ne fut pas la surprise des musiciens de l'orchestre lorsque Gide, ce grand musicien, s'avança vers eux, certain soir, pour leur serrer discrètement la main et les remercier!

Une partie d'échecs

Mais le violon d'Ingres de Gide est le jeu d'échecs. Il en est si épris, qu'il a préféré sacrifier un ou deux objets nécessaires pour réserver une place à son échiquier, d'ailleurs fort modeste, et dont les pions manquants sont remplacés par des pièces de cinq sous. Et, comme le boîtier risquait d'alourdir la malle, il le laissa en France, se servant d'un vieux bonnet de toile en guise de sac.

C'est le soir, après dîner, que j'eus le plaisir de me mesurer aux échecs avec le célèbre écrivain. Tout entier absorbé par son jeu, il est alors plus que jamais absent du monde qui l'entoure. Sa tactique consiste à asséner à son adversaire de formidables coups de boutoir, l'acculant presque toujours à la défensive. Il lui arrive souvent, d'ailleurs, de parler le lendemain des prouesses de la veille, car il se pardonne difficilement d'avoir perdu une partie!

En fait, Gide est demeuré un enthousiaste et les grandes causes trouvent toujours en lui un défenseur. Rappelons simplement son voyage au Congo à la suite duquel il dénonça certains capitalistes qui exploitaient le pays à leur profit; rappelons également son voyage en U.R.S.S., où, après avoir été invité et princièrement reçu par le gouvernement soviétique, il jugea sévèrement les réalisations du régime sur le plan social.

Sa conversation est d'ailleurs caractérisée par une franchise absolue. L'auteur des enquêtes au Congo et en U.R.S.S. a conservé, à travers la tourmente qui s'est abattue sur la France, ce jugement calme et serein, dénué de passions, auquel ses ennemis se plaisent à rendre hommage. Il garde ainsi le privilège des grandes intelligences: celui de n'être d'aucun parti.

Je n'ai point essayé d'aborder avec lui les problèmes délicats, qui touchent à la période troublée de l'occupation allemande, et qu'il n'appartient qu'aux Français de juger. Égyptien, j'étais plutôt curieux de connaître la place qu'occupait l'Égypte dans son coeur et dans quelle mesure il s'intéressait à elle. J'appris ainsi que l'Égypte ne lui était pas étrangère; il y était déjà venu quelques années auparavant et ne voulant pas se trouver en pays inconnu, il avait consulté certains ouvrages de base. Ces lectures hâtives ne pouvaient évidemment lui donner la clef des problèmes égyptiens; si complexes d'ailleurs il avoue lui-même ne connaître que fort superficiellement ce pays, qui pourtant l'intéresse.

Le prestige de la France.

Comme tous ses compatriotes fraîchement débarqués sur la terre égyptienne, Gide a été agréablement surpris de constater que la langue française est couramment parlée par la majorité des gens lettrés. Aussi, paraît-il désagréablement surpris quand nous lui apprenons que le prestige français, dans ce pays, accuse un léger déclin...

Le maintien du prestige français en Egypte ne peut d'ailleurs, laisser insensible un écrivain aussi épris de son pays, aussi amoureux de sa langue qu'il parle et écrit avec toute l'élégance et la maîtrise d'un art éternel.

Et c'est pourquoi nous demandons: s'étant rendu compte que le prestige culturel de la France en Orient, et spécialement en Egypte, est une réalisation merveilleuse qu'il convient d'entretenir, pourquoi M. Gide n'y apporterait-il pas sa contribution, pourquoi n'essaierait-il pas d'éclairer à son tour ceux qui, en France, se retranchent derrière un optimisme de commande? Gide pourrait utiliser son influence auprès des officiels, il pourrait les engager à s'intéresser à l'Egypte; il pourrait leur parler, les éclairer; Gide, en ce qui le concerne, ne veut pas admettre un recul, il se refuse à envisager un déclin possible de la France en Orient. Il sait que la langue française est à l'origine de ce prestige et qu'il faut la maintenir. Il ne veut pas, de même, que l'on continue d'ignorer ceux qui, en Egypte et dans le Proche-Orient, travaillent dans le silence à entretenir la flamme de l'esprit français, ceux qui contribuent à faire aimer la France...

Je lui demande à ce propos:

— S'intéresse-t-on en France à l'oeuvre des écrivains d'Egypte d'expression française?

— On ne les connaît malheureusement pas, me répond-il.

Cependant, depuis qu'il se trouve parmi nous, M. Gide n'a pas dédaigné de lire l'oeuvre de ces écrivains; il en lit même beaucoup. Ce ne sont point seulement les oeuvres purement littéraires qui retiennent son attention. Bien que les questions sociales ne relèvent précisément pas de son domaine, il a voulu quand même s'y intéresser, car, ayant décidé d'adopter l'Egypte, Gide voudrait se familiariser avec notre pays.

Hommage au Roi Farouk

Par ailleurs, si l'homme de lettres est absolument étranger aux problèmes politiques intérieurs, un fait, néanmoins, a retenu son attention: la popularité du Roi Farouk. Comme ce fut le cas pour tous les hôtes de marque venus en Egypte, ce psychologue a été fasciné par la puissante personnalité de S.M. le Roi qui, malgré Sa jeunesse, a suscité autour de Lui et à travers le monde un puissant intérêt. Gide avoue qu'il n'a recueilli que des éloges sincères à l'adresse du Souverain, dont l'entrain, le dynamisme, la simplicité, la tolérance, l'esprit démocratique, une direction sage et prévoyante des affaires de l'Etat, présagent d'une heureuse destinée pour le pays qu'il gouverne.

Le lecteur me pardonnera sans doute de n'avoir point donné de M. Gide, l'interview traditionnel, avec questions et réponses précises se succédant sans interruption. D'ailleurs, nos entretiens ont toujours revêtu un caractère amical et n'étaient, par conséquent, nullement destinés à la publication.

Quant à l'auteur de tant de chefs-d'oeuvre, je le remercie une fois encore de m'avoir accordé son estime et sa confiance.

JACQUES TAGHER

CHRONOLOGIE D'ANDRÉ GIDE

- 1891 : Les Cahiers d'André Walter.
: Traité du Narcisse.
- 1892 : Les Poésies d'André Walter.
- 1893 : La Tentative Amoureuse.
: Le Voyage d'Urien.
- 1895 : Paludés.
- 1897 : Les Nourritures Terrestres.
: El Hadj.
: Réflexions sur quelques points de littérature et de morale.
- 1899 : Philoctète.
: Feuilles de Route (1895-1896)
: Le Prométhée mal enchaîné.
- 1900 : Lettres à Angèle.
- 1901 : Le Roi Candaule.
- 1902 : L'Immoraliste.
- 1903 : Saül.
: Prétextes.
: Belshabé.
- 1906 : Amyntas.
- 1907 : Le Retour de l'Enfant prodigue.
- 1908-1909 : Belshabé (vers et prose).
- 1909 : La Porte Etroite.
- 1910 : Oscar Wilde.
- 1911 : Nouveaux Prétextes.
: Isabelle.
: Corydon.
: Charles Louis Philippe.
: Dostoievsky, d'après sa correspondance.
- 1912 : Le Retour de l'Enfant prodigue, précédé de cinq autres Traités.
- 1914 : Les Caves du Vatican.
: Souvenirs de la Cour d'Assises.
- 1919 : La Symphonie Pastorale.
- 1921 : Morceaux choisis. (N.R.F.)
: Pages choisies. (Crès.)
: In Memoriam.
- 1922 : Numquid et tu?
- 1923 : Dostoievsky, Articles et Causeries.

- 1924 : Incidences.
- 1925 : Caractères.
: Les Faux-Monnayeurs.
: Journal des Faux-Monnayeurs.
- 1926 : Si le Grain ne meurt.
- 1927 : Dindiki.
: Voyage au Congo.
- 1929 : Le Retour du Tchad.
: L'Ecole des Femmes.
: Essai sur Montaigne.
: Un esprit non prévenu.
- 1930 : Robert.
: L'Affaire Redureau, suivie de Faits Divers.
: La Séquestrée de Poitiers.
- 1931 : Oedipe.
: Divers. (N.R.F.)
- 1932-1939 : Oeuvres Complètes (N.R.F., 15 volumes.)
- 1934 : Pages de Journal (1929-1932).
: Perséphone.
- 1935 : Les Nouvelles Nourritures.
- 1936 : Nouvelles Pages de Journal.
: Geneviève.
: Retour de l'U.R.S.S.
- 1937 : Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.
- 1939 : Journal. (N.R.F.)
- 1943 : Interviews Imaginaires.
: Attendu Que...
- 1944 : Pages de Journal (1939-1942).
: Robert ou l'Intérêt général. (L'Arche.)

Traductions:

- William Blake: Le Mariage du Ciel et de l'Enfer.
- Joseph Conrad: Typhon.
- Pouchkine: Récits.
- William Shakespeare: Antoine et Cléopâtre.
- Rabindranath Tagore: Amal et la Lettre du Roi.
- Rabindranath Tagore: L'Offrande Lyrique.
- Walt Whitman: Morceaux Choisis.

Les Conférences

EN ÉCOUTANT...

... ANDRÉ GIDE, ÉVOQUER DES SOUVENIRS

Se rappelle-t-on cette phrase de «*Si le grain ne meurt*»: «*J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner*»? C'est donc une habitude chez Gide d'évoquer sous le choc de la rencontre, sans plan, sans artifice. Se laisser flotter sur les ailes du passé, comme sur les ailes de la vie! Jouir encore de ce qui perce la brume! Malgré l'amertume de revenir vers ce qui ne sera plus!

Ainsi, seuls pouvaient lui revenir en mémoire les souvenirs qui comptent — encore que le temps lui ait été limité, et que des noms célèbres, de précieuses rencontres aient dû être omis: Pierre Louys, Oscar Wilde, Charles-Louis-Philippe, Ghéon, et d'autres, et d'autres!

Ce ne fut pas une conférence, mais une causerie, un soliloque, quelque chose de particulier qui nous enveloppait d'ombre.

Sur le proscénium étroit, devant une petite table encombrée d'une lampe, d'un micro, entre des rangées d'auditeurs réfugiés là, faute de place ailleurs et qui simulaient les petits-maitres d'autrefois, Gide, de noir vêtu, s'installe de guinguois sur sa chaise, et évoquant ses fantômes, ou presque, il nous oublie: seul à seul avec lui-même et ses absents.

Puis, il se relève pour serrer la main de M. Jouguet qui vient de le présenter — ô traditions! — et chasser d'un grand geste négateur et désabusé les dernières résonances de l'éloge qu'il vient d'entendre.

Du coude, il cherche un appui sur le coin de la table: brusquement il laisse tomber la tête comme accablée déjà sous le poids des souvenirs, et, quelques instants plus tard, nous entendrons ce rire qui cascade au rappel de quelque facétie, cette voix grave et nette qui conte avec des intonations saisissantes, et nous verrons ces grands bras qui se lèvent et retombent, la paume sur la table, comme de lassitude et d'impuissance.

Ah! Gide, vous étiez loin de nous, dans une étroite intimité avec la vie d'autrefois, et pourtant devant une salle noire, noire de monde comme rarement en avait contenu la salle du Lycée Français. Et vous auriez voulu que seule une moitié de ces auditeurs vous écoutât? qu'on tirât un rideau en travers de cette longue salle? Heureusement, vous entendîtes raison!

Tout d'abord, vous avez pris quelques précautions, nous avez fait craindre que soudain votre voix ne se voilât, et nous avons eu un petit frisson! Puis, il fallait y aller et vous vous êtes jetés dans vos souvenirs et nous ne savons plus très bien par où ni par qui vous avez commencé.

Mallarmé! Ah oui! Mallarmé! Cette figure vous hante; vous gardez de lui un souvenir respectueux et admiratif. C'est le maître, le poète pur, le poète du «bel et vivace aujourd'hui»; c'est pourquoi, à son sujet, vous n'avez pas glissé dans le pittoresque, si ce n'est pour rappeler combien il était de son temps et redoutait les voyages; nous avons bien changé depuis, et vous aussi qui n'avez rêvé qu'évasions. Un jour vous lui avez apporté votre «*Voyage d'Urien*» où vous imaginez les sables du désert, les mers polaires dentelées de fiords, étincelantes de glaces et de neiges, et, le mardi suivant, il vous a dit: «Ah! j'ai eu bien peur!» Il respirait, car, vous n'étiez



André Gide

parti qu'en rêve! En passant, vous avez fait ressurgir l'ombre de Valéry, votre grand ami, un poète pur lui aussi, mais qui se confie si peu et diffère tant de vous. Et, puisque vous étiez sur le terrain de l'amitié — ou est-ce à un autre moment? — vous nous avez parlé de Roger Martin du Gard qui est en effet l'un de ceux que nous admirons le plus. Vous nous avez rapporté de lui des paroles d'amertume, car il sent la faille profonde qu'une guerre apocalyptique a creusée entre deux générations. Vous essayez de le rassurer, et cependant, Gide, pensez-vous si différemment de lui? Mais, dites-vous dans votre Journal, vous avez des possibilités illimitées d'acceptation, et cela vous sauve! La disponibilité vous sert!

Puis, vous vous êtes tourné vers des souvenirs plus pittoresques, parfois même... Mais, vous avez des droits que l'humble mortel n'a pas; du reste, vous racontez à merveille. Evidemment, on ne peut guère parler de Jarry sans courir de risques! Vous nous avez confirmé qu'il n'était pas à lui seul l'auteur d'«*Ubu-Roi*», et vous l'avez présenté comme un pauvre être dégradé par toutes sortes d'abus, dont il est mort. Il était volontiers insolent. L'époque le permettait. Toute cette époque foisonne de plaisanteries, de quolibets, de bons mots, de farces, de mystifications. Il en est que vous n'avez pas dits, ou pas voulu dire. Rappelez-vous cette voisine qu'il effrayait en tirant avec du petit plomb sur des oiseaux, et qui craignait tant pour ses enfants: «Oh Madame! lui répondit-il, qu'à cela ne tienne, on vous en fera d'autres!» Vous nous avez dit qu'il avait un zibou à qui il avait appris ses mots habituels, et un soir, rentrant très tard, il eut la surprise d'entendre son zoiseau lui crier de sa voix aiguë: «*Charmante soirée! Charmante soirée!*» Tout cela, ce n'est pas très littéraire, mais ce fut la vie quotidienne d'une époque différente de la nôtre, et de ces échos renait toute une atmosphère.

Entre-temps, sur le proscénium où vous êtes assis comme au coin de l'âtre, vous faites craquer quelque chose, et tout à coup, une petite lueur surgit devant votre visage, un léger flocon de fumée monte! Quoi! Gide, vous fumez! Vous donnez encore dans ce «*vice absurde*», vous vous êtes laissé reprendre, «*ressaisir par la manie de fumer*»? Fumer! Lire! Plaisirs délectables! Plaisirs un instant abandonnés et plus vivaces que jamais!

Vous enchaînez: Rachilde, Rémy de Gourmont, Barbey d'Aurevilly, Huysmans que la laideur du monde enfonce dans le mysticisme, Zola, le naturalisme, votre bête noire! Un monde sans beauté, sans joies, qui déjà donne la nausée! Mais, ne fallait-il pas réagir contre des nuées, des brumes qui le cachaient?... Puis, on ne sait à quel moment vous écorchez un peu Barrès dont les oeuvres conduisent, pensez-vous au totalitarisme, ce qui est vrai, et, par un coup de baguette magique, vous arrivez à l'existentialisme, à Camus, Sartre, dont vous ne méconnaissez pas l'intelligence, mais dont l'aboutissement vous paraîtrait devoir être plutôt un commencement! Partir d'un monde laid pour le régénérer, le réviser... Qui sait si ce n'est pas là le but de l'auteur de «*La Nausée*»?

Mais, l'heure s'avance, vous avez soudain conclu ou plutôt vous avez consacré la fin de votre causerie à quelque chose qui vous tient à coeur: le respect de la personne humaine, de la liberté individuelle. Nous y tenons comme vous. Rien n'est compromis. Mais le monde évolue et chacun de nous peut sans doute y aider.

J. E. T.

MANIFESTATIONS GIDIENNES

André Gide revenu des sables chauds d'Assouan où les couleurs, de l'aube au crépuscule se rénovent à toute heure, a retrouvé au Caire et à Alexandrie la vie tumultueuse.

De son passage, le souvenir le plus durable pour nous sera sans aucun doute sa causerie du Lycée Français devant un auditoire attentif et frémissant.

Mais avant cela, A. Gide était déjà apparu en public. Le samedi 9 mars, dans l'après-midi, il se rendait à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er. Dans un amphithéâtre rempli d'étudiants et d'étudiantes de la section des lettres, mêlés à leurs professeurs auxquels s'étaient joints le Dr. Taha Hussein Bey et M. Jouguet, le professeur B. Guyon présenta l'auteur de «Si le Grain ne meurt». Puis, selon une formule originale, il lui posa diverses questions. Mallarmé et Verlaine furent successivement évoqués, puis les «Nourritures Terrestres», l'œuvre maîtresse d'A. Gide. Le célèbre écrivain s'expliqua spontanément, aimablement sur ses souvenirs, ses idées, son art, et le Dr. Taha Hussein Bey, au nom des étudiants égyptiens dont il se dit l'aîné, lui exprima ses profonds remerciements.

Le mercredi 13 mars, à l'Oriental Hall de l'Université Américaine, un groupe de fervents amateurs faisait une lecture publique de l'«Oedipe» d'A. Gide. De nouveau le professeur B. Guyon présenta l'auteur, et surtout les acteurs. Alors Gide s'avança pour dégager en quelques brèves paroles le sens de son drame et, se dirigeant jusqu'au rideau qui recouvre la porte du fond de la scène, il revint sur ses pas en lisant lui-même la première scène. Puis, les acteurs — égyptiens et français — le relayèrent, cependant que Gide, par les coulisses, revenait s'asseoir au fond même de la salle, parmi les spectateurs. Les journaux ont suffisamment commenté cette lecture pour que nous puissions nous dispenser d'y revenir.

À Alexandrie, Gide dut se conformer à des rites du même genre. Notons que, ainsi qu'il l'avait fait au Caire, il présenta le lundi 18 mars, le Professeur R. Lévesque, son compagnon de voyage, qui devait parler de la poésie grecque contemporaine. Il salua dans le renouveau de la poésie hellénique et le raidissement patriotique du peuple grec l'occasion de se regrouper autour du message d'humanisme légué par les grands penseurs de l'Hellade.

Le lendemain, A. Gide assistait à une conférence de M. Grenier sur l'existence et la liberté de l'homme: on devine que ce thème était de nature à captiver son intérêt, car le développement libre de l'individualisme est une idée qui lui est chère entre toutes.

Le vendredi 22 mars, aux Amitiés Françaises d'Alexandrie, on inaugu-

rait en présence de MM. Grenier, Lévesque, Etienneble, Fort etc... et de lui-même, une exposition de ses livres — éditions rares, éditions originales, autographes etc... Des murs, se détachaient quelques-unes des phrases les plus significatives dont sont remplies les œuvres de Gide. Les voici:

J'AI NOMME DIEU TOUT
CE QUE J'AIME ET
J'AI VOULU TOUT AIMER

LES EXTREMES ME TOUCHENT

C'EST POUR AVERTIR QUE J'ECRIS,
POUR EXALTER ET POUR INSTRUIRE
ET J'APPELLE UN LIVRE MAN-
QUE CELUI QUI LAISSE INTACT
LE LECTEUR

JE VEUX ENSEIGNER LA MEILLEURE
UTILISATION DE SOI PAR
UNE INTELLIGENCE CONTRAINTE

CE QUE TU NE SAIS PAS DONNER
TE POSSEDE
OBTIENS-TOI

Enfin, le lundi 25 mars, dans la salle du Lycée Français d'Alexandrie, comble, toutes les places étant retenues avant l'ouverture des portes, A. Gide s'adressant à la jeunesse, prit appui sur une strophe de Victor Hugo pour s'interroger sur le destin de l'homme à travers les vicissitudes du monde nouveau.

Cette fois, le public d'Egypte aura vu et entendu l'auteur de «L'Immoraliste». Par sa présence aimable et fréquente, A. Gide aura rempli comme il convient, et malgré les servitudes qu'impose la renommée, sa mission de messager d'une France lointaine, mais toujours proche de notre esprit.

J.E.T.

4 La Semaine Egyptienne

Le Directeur de «La Semaine Egyptienne» et Mme Stavro Stavrinou offraient le 15 Mars une réception, dans leur élégant appartement de Zamalek, en l'honneur de M. André Gide. Le Tout-Caire intellectuel et l'élite de la société et du monde diplomatique avaient répondu à l'amicale invitation de notre Directeur, qui accueillit l'illustre auteur des «Nourritures Terrestres» par les mots suivants:

Cher Maître,

Je suis particulièrement heureux et fier de vous voir ici dans ma maison.

Cet honneur que vous avez bien voulu accorder à un humble serviteur de la Pensée touche en même temps et les collaborateurs de «LA SEMAINE EGYPTIENNE» et l'élite intellectuelle du Caire.

Comme vous voyez, ils sont tous venus vous apporter spontanément l'hommage de leur admiration. C'est

que, en vous, ils voient la France, la France qui sait si bien être digne dans le malheur et grave dans son Réveil: cette chère France, unique et incomparable, à laquelle nous devons tant.

Au nom de nous tous ici présents permettez-moi, Cher Maître, de vous dire «MERCI».

Emu de tant de cordialité dans l'accueil, André Gide répondit par une courte improvisation pour dire sa gratitude à ses amis d'Egypte et serra avec chaleur les mains de M. S. Stavrinou, pour exprimer par ce geste symbolique l'affinité qui le reliait à l'assistance dont notre Directeur s'était fait l'éloquent interprète.

Puis pendant deux heures qui passèrent trop vite, au gré des nombreux convives, M. André Gide s'entretint avec une exquise affabilité avec chacun d'entre eux, laissant à l'esprit de ses interlocuteurs par la magie de son intelligence et de son humanité, une forte et inoubliable impression.

Les hôtes du directeur de «La Semaine Egyptienne» étaient reçus par Mme M. Stavrinou, avec cette prodigalité d'attentions qui crée une atmosphère si reconfortante d'amitié, autour des amis et collaborateurs de la Revue.

Etaient présents:

S.E. Ismail Teymour Pacha, S.E. Sesostri Sidarouss Pacha, S.E. et Mme Djourovitch, Mme Alfred Brunner, Mme Roger Garreau, Mme André Delmouzos, M. et Mme. Du Gardier, M. et Mme Camborde, Le Consul Général de Grèce et Mme D. Sofianos, Mme Georges Christodoulo, Le Vice-Consul M. D. Bitsios, M. et Mlle Ibrahim Ma, M. Kou I Hua, Le Commandant des forces grecques du M. O. et Mme B. Granitsas, l'Aide de camp de S.A.R. le Prince Héritier Commandant S. Raftopoulos, le Colonel Abdel Rahman Zaki, M. et Mme Kamel Boulos Hanna, Mme Athina Spezzeropoulo, M. et Mme Oscar Stross, Mme Dr. Taha Hussein Bey, M. et Mme Mohamed Naghi bey, M. Joseph Besso, Ahmed Bey Rassim, Tewfik el Hakim, Ahmed Rachad, Abdel Moneim Khedry, Joseph Nahas Bey et Mlle, M. et Mme Georges Dumani Bey, Le Directeur de l'Institut Français et Mme Charles Kuentz, Le Proviseur du Lycée Français M. Gosart, Les Professeurs, B. Guyon, F. Talva, H. Souton, M. Morineau, A. J. Patry et Madame, La Comtesse de la Valette, Mrs. Braunhild du British Council, Mme Vignaud, Mme Aristos Cambanis d'Athènes, Le Wing Commander et Mme Granville Gould, Mme Amy Kher, Mme F. Bernard, Mme A. Arcache Bey, Mlle Jeanne Marques, Mlle Ismet Assem Pacha, Mme Colette Nevyne, Mme Marinette Ganzuk, le peintre Georges Sabbagh, le poète Arsène Yergath, M. Theo. Levi, M. Milto Comanos, Le Directeur de la Banque d'Athènes M. Athinoghanis, Mme Joseph Mosseri Bey, Mme Thamar Benachi, le peintre et Mme Jaro Hilbert, le Dr. et Mme H.

Peretz, Mme Dr. Jacques Richer, Mme Broumis, Mme Neguib, Mlle Marie Catherine Boulad, M. et Mme Jean Lugol, M. et Mme Gabriel Dardaoud, M. Robert Blum, J. Moscatelli, Gilbert Cohen, Santini, Emile Simon, M. et Mme Edouard Darr M. et Mme Alexis Messawar, A. Shual, M. et Mme Dessipris, M. et Mme Georges Michaelidis, Mme et Mlle Drakidis, M.

et Mme Wlandis, Mme Th. Papaioannous, Mme et Mlle Maratos, Mme Moraitini, Mme Christomanos, M. et Mme Jean Pentaki, Mme et Mlle S. Coutsicos, M. Spiro Coutsicos, Mlle. Niki Drossos, M. Ph. Drakidis, M. et Mme. Marc Yatrou, M. Laurella, Mtre José Caneri, Elie Yatrou, M. et Mme Achille Sekaly Bey, Mme Line Mory, M. Bacos Lebnan, le caricatu-

riste Saroukhan, le peintre O. Avedissian, M. et Mlle Costa Zinon, Mrs. Brundigge, Mrs. Carr, M. et Mme Mariani, M. et Mme Edmond Muller, Mme Marie-Jeanne Colombe, Mme. Georges DeRykere, M. Venardis, le Dr. et Mme Th. Zoïs, M. Robert Levesque, les membres de la presse etc. etc.

OLIAN

La Presse d'Egypte et ANDRE GIDE

(Nous donnons ici la liste des articles publiés par la presse d'Egypte annonçant ou commentant les diverses manifestations suscitées par la présence d'André Gide dans notre pays, ainsi que les études ou réflexions auxquelles on s'est livré à cette occasion. Nous nous excusons si d'aventure cette liste se trouve incomplète.)

Le Journal d'Egypte:

- 5-2-46: En jouant aux échecs avec André Gide, par Jacques Tagher.
- 11-2-46: André Gide et les Japonais, par X...
- 13-3-46: André Gide a évoqué ses souvenirs littéraires. par E.F.
- 17-3-46: André Gide à la Semaine Egyptienne.

La Bourse Egyptienne:

- 8-2-46: Un événement littéraire franco-arabe. (Lettres de A. Gide à Taha Hussein Bey, et réponse de Taha Hussein Bey à A. Gide.)
- 9-2-46: A propos de «*la Porte Etroite*» d'André Gide, par Taha Hussein Bey.
- 11-3-46: M. André Gide à l'Université Fouad 1er, par F.B.
- 13-3-46: La Conférence de M. André Gide, par C. Ch.
- 14-3-46: «*Oedipe*» d'André Gide, par C. Ch.

Le Progrès Egyptien:

- 8-3-46: Les silences d'André Gide, par Louis Zananiri.
- 13-3-46: La conférence d'André Gide, par Hélène Duc.
- 17-3-46: La représentation d'«*Oedipe*», par R. Francis. La «première» de «*Saül*» par E. Forti.
- 16-3-46: André Gide à la Semaine Egyptienne.
- 25-3-46: Exposition André Gide.

La Marseillaise:

- 29-12-45: Feuilletts retrouvés, par André Gide.
- 19-1-46: M. André Gide nous communique...
- 12-1-46: Notes d'un carnet, par A. Gide.
- 16-3-46: Pages de journal (inédites) par A. Gide.
- 16-3-46: M. André Gide au Caire, par Chafik Chamass et Renée Guirguis.

Images:

- 10-2-46: André Gide par Georges Dumani.
- 6-1-46: André Gide l'Africain (avec cinq illustrations) par J.M.
- 17-3-46: Quand André Gide parle...

The Egyptian Gazette:

- 13-3-46: Gide apologised for delightful lecture, par Duncan S. Macmillan.

La Réforme Illustrée (Alexandrie):

- 10-2-46: De mon strapontin, par Max Prune. Echos: Dérangement.
- 17-3-46: Souvenirs littéraires d'André Gide, par Ulysse.

La Réforme (Alexandrie)

- 21-3-46: André Gide donne des leçons de discipline dans les «Interviews imaginaires», par B. Boulad.
- 26-3-46: André Gide parle au Lycée Français par Roger Roque.

Le Journal d'Alexandrie:

- 26-3-46: André Gide a pensé pour nous par C. Garzouzi.

Le Phare Egyptien:

- 27-3-46: En écoutant André Gide parler de choses et d'autres par Jean-Paul Gaetan.

L'Egypte Nouvelle:

- 15-2-46: Corydon fait l'école buissonnière, par X...
- 15-3-46: En écoutant parler André Gide, par Gilbert Cohen. Enfin seuls, par X...
- 22-3-46: André Gide chez Stavrinou.

Al Bath:

(Texte du Dr. Mohamed Mandour, reproduit en partie par la Bourse Egyptienne du 23-2-46 sous le titre de: Intéressantes Considérations).

La Patrie:

- 16-4-46: Les souvenirs d'André Gide, par Josée Sékaly.

La Semaine Egyptienne:

No. 27-28, Noel 1945.

Phos:

- 16-3-46: A propos d'une réception.

Anatoli:

- 22-3-46: Réception d'André Gide par la «Semaine Egyptienne».

Imera:

- 16-3-46: Réception en honneur d'André Gide.

Tachydromos:

- 23-3-46: André Gide par Petros Frydas.

Ephiméris:

- 27-3-46: La Conférence d'André Gide par Nefertiti.



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T.
3.5 net

EXCELSIOR
GIANACLIS

Notre emblème est la qualité de nos produits

«**KEO**»



BRANDY V.O. de*** et de**

en caisses et barils

DRY GIN
OUZO

MUSCAT
VERMOUTH (doux et sec)
LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY
WINE

COMMANDARIE
MISTELLA
MALLIA

NAMA
TEMPLAR
APHRODITE
OTHELLO
CŒUR DE LION

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE & SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Égypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vince»

16. Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, Palace Building Rue Saraya-el-El-Ezbekieh
Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597